

Revue
québécoise de

GESTALT

*Fins et confins
identitaires*



Les Éditions de l'AQG

VOLUME 5 • 2002

MISSION DE LA REVUE QUÉBÉCOISE DE GESTALT:

Éditée par l'Association Québécoise de Gestalt à l'intention de toute personne intéressée à la théorie, à la recherche et à la pratique de la Gestalt, la Revue québécoise de Gestalt a pour mission: de mettre en valeur l'originalité et la richesse de la pratique gestaltiste québécoise et favoriser la recherche et la réflexion théorique qui s'y rattachent; d'être un lieu de dialogue qui permet et stimule les échanges et les débats sur des thèmes pertinents à la théorie et à la pratique de la Gestalt; de favoriser la croissance et l'avancement de la Gestalt et de ses praticiens; de stimuler l'écriture au sein de la communauté gestaltiste québécoise.

COMITÉ DE RÉDACTION :

Janine CORBEIL
Maric-Claude DENIS
Louise MIRON
Danielle POUPARD
Marité VILLENEUVE

COORDONNATION DE LA PUBLICATION :

Nicole FORTIER, coordonnatrice

MISE EN PAGE :

Infographie DN

COÛT*:

Individu 25,00 \$
Institution 40,00 \$

* Frais de livraison en sus.

La Revue québécoise de Gestalt est publiée par
L'ASSOCIATION QUÉBÉCOISE DE GESTALT.*

* ISSN 1206 5978

Dépôt légal – Bibliothèque national du Québec, 2000

Dépôt légal – Bibliothèque national du Canada, 2000

Copyright 2000, Revue québécoise de Gestalt



Revue
québécoise de
GESTALT



Les Éditions de l'AQG

Volume 5 • 2002



La Revue québécoise de GESTALT

Volume 5 • Printemps 2002

MOT DU PRÉSIDENT DE L'AQG	5
ÉDITORIAL	7
RÉCITS DE VIE EN GROUPE ET GESTALT : ROMAN FAMILIAL ET TRAJECTOIRES SOCIALES	9
Danielle POUPART et Jacques RHÉAUME	
LES ENJEUX DÉVELOPPEMENTAUX DANS LE TRAITEMENT DES PERSONNALITÉS PATHOLOGIQUES	27
Gilles DELISLE	
GESTALT SUR FOND D'AFRIQUE	40
Marie-Claude DENIS suivi d'un conte de Normand AUBERTIN	
ÉCRITS ET ACHÈVEMENTS	61
Marité VILLENEUVE Avec la collaboration de Claudette BERTHIAUME , Gaétane BOURDAGES , Jacline CÔTÉ-BRISSON , Sylvie DESROSIERS , Norbert FOURNIER , Louise MIRON , Gisèle ROBERT , Jacqueline ROMANO-TORAMANIAN , Christian ROY .	
LES BLESSURES VIRILES : VERS UNE GESTALT DE L'IDENTITÉ MASCULINE	89
Jean-Pierre PLOUFFE	
L'ÉCRITURE À T-ELLE UN SEXE ? RÉFLEXIONS PSYCHO-POÉTIQUES	111
Marité VILLENEUVE	
RÉSUMÉ DE LECTURE	126
Janine CORBEIL	
HOMMAGE À MIRIAM POLSTER	137
NOTES BIOGRAPHIQUES	140

Mot du président

*« Celui qui perçoit la musique de l'âme
joue bien son rôle dans la vie ».*

Swami Sivananda

Il neigera cet après-midi, l'hiver prend du temps à arriver. Je viens de relire un des articles de la Revue québécoise de Gestalt, celui rédigé autour de l'entrevue de Jean Gagnon par Valmond Losier sur Isadore From, paru en 1997. Trois générations de gestaltistes en quelques pages, puis moi, le lecteur. Je fais le tour des numéros qui ont été publiés depuis maintenant dix ans et je remarque la tentation de laisser de côté plein d'autres activités. Cela me tente de lire, de relire, de profiter de la neige annoncée pour me glisser sur le fauteuil et me laisser porter par tous ces mots, toutes ces idées. Une forme de dialogue paisible et dynamique avec chaque auteur, avec moi-même, sur des thèmes qui touchent la vie humaine et le travail que nous faisons. Réfléchir avec ces collègues qui nous font part de leurs expériences, de leurs points de vue. Saisir au vol quelques phrases, quelques idées, m'en inspirer aujourd'hui, peut-être demain, qui sait quand. Je feuillette les pages du dernier numéro de la Revue et je suis fasciné par ces écrits, par le fait d'écrire, par l'effort que chaque auteur fait pour articuler ses idées, pour capter l'intérêt des lecteurs. Écrire, ne serait-ce que ce petit mot de président, est une tentative de dialogue pleine d'embûches, de pièges, et pleine d'espoirs. L'espoir de dire sa pensée, son expérience, l'espoir de déposer ces mots dans l'esprit ou le cœur des lecteurs, l'espoir d'être compris, reconnu, utile à autrui. L'espoir de conversations futures. Comme celles qui se trouvent dans les pages de ce 5^e volume de notre Revue, que je découvrirai avec vous.

En effet, en vous écrivant, je ne sais pas encore quelles voix j'entendrai à travers ces mots d'encre noire. Quelques noms, quelques thèmes, entendus dans des réunions du comité de rédaction, flottent au loin dans mon esprit. Les textes sont presque prêts, les auteurs y apportent les dernières corrections. Les articles s'installeront bientôt, pour de bon, à la queue leu leu, au gré du comité de rédaction, avec la touche de l'infographe, par les soins du reprographe. Bientôt un nouveau

volume de la Revue verra le jour. Le tout sous la supervision de la coordinatrice et avec l'appui du comité de gestion de la Revue. Je sais que les préparatifs pour le lancement de ce nouveau numéro vont bon train. Que de travail ! Tant de monde à remercier, à féliciter. Je me dépêche de sortir mes meilleurs mots, de les polir pour les rendre bien beaux, un petit discours à préparer pour le lancement de ce printemps, une façon de dire en votre nom, au nom du Conseil d'administration, en mon nom, un gros merci à toute cette belle équipe. Une façon de relancer aussi la relève pour que cette belle aventure continue. Pour qu'un tel échange d'idées et d'expériences soutienne, encore longtemps, la créativité et la rigueur des métiers que nous exerçons.

Jorge Vasco

Président, Association Québécoise de Gestalt

Montréal, le 31 janvier 2002

Éditorial

Fins et confins identitaires

COMITÉ DE RÉDACTION

Être au cœur de son humanité, au sein de ses polarités, en soi-même, dans le temps, d'où et vers où ? Voilà autant de questions cruciales animant le parcours de ce numéro de la *Revue Québécoise de Gestalt* qui vous convie à explorer diverses avenues qui façonnent l'identité, en nomme des embûches et en trace les pourtours.

Vous y trouverez des réflexions théoriques, des modes, méthodes et lieux d'exploration ancrés dans la pratique thérapeutique et l'expérience personnelle. Autant d'éléments capables de vous accompagner sur les routes, bien souvent obscures et écartées, menant à la découverte de l'identité. La sienne et celle de l'autre. Une *Gestalt* mouvante et en développement, comme peuvent vous le laisser entrevoir ces évocations tirées des résumés d'articles.

Récits de vie en groupe et Gestalt: Roman familial et trajectoires sociales, par Danielle Poupard et Jacques Rhéaume, vous fera découvrir une méthode utilisant le récit autobiographique pour « développer une conscience plus grande de l'importance de l'histoire et des dimensions sociales de l'environnement dans la vie des intervenants et dans celles de leurs clients. »

Les enjeux développementaux dans le traitement des personnalités pathologiques, par Gilles Delisle, examine la pathologie comme « interruption d'un chantier développemental particulier ». La psychothérapie y est « vue à la fois comme un lieu de reproduction sécuritaire des impasses, comme un effort de création du sens de ces impasses et comme un tremplin pour leur dénouement. »

Gestalt sur fond d'Afrique, par Marie-Claude Denis, vous fera partager un « parcours d'intégration en terre étrangère » qui met en lumière les notions de globalité, différenciation, relation interpersonnelle, telles qu'elles apparaissent dans ce contexte culturel africain.

Écrits et achèvement par Marité Villeneuve, en collaboration avec C. Berthiaume, G. Bourdages, J. Côté-Brisson, S. Desrosiers, N. Fournier, L. Miron, G. Robert, J. Romano-Toramanian, C. Roy, résulte d'un projet collectif en atelier d'écriture : un tissage de réflexions théoriques et de textes intimes où nous voyons les formes singulières que prend l'identité quand elle se manifeste à travers un souffle, une voix, une langue, une mémoire, un imaginaire.

Les blessures viriles: Vers une Gestalt de l'identité masculine, par Jean-Pierre Plouffe, vous invite à « suivre les trajectoires et dynamiques de l'identité masculine à partir de sa genèse, puis à travers ses méandres et métamorphoses ».

L'écriture a-t-elle un sexe ? Réflexions psycho-poétiques, par Marité Villeneuve, explore les polarités féminine et masculine en jeu dans le processus d'écriture et nous propose une nouvelle synthèse qui fait entrevoir les racines de notre « langue commune » : notre rapport au désir.

Dans la section Revue de lecture, Janine Corbeil présente *Un merveilleux malheur* de Boris Cyrulnik, qui nous montre, à travers le concept de « résilience », la force d'être, envers et contre tout !

La RQG n'a pas voulu passer sous silence le départ d'une grande dame de la Gestalt, Miriam Polster, décédée en décembre 2001. Elle clôt donc ce numéro avec un hommage écrit par cinq gestaltistes d'ici et un texte de Janine Corbeil laissant apercevoir la contribution de cette Femme.

Sur ces chemins, l'équipe de la Revue vous souhaite un heureux parcours !

Récits de vie en groupe et Gestalt : roman familial et trajectoires sociales

Danielle POUPARD et Jacques RHÉAUME

RÉSUMÉ

Depuis quelques années, on porte beaucoup d'intérêt au récit autobiographique, que ce soit en intervention, en recherche ou encore en formation. Par ce texte, nous désirons faire connaître davantage une forme particulière de récit de vie en groupe, celle du Roman familial et trajectoires sociales.

Après en avoir retracé l'historique tant en France qu'au Québec, les auteurs en décrivent la méthodologie et les fondements théoriques. Quelques exemples permettent ensuite d'illustrer certains liens entre les composantes personnelles, familiales et sociales des récits de vie entrecroisés lors des séminaires. Pour terminer, les auteurs soulèvent quelques points de rencontre et de démarcation entre Roman familial et Gestalt.

Pour ceux et celles qui pratiquent une approche holistique telle que la Gestalt thérapie qui se veut un système ouvert, c'est l'occasion de développer une conscience plus grande de l'importance de l'histoire et des dimensions sociales du champ dans leur vie et dans celle de leurs clients.

L'approche biographique (Legrand, 1993) et plus particulièrement, le récit autobiographique connaissent depuis quelques années une grande popularité dans le champ de la recherche, de la formation et de l'intervention en sciences humaines et sociales. Il existe un grand nombre d'approches, de méthodes dans ce domaine qui va des récits littéraires exemplaires jusqu'à l'exploitation du récit comme matériau de recherche, par exemple en sociologie. Nous présentons dans ce texte une façon particulière d'aborder le récit autobiographique, celle du récit de vie en groupe, là où les participants à des groupes restreints sont appelés à parler de leur expérience de vie dans un but de formation ou de recherche.

Le *Roman familial et trajectoires sociales* est une des façons de travailler, en recherche et formation, les récits en groupe. Il s'agit d'un

outil de recherche clinique¹ de premier ordre contribuant à développer un savoir de base sur l'articulation complexe de la dynamique personnelle, de l'histoire de vie familiale et des transformations sociales. Cette recherche-formation peut intéresser au premier chef tous ceux et celles qui œuvrent dans le domaine de l'intervention d'aide auprès des personnes, des groupes, des institutions. En effet, mieux comprendre les liens entre le développement de la personne et son environnement social est une des composantes essentielles de l'intervention professionnelle.

Le récit autobiographique semble a priori fort éloigné des orientations ou d'une perspective gestaltiste de l'intervention. En effet, il s'appuie sur l'importance de l'histoire personnelle passée alors que les théories gestaltistes mettent surtout l'accent sur le présent. De plus, nous le verrons, l'approche du récit de vie en groupe présentée ici accorde une large place à la dimension sociale dans la compréhension de l'histoire de vie. Cette dimension sociologique est le plus souvent peu développée dans les travaux gestaltistes. Malgré cela, on peut penser qu'une telle approche autobiographique en groupe entretient des liens profonds avec la perspective gestaltiste. L'étudier peut apporter un éclairage nouveau et susceptible d'enrichir la théorie aussi bien que la pratique de l'intervention gestaltiste.

Après un bref historique du développement de l'approche autobiographique du *Roman familial et trajectoires sociales*, nous décrivons la méthodologie qui la caractérise et les principaux éléments conceptuels qui la fondent. Ensuite, nous apporterons quelques exemples de thèmes abordés dans ces groupes. Enfin, nous reprendrons quelques questions centrales en lien avec la théorie et la pratique gestaltistes. En conclusion, nous indiquerons quelques pistes de réflexions montrant les apports possibles de l'approche autobiographique à réflexion et à la pratique gestaltistes.

HISTORIQUE

La méthode des récits de vie en groupe que nous présentons ici a été développée à partir de 1975 en France par Vincent de Gaulejac, Michel Bonetti et Jean Fraisse (1982)². Vincent de Gaulejac a été en grande

1. Clinique est ici pris dans le sens analogique. Il ne s'agit pas de traitement ou de thérapie, mais d'un type de recherche proche des clients participants, centrée sur la compréhension de la dynamique complexe des situations singulières de vie ou d'action. C'est dans le sens de l'analyse clinique en sciences humaines comme nous le précisons un peu plus loin.

2. Ces trois auteurs ont publié un premier texte, en 1982, exposant les fondements théoriques et méthodologiques de l'expérience des séminaires de ce type menés depuis 1975.

partie formé par le psychosociologue Max Pagès (1968). Celui-ci a eu une influence de première importance tant au niveau de l'approche théorique que méthodologique sur le développement de cette méthode. C'est Vincent de Gaulejac qui lui donnera sa forme finale sous le thème de *Roman familial et trajectoires sociales* (1987). Au fil des ans, la méthodologie de cette pratique s'est précisée et consolidée, et les séminaires constituent maintenant un programme flexible comprenant un séminaire d'introduction et des ateliers thématiques que nous présenterons plus loin.

Au Québec, l'histoire du « Roman familial et trajectoires sociales » prend sa source dans un colloque tenu en janvier 1990 à l'UQAM sur le thème de *L'analyse clinique en sciences humaines* auquel participaient entre autres Vincent de Gaulejac et Jacques Rhéaume (Enriquez, Houle, Rhéaume et Sévigny, 1993).

Depuis l'automne 1990, il y a eu au Québec près d'une vingtaine de séminaires³. Ces sessions, dont la moitié se sont déroulées en internat, ont rejoint plus d'une centaine de participants, pour la plupart des professionnels de l'intervention en travail social, des psychothérapeutes, des consultants organisationnels et des enseignants. Trois de ces séminaires furent des groupes d'introduction *Roman familial et trajectoires sociales* alors que les autres abordèrent des thématiques spécifiques définies plus loin : « Histoires d'argent », « Roman amoureux » et « Idéologies et trajectoire sociale », « la Honte », « l'Habiter ».

Cette approche est aussi appliquée dans divers contextes institutionnels : enseignement universitaire, CLSC, éducation des adultes, formation professionnelle. Dans certains de ses aspects, on l'utilise dans des démarches de travail individuel (suivi psychosocial et psychothérapie). Enfin, soulignons également la tenue, à deux reprises, d'un atelier de sensibilisation à cette approche que nous avons animé dans le cadre des colloques annuels de l'Association québécoise de Gestalt (1998, 1999).

LA DÉMARCHE ET LA MÉTHODOLOGIE

Le Roman familial constitue un processus de recherche-implication en groupe restreint mettant en présence un animateur-analyste, le plus souvent accompagné d'un co-animateur ou d'un observateur, et sept à douze personnes intéressées à explorer plus avant les thèmes

3. Ces séminaires ont été animés par Vincent de Gaulejac, puis par Jacques Rhéaume et divers intervenants formés à cette méthode, membres du groupe Socio-trames (Claire Chaume, Violaine Crevier, Janine Hohi, Diane Laroche, Serge Lapointe, Lucie Mercier, Danielle Poupard, Jacques Rhéaume).

proposés. Le groupe se réunit pendant trois ou quatre journées consécutives, pour une durée globale d'une trentaine d'heures d'interaction. Il est bien clarifié, dès le départ, qu'il ne s'agit pas d'une activité thérapeutique ou d'un cours de type académique, mais d'une connaissance partagée entre l'animateur-analyste et les participants. Il s'agit en effet d'un séminaire axé sur la co-production des connaissances à partir du vécu des participants, à travers des analyses élaborées conjointement entre l'animateur et les participants.

Le groupe de base porte sur le thème du « Roman familial », histoire familiale recréée ou reconstituée à la façon d'un « roman », et celui de « trajectoire sociale », histoire de vie et de carrière inscrite dans un espace social donné. D'autres thématiques plus spécifiques ont été développées sur la même base méthodologique du travail en groupe : le rapport à l'argent, *Histoires d'argent*; le rapport à la vie affective, *Roman amoureux et trajectoires sociales*; le rapport aux idéologies, *Ce que je crois*, le rapport aux émotions, les *Sources de la honte* et *Émotions et histoire de vie*; le rapport à l'habitat personnel, *Identité et trajectoire spatiale*. D'autres thèmes sont actuellement en développement : le rapport au travail, l'expérience interculturelle.

La méthodologie n'est pas étrangère à toute une tradition bien connue du groupe de formation (*T-group*) et du groupe de croissance tels que développés à l'origine en Amérique du Nord. Par ailleurs, la visée de recherche et d'analyse demeure prioritaire, même si le matériau concret sur lequel porte cette analyse est le récit de vie produit par chaque personne participante. Voici les grandes lignes de la méthode⁴:

- a) Dans un premier temps, les participants sont invités à produire des éléments de leur histoire de vie à l'aide de divers supports : arbre généalogique, dessins, théâtre-image, schéma de la ligne de vie, psychodrame... Ces supports varient suivant les thèmes abordés et sont organisés suivant des séquences variables.
- b) Le travail est d'abord individuel. Les productions individuelles sont ensuite affichées au mur et présentées au groupe.
- c) Une analyse du matériau produit est d'abord faite entre l'animateur et l'intéressé(e), puis avec les autres participants. Au fur et à mesure de l'évolution du groupe, des comparaisons entre les diverses productions s'établissent et l'analyse est de plus en plus faite collectivement.

4. Cette méthode est exposée dans divers textes produits par Vincent de Gaulejac, entre autres, son livre le plus important sur le sujet : *Névrose de classe* (1987).

- d) Des moments d'une réflexion plus générale, des retours et des synthèses marquent aussi l'évolution du travail. Initiées par l'animateur, ces réflexions sont complétées par les participants.

Les récits écrits et verbaux et les périodes de travail individuel et collectif sur les trajectoires singulières alternent avec des séquences de réflexion théorique dirigées par les animateurs en fonction des dimensions psychosociales, historiques, idéologiques, culturelles qui émergent au cours des séances de travail. Plusieurs supports d'expression font intervenir d'autres moyens que la parole, soit le dessin, la schématisation, l'image ou le psychodrame. Comme l'écrit de Gaulejac (1987) :

« L'expression non-verbale facilite l'émergence de l'imaginaire, du non expliqué a priori, des contradictions vécues, de l'imprévisible... Elle favorise l'accès à la représentation de situations vécues qui sont réactualisées dans l'ici et maintenant du groupe. » (p. 276)

LES SUPPORTS MÉTHODOLOGIQUES

Le choix des mises en situation est déterminé en partie par les thématiques abordées et l'intention de recherche faite autour de ces thèmes. Dans le séminaire d'introduction, nous retrouvons par exemple la séquence « d'exercices » ou de supports méthodologiques suivante, articulé autour de la construction de son histoire de vie (« *Roman familial et trajectoires sociales* »).

- Le prénom
Le participant est invité à reconstituer l'histoire de son prénom, liée à son origine familiale, sociale, ainsi qu'aux résonances affectives et socioculturelles que ce prénom génère chez lui. Ce petit exercice n'est pas sans faire penser aux « ice breakers » (exercices d'éveil) qui servaient d'amorce dans les groupes de formation intensifs. Mais en même temps, cette évocation des origines, faite en groupe, pose d'emblée la question identitaire et son inscription dans le contexte familial et social, thème central du séminaire.
- Cartes d'identité
Comme elles l'annoncent, ces cartes ou fiches identitaires ont pour objet de se présenter au groupe et donc de se situer individuellement et collectivement à partir de son inscription sociale d'origine et de sa position sociale, culturelle, économique etc., actuelle, mettant en rapport l'identité héritée et l'identité acquise (de Gaulejac 1987). Elles comportent des éléments différents selon les thèmes : histoires d'argent, roman amoureux, histoires idéologiques, travail.

- Le projet parental

Le participant représente par le dessin ce que ses parents souhaitaient quant à son devenir, à son avenir. La question suggérée est la suivante : « Qu'est-ce que mes parents voulaient que je devienne ? » Les dessins sont faits sur de grandes feuilles, à l'aide de crayons de couleur, de pastels, de peinture à doigt ou encore de crayons-feutres. Ce support permet d'explorer des dimensions centrales comme : le désir d'enfant et la construction identitaire, les attentes parentales et la construction de l'idéal du moi, les références aux modèles culturels sociaux.

- La généalogie

L'animateur demande aux participants de reconstituer leur généalogie familiale. Pour chacun des personnages de la lignée paternelle et maternelle, on inscrit le prénom, la profession, le lieu géographique, la date de naissance et de décès, les caractéristiques particulières (qualités, fonctions prestigieuses, échecs, maladies).

Autant que faire se peut, chacun représente les trois ou quatre dernières générations de la lignée familiale et parfois davantage dans certains cas ; ceci est déjà un indicateur du fonctionnement familial, soit par la capacité de remonter loin dans l'histoire familiale ou au contraire par la faible quantité de données accessibles à l'individu sur les détails de sa généalogie. Ce support occupe une place centrale dans l'analyse puisqu'il permet de mieux cerner la trajectoire personnelle et sociale des participants sur plusieurs générations et qu'il en montre à chaque étape générationnelle les principaux enjeux psychologiques, culturels, économiques, socio-politiques tels qu'ils se posent dans l'histoire familiale de l'individu.

- L'analyse des trajectoires de vie

Le participant est invité à représenter sur une ligne les événements clés personnels, interpersonnels, familiaux, socioprofessionnels qui ont eu une influence significative sur l'évolution de sa trajectoire individuelle et sur la constitution de son identité sociale. Les ruptures, les choix, les moments charnières de l'existence depuis la naissance sont ainsi identifiés par le participant. On peut aussi indiquer les événements historiques marquants d'une période donnée.

- Le « théâtre-image »

Il s'agit d'une technique d'expression non verbale mise au point par Augusto Boal (1978) et faisant partie de la méthode du « Théâtre de l'Opprimé⁵ ». C'est un théâtre où l'acteur devient spectateur et le

5. Théâtre repris au Québec par un groupe de Victoriaville, le Théâtre Paminou.

spectateur acteur, prenant en charge l'action dramatique décrivant une forme d'oppression vécue pour la transformer. Dans le cadre des séminaires, il s'agit d'une adaptation de ces techniques et de celles plus connues du psychodrame et du jeu de rôle par lesquelles le sujet met en scène un moment-clé de son histoire familiale (scènes de repas familial, rencontres interpersonnelles critiques).

L'ANIMATION ET L'ANALYSE

La façon de travailler de l'animateur est à souligner. Dans un groupe de recherche-implication, l'interprétation et l'analyse des données produites par les participants occupent une place centrale. D'une part, ces données sont multiformes dans les thèmes abordés mais aussi dans les modes d'expression. D'autre part, le cadre théorique servant à l'analyse prend l'allure d'une « encyclopédie »⁶ large de référence : notions psychanalytiques, sociologiques et autres.

L'analyse ou le travail d'interprétation se produisent dans l'interaction entre l'animateur et un participant, ou entre les participants. Le travail d'interprétation pourrait être le mieux décrit comme un travail gestaltiste fond-forme : l'analyste suit ce qui émerge comme figure prégnante, les autres composantes demeurant en contexte, comme fond d'où proviennent constamment d'autres éléments-figures dans un va-et-vient incessant. L'interprétation qui est faite se rapproche également d'une analyse clinique et se fonde sur la formulation d'hypothèses visant à éclairer telle manifestation singulière. Ces hypothèses sont ensuite soumises à l'évaluation de la personne en cause qui, après discussion et confrontation aux données produites, est celle qui valide ou non ces hypothèses. Ce travail d'inter-interprétation est au coeur du travail de recherche-implication.

RÉFÉRENTS THÉORIQUES : PSYCHOSOCIOLOGIE ET COMPLEXITÉ

L'analyse des récits produits par les participants dans le groupe occupe une place très importante dans ces séminaires de roman familial. Plusieurs références théoriques sont utilisées pour faire l'analyse. Nous en indiquons les principaux repères. Déjà le titre de cette approche des récits de vie « *Roman familial et trajectoires sociales* » évoque un cadre multidisciplinaire. En effet, l'expression « Roman familial » réfère

6. Le terme « encyclopédie » est utilisé par analogie au sens classique du terme, référant à la somme la plus complète possible des savoirs connus, ici, des savoirs acquis par chacun tout au cours de sa vie.

à cette observation clinique faite par Freud⁷ montrant que chez l'enfant, il se produit souvent une redéfinition fantasmatique des origines parentales, sous l'effet du doute ou de la frustration, et que ce nouveau père ou ces autres parents imaginés sont en général plus élevés socialement. Par ailleurs, le terme trajectoire sociale renvoie à la notion sociologique de mobilité sociale, de parcours dans un espace social marqué en particulier par l'appartenance à des « classes sociales ». Ainsi, le récit de leur histoire de vie se fonde sur cette capacité des individus à réinterpréter constamment leur histoire familiale par un souci particulier de compréhension de leurs origines et de leur parcours de vie. Il s'appuie en même temps sur l'insertion de cette histoire dans le monde social marqué par des projets et des événements qui font que chaque personne occupe une place qui change selon l'évolution socio-historique de nos sociétés, et ce, en particulier en étudiant les parcours intergénérationnels. Une personne, par exemple, est issue d'un milieu populaire et par l'éducation ou la succession d'emplois, les réseaux d'amis, le conjoint, elle se retrouve dans un milieu de classe moyenne supérieure, professionnel. Ce parcours social de changement de milieu est en même temps indissociable de son histoire familiale et personnelle : les parents, grand-parents, frères, soeurs servent-ils de modèles, ou au contraire, de contre-modèles ? Est-ce une histoire d'amour parental ou de manque ?

La psychanalyse, mais aussi d'autres théories psychologiques, font partie du cadre théorique invoqué pour comprendre l'histoire familiale. La sociologie, en particulier la sociologie de l'action sociale (Alain Touraine, Pierre Bourdieu, Anthony Giddens⁸ et bien d'autres) est nécessaire pour mieux cerner les transformations sociales traversant nos histoires familiales. En effet, une telle vision sociologique met l'accent sur l'importance des mouvements sociaux dans la structuration des sociétés. Mouvement ouvrier, mouvement des femmes, mouvement écologique sont quelques exemples de ces forces sociales qui ont changé la vie de nos sociétés hyperindustrielles (industrielles avancées). Ces sociologues de l'action sociale, en particulier Touraine et Giddens, accordent une grande importance à l'activité de l'acteur social et du sujet qui jouent un rôle actif dans les changements sociaux. En même temps, et c'est le point de vue de Bourdieu, l'histoire sociale, les conditions concrètes de la vie sociale marquent profondément les capacités

7. « Le roman familial des névrosés », in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1997 p.157-161.

8. Voir en particulier: Touraine, Alain. (1982) *Mouvements sociaux d'aujourd'hui. Acteurs et analystes*. Débats dirigés par Alain Touraine. Paris : Les éditions ouvrières.

Bourdieu, Pierre. (1984) *Questions de sociologie*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Giddens, Anthony (1987) *La constitution de la société*. Paris P.U.F.

d'action de la personne. Chacun développe, par son appartenance à une classe sociale, dans les diverses étapes de sa socialisation (famille, amis, école) un *habitus* de classe, un ensemble de compétences et de dispositions qui sont caractéristiques de son milieu social. C'est ainsi le rapport entre psychologie et sociologie qui forme la trame principale de l'analyse. D'autres théories plus spécifiquement reliées à la dynamique familiale, en psychologie, en anthropologie, en sociologie sont également des références obligées. Par exemple, l'approche familiale systémique, telle qu'elle fut développée dans l'approche dite de Palo Alto (Watzlavick) est ici incontournable.

La perspective théorique qui sert de cadre de référence au *Roman familial et trajectoires sociales* est multidisciplinaire et soucieuse de complexité. Complexité, dans la mesure où ce qui est visé est la compréhension des dynamiques psychiques internes dans leur rapport avec les réseaux primaires des relations interpersonnelles, le travail, les institutions, les grands systèmes d'appartenance sociale. Complexité surtout par l'introduction constante de la dimension temporelle : comment s'articulent dans l'histoire vécue maintenant ces rapports entre individu et contextes sociaux. « Mon histoire » qui est individuelle et sociale, « mon histoire » qui n'est pas ce passé mort à jamais, mais ce passé toujours actif dans l'épaisseur de mon présent et la force des projets futurs. Mais ce passé-présent est d'autant plus lourd et inhibiteur qu'il demeure au « fond » de mon expérience, innommé, figé, incompris. Il reprend vie quand enfin il prend « forme » dans le récit « de vie ».

QUELQUES CLÉS D'ANALYSE

Les présupposés théoriques de la problématique du Roman familial sont ceux de l'articulation du rapport individu-société, personne-société. La famille, ou plutôt l'**histoire familiale** de durée moyenne (trois ou quatre générations) est la *médiation* principale. La construction subjective ou intersubjective en groupe de ces histoires de familles constitue les bases expressives, d'implication dans ce rapport personne-société, à partir de quoi nous tentons de lire et de lier ensemble la dynamique individuelle et la dynamique sociale.

La grille d'analyse plus spécifique qui sert de référence à l'interprétation des « histoires » familiales fabriquées en groupe et des trajectoires sociales qu'on peut y retracer repose sur quelques thèses plus spécifiques, qui sont les suivantes :

- La première hypothèse est celle de la *névrose de classe* (de Gaulejac 1987, 1999), spécifique à des expériences fortes de « déplacement » social ascendant ou descendant, du passage d'une « classe » (ou

catégorie sociale, culturelle, économique) à une autre. Ce déplacement est combiné à une dynamique individuelle plus ou moins fragile, aux combats intérieurs liés à la construction identitaire, celle de l'image de soi, du moi idéal, du Surmoi, de l'idéal du moi. En effet, ces changements de place occupée dans la société sont la source d'une forte tension psychologique qui peut être accentuée, si, en même temps se produisent des conflits internes dans le développement personnel.

- La théorie de la mobilité sociale change : la lutte des classes du monde industriel fait place à la *lutte des places* du monde « postindustriel ou postmoderniste » (de Gaulejac, 1997) et est indissociable d'une réflexion sur la « reproduction » des inégalités culturelles (pensons ici aux travaux de Pierre Bourdieu, 1979), ce que suggèrent les termes de « place » dans un espace social, de trajectoire, de situation déterminante. Dans nos sociétés hyperindustrielles occidentales (axées sur la performance, la productivité dans toutes les sphères de vie), cette lutte des places est d'autant plus dure que nos sociétés se divisent entre des secteurs sociaux hautement productifs et bien nantis, des secteurs sociaux précaires et instables, et un secteur de plus en plus important (près du tiers dans plusieurs régions) d'exclus ou de marginaux.
- Malgré bien des discours contraires, force est de constater l'importance des milieux organisationnels et du travail comme institution centrale, médiation privilégiée de détermination des « places » et du statut : cela va du « projet » de vie et de carrière du manager à succès, à l'exclusion dans la marginalité sociale des chômeurs, des assistés sociaux, des itinérants.

Ces thèses générales, et bien d'autres que nous ne développons pas ici, servent de réservoir d'idées, « d'encyclopédie » de référence, et constituent un outil privilégié pour l'analyse produite dans les groupes du roman familial, dans les moments forts d'explications ou d'interprétations qui sont suggérés à l'un ou l'autre participant. Et ces interprétations, dans le cadre du Roman familial, vont se déployer dans un contexte très spécifique **d'interactions dans un groupe restreint intensif, dirigées par l'animateur** qui joue le rôle d'une personne plus ou moins « centrale ». En fait, comme nous le disions plus haut, l'analyse est amorcée par l'animateur, guidée par lui, mais elle est partagée et produite par les participants eux-mêmes. La référence à la théorie est subordonnée à cette analyse vivante produite in situ et ne vaut que par la compréhension accrue acquise ici et maintenant dans l'interaction de groupe.

PSYCHOSOCIOLOGIE EN MOUVEMENT

Il convient d'illustrer par quelques exemples, brièvement rapportés ici, le travail d'interprétation qui se fait dans les séminaires de *Roman familial et trajectoires sociales*. Nous commençons par des exemples mettant en évidence la composante sociale.

1. Dynamique du groupe et rapports hommes-femmes

Un échange autour des liens de dépendance et de contre-dépendance entre l'animateur et le groupe, entre les membres masculins et féminins dans le groupe a entraîné, dans l'un des séminaires, un débat important sur les rapports hommes-femmes, sur l'image de l'homme et de la femme, d'abord dans le groupe, puis dans le contexte québécois plus large. En effet, l'analyse de ce qui se passait dans le groupe venait redoubler celle produite à l'occasion de plusieurs histoires familiales où l'image du père, du « père manquant » en particulier était mis en évidence. Et ces analyses se sont avérées inséparables du constat de la montée très importante au Québec, depuis les années 70, du mouvement des femmes. Cette analyse croisée, des histoires de vie personnelles, aux histoires de familles, jusqu'aux dynamiques sociétales en passant par les rapports existentiels dans le groupe du séminaire lui-même est typique du genre d'analyse produite dans ce genre de groupe.

2. Comparaisons de récits de famille et diversité régionales

L'analyse comparée de deux récits généalogiques produits par deux professionnelles de l'intervention (psychothérapeute et travailleuse sociale), où l'accent fut mis sur l'évolution des métiers et statuts sociaux intergénérationnels a permis de dégager, dans un séminaire, la diversité des profils de mobilité sociale dans deux régions agricoles distinctes, la Beauce et la Haute-Mauricie. Dans un cas, nous avons une situation agricole plus difficile, en Haute-Mauricie, qui favorise une mobilité sociale vers la ville et l'industrie. Dans l'autre, une histoire agricole beaucoup plus favorable, marquée d'une longue tradition de transmission des fermes aux enfants. Ces dynamiques de mobilité sociale régionales sont redoublées par des stratégies parentales très explicites, l'une de continuité dans le cas de la Beauce, l'autre de rupture dans le cas de la Haute-Mauricie. Notons que les deux participantes étaient issues de familles nombreuses. Dans un cas, tous les enfants de la famille agricole de Haute-Mauricie vont poursuivre leurs études longtemps et devenir professionnels

dans l'une ou l'autre profession : aucun ne se retrouve en milieu agricole, aucun non plus dans des métiers techniques. Dans l'autre cas, seule la professionnelle du séminaire a fait des études universitaires, ses frères et soeurs prenant divers métiers reliés plus ou moins à la mobilité sociale associés au monde agricole : l'un reprend la terre familiale, d'autres iront dans l'entretien mécanique, le transport, le travail en usine ; d'autres encore vont marier agriculteurs ou hommes de métiers. Ces évolutions différenciées, dans un cas, une mobilité marquée par un saut brusque de statut social de la terre à la vie professionnelle en une génération, dans l'autre, d'une progression plus continue, sauf exception, auront des impacts fort différents dans la dynamique personnelle des intervenantes, dans la place de leur rapport à la famille, etc. En même temps, et dans un temps très court, nous apprenons ainsi tout un chapitre de la sociologie spécifique de deux régions du Québec.

3. Arbre généalogique et trajectoire de vie : la « thèse » de la névrose de classes

La notion de névrose de classe, développée par V. de Gaulejac, est à la base des premiers travaux des séminaires sur le *Roman familial et trajectoires sociales*. Le terme névrose désigne ici, non pas tant un syndrome clinique très spécifique (il n'y a pas ici de nouvelle catégorie du DSM IV), mais plutôt une façon de décrire les pressions et conflits psychologiques découlant spécifiquement de cette mobilité sociale accélérée : ces pressions ont pour effet de renforcer des dynamiques névrotiques ou des stratégies défensives correspondantes. Nous avons pu constater très souvent ce genre de dynamique chez une majorité des participants au séminaire. Cette thèse fait état des effets psychologiques importants suite à une accélération des déplacements sociaux ascendants (cas le plus fréquent dans notre société), par exemple, de milieu ouvrier à celui de milieux professionnels ou dirigeants, ou descendants, par exemple, de grandes familles qui progressivement vont perdre certains acquis de statut et de patrimoine, de la grande bourgeoisie au milieu des « petites professions ».

Il est intéressant de noter des effets de convergence quand des personnes, dans leur histoire familiale immédiate, ont rencontré des difficultés intrapsychiques particulières combinées avec des situations de mobilité sociale fortes. C'est comme si les effets de désorganisation sont plus puissants, se traduisant souvent par des épisodes de crises personnelles marquées. Le cas le plus fréquent est celui où les effets des pressions liées à des trajectoires de mobilité sociale

sont fortes, mais peuvent s'appuyer sur une histoire personnelle et familiale peu affectée par des difficultés intrapsychiques. Cela va se traduire par des stratégies défensives d'adaptation marquées au coin de dynamiques apparentées à des symptômes névrotiques : estime de soi plus faible, insécurité personnelle plus forte, volonté d'affirmation plus grande, « ne pas se sentir à sa place », etc.

Il est à noter que les participants aux séminaires du cycle *Roman familial et trajectoires sociales*, et ceci correspond à un mouvement plus large dans notre société, faisaient partie en grande majorité d'une génération qui a connu une mobilité sociale ascendante forte : du milieu paysan ou ouvrier à professionnel. L'âge des participants variait en moyenne de 35 à 45 ans. D'autres expériences plus récentes ont impliqué du travail auprès de populations plus jeunes (des étudiants universitaires par exemple), ce qui a permis de constater des différences importantes à cet égard. Notons en passant, que bien des jeunes occupent une place ou un statut social inférieur à celui de leurs parents.

4. Le processus de nomination et la question identitaire

Un des supports méthodologiques fort apprécié des participants est cette brève mise en situation où on demande de raconter l'histoire de son prénom. Ceci ouvre chez plusieurs une quête importante sur l'identité personnelle, sur le contexte aussi de production familiale, sociale, culturelle de cette identité. Certaines personnes vont, suite à un séminaire poursuivre la réflexion et entreprendre même certaines actions pour clarifier les modalités de ce processus de nomination. La réflexion dans le séminaire peut porter aussi sur les choix actuels que font les participantes ou participants dans la nomination de leurs enfants. Encore une fois, un tel thème ouvre l'analyse sur de multiples dimensions, suivant une approche complexe.

RÉCITS DE VIE EN GROUPE ET GESTALT: POINTS DE CONVERGENCE ET DE DIVERGENCE

Les séminaires de *Roman familial* et les groupes de Gestalt présentent des affinités et des différences tant au plan des objectifs poursuivis, des appuis théoriques qu'à celui de la méthodologie.

Le séminaire de type *Roman familial et trajectoires sociales* est un processus d'implication recherche consacré à la production de connaissances à partir du vécu des participants. Il ne s'agit pas d'une

démarche de nature psychothérapeutique ou encore de croissance personnelle. Cependant, les éclairages nouveaux apportés aux histoires de vie des participants ont très souvent des effets thérapeutiques dans la mesure où les connaissances produites permettent de mieux se comprendre pour agir autrement. À l'opposé, les groupes de Gestalt de façon générale ont clairement pour objectif principal le développement personnel et interpersonnel de ceux et celles qui y participent, ce qui n'empêche pas que des connaissances nouvelles soient produites sur soi et son environnement. Au surplus, les interventions que propose la Gestalt n'ont en général pas de visée de recherche; le *Roman familial et trajectoires sociales* poursuit par contre un double objectif, celui de la recherche et de l'implication.

Au plan théorique, l'approche du Roman familial repose sur la psychanalyse et la psychosociologie. Il est vrai que les fondateurs de la Gestalt thérapie sont passés par l'étude de la psychanalyse avant de s'en détacher⁹, lui préférant comme philosophie de base une approche existentielle et phénoménologique. C'est l'expérience immédiate, le ici et maintenant, vécu dans toute sa plénitude qui est le premier objet d'intérêt en Gestalt. Comme l'écrit Zinker (1981):

« Le terme « phénoménologique » signifie ce processus unique que chacun vit comme étant le sien propre. Si on lui ajoute les dimensions de l'ici et du maintenant, on confère à ce phénomène personnel son immédiateté existentielle. » (p.114)

La Gestalt thérapie est également une approche holistique et organismique, qui voit l'être humain comme un tout, une globalité. Elle « fait une place de choix à l'expérimentation et à l'action, dans la perspective de l'ajustement créateur, de la rencontre avec la nouveauté, de l'excitation et de la croissance. » (Robine, J.-M., 1998, p.41)

Comme son nom l'indique, elle reprend pour les élargir à l'ensemble de l'agir humain les principes de la théorie allemande Gestalt de la perception, sa notion de figure-fond, le processus constant de formation et de destruction de gestalts (formes ou figures).

La Gestalt est d'abord une théorie du processus plutôt qu'une théorie substantive portant sur des contenus ou des objets particuliers. On s'intéresse au comment plutôt qu'au quoi ou au pourquoi. Ainsi le processus de développement de l'individu se déroule à la frontière de contact entre lui et son environnement (cycle d'expérience d'une gestalt).

9. Il est à noter que les fondateurs de la Gestalt cherchaient à s'éloigner de la psychanalyse orthodoxe, s'y opposant parfois carrément.

Les interventions chercheront donc à améliorer et intensifier ce contact, à faciliter cette interaction entre l'individu et son environnement. S'il est vrai que le lien individu-environnement est considéré en Gestalt comme une donnée essentielle, il est par ailleurs plutôt rare qu'on aille au-delà de cet énoncé pour spécifier de quoi est fait cet environnement.

Pour sa part, le Roman familial s'appuie plutôt sur une théorie substantive¹⁰ examinant l'articulation du rapport personne-société (l'être social). En plus de se fonder sur la psychanalyse (comme théorie du développement psychique), le Roman familial s'appuie fortement sur les données de la sociologie et autres disciplines connexes.

Le Roman familial, en tant qu'approche biographique, introduit comme centrale la dimension historique. En effet, l'histoire personnelle et sociale, l'histoire intergénérationnelle en particulier, sont constitutives du sujet-acteur social. Par contre, la Gestalt s'intéresse prioritairement à l'expérience présente. Par ailleurs, ces deux perspectives se rapprochent davantage qu'il n'y paraît. En effet, dans le Roman familial, le rapport à l'histoire ne prend sens que sous la forme d'un récit vécu au présent avec d'autres. Inversement, l'expérience présente dans un groupe de Gestalt inclut le rapport au temps (temporalité) comme donnant toute sa profondeur au présent.

Au plan méthodologique également, les deux approches, Gestalt et le *Roman familial et trajectoires sociales* présentent de grandes similitudes. Dans un atelier de groupe de Gestalt, des mises en situation de toutes sortes (jeux de rôle, dessins, métaphores, mouvements etc.), qu'elles soient préparées à l'avance autour d'un thème ou venues spontanément dans le déroulement du groupe, sont proposées aux participants. Suite à l'expérimentation, une période de retour ou de mise en commun dirigée par l'animateur leur permet de nommer et d'assimiler ces expériences. Comme on l'a vu plus haut, la démarche suivie dans un séminaire de Roman familial respecte à peu près les mêmes étapes. De plus, on retrouve dans le travail de groupe accompli dans ces deux approches la perspective existentielle et phénoménologique. Des différences persistent toutefois : le Roman familial accorde une bien plus grande importance à l'analyse conceptuelle des situations ou récits de vie exprimés alors que la Gestalt met davantage l'accent sur l'accompagnement des prises de conscience existentielles.

10. Le terme substantive réfère ici à des théories qui présentent des contenus explicatifs, par opposition à des développements théoriques axés sur des processus ou des considérations plus formelles.

CONCLUSION

L'approche du Roman familial aborde de façon toute particulière le récit de vie comme méthode de formation et lieu de recherche. Nous avons exploré les caractéristiques de cette approche :

- elle s'appuie sur des récits de vie produits dans le cadre de groupe de réflexion, suivant une démarche d'implication expérientielle ;
- divers supports ou exercices sont proposés aux participants pour permettre l'exploration de leur histoire de vie ;
- l'animation vise à faciliter l'expression des récits de vie et à guider activement une analyse de type psychosociologique des rapports individu-société ;
- le but recherché par ces pratiques de groupes est de produire des connaissances sur l'histoire personnelle et sociale de groupes sociaux mis dans le contexte d'une société spécifique.

Différente à première vue, nous l'avons souligné plus haut, une telle démarche semble bien loin des pratiques habituelles en Gestalt. C'est le cas par exemple de l'insistance mise sur l'histoire de vie et l'analyse sociologique. Et pourtant, ce que nous avons suggéré tout au long de ce texte, le *Roman familial et trajectoires sociales* ajoute au travail gestaltiste des perspectives complémentaires importantes, que ce soit en thérapie ou en formation. Il permet d'étoffer davantage une compréhension plus élaborée des dynamiques sociales qui sous-tendent toute expérience individuelle. Il introduit par ailleurs l'importance de l'histoire personnelle, familiale et sociale vécue comme éclairage particulier des enjeux existentiels de la personne aujourd'hui. Or ces contributions, l'analyse sociale et l'histoire de vie se font dans le cadre d'une démarche expérientielle qui, à quelques variantes près, respecte les principes fondamentaux d'une approche existentielle que partage aussi le travail gestaltiste : partir de l'expérience vécue ici et maintenant ; accorder le primat à la compréhension subjective des analyses produites dans le groupe ; accompagner le changement vers une plus grande intégration personnelle.

Mais, peut-on objecter, comment maîtriser les nouveaux savoirs requis pour développer l'analyse « historique » et surtout, l'analyse sociale ? Après tout, l'approche Gestaltiste est d'abord une approche psychologique. C'est précisément le but de l'approche du cycle de formation et de recherche en *Roman familial et trajectoires sociales* que de répondre en partie à ces exigences. En effet, l'animation interdisciplinaire de ces séminaires d'implication et de recherche a précisément comme objectif de lier diverses expertises complémen-

taires : psychologique, sociologique, anthropologique. Mais plus profondément, la méthode *du Roman familial et trajectoires sociales* vise à décroquer les savoirs entre « experts » et participants, en partant du postulat qu'il existe une sociologie, une psychologie et d'autres savoirs pratiques et implicites chez tous qu'il convient d'exprimer, de mettre en valeur, de partager. Décroquer aussi, et c'est une perspective qui rejoint la vision holistique de la Gestalt, les rapports entre psychisme et environnement, individu et société. En ce sens la théorie gestaltiste est en quelque sorte psychosociologique. Tout au moins, elle peut accueillir d'emblée une réflexion sur l'histoire et l'environnement social comme « un fond » toujours disponible à prendre « forme ».

ABSTRACT

There has been in the last few years great interest shown towards autobiographical life stories, either in the areas of training, research or actual intervention. We wish by the means of this article to present more fully a particular form or group life story telling called Roman familial et trajectoires sociales.

After having retraced its historical development in France as well as in Québec, the authors describe its methodology and its theoretical backgrounds. A few examples then help to illustrate the interconnections between the personal, familial and social components of the life stories as they could be witnessed during the workshops. In the last part of this essay, some areas of similitude and of distinction between Roman familial et trajectoires sociales and Gestalt therapy are taken into account.

For those whose practice involves an holistic approach such as Gestalt therapy, which sees itself as an open system, it is an opportunity to acquire a greater awareness of the importance of the historical and social dimensions of the field in their own lives and in those of their clients.

REFERENCES

- BOAL, A. (1980). *Théâtre de l'Opprimé*. Paris : Maspéro.
- BONNETTI, M., FRAISSE, J., GAULEJAC, V. de. (1982) Que faire des histoires de famille ? ou Roman familial et trajectoire sociale, numéro spécial de la revue *Le groupe familial*, n° 96, juillet-août.
- BOURDIEU, P. (1979). *La distinction: critique sociale du jugement*. Paris : Éditions de Minuit.
- BOURDIEU, P. (1981). *Questions de sociologie*. Paris : Éditions de Minuit.

- CORBEIL, J., POUPARD, D. La Gestalt. *Santé mentale au Québec*. Vol. 3(1), 61-84.
- ENRIQUEZ, E., HOULE, G., RHÉAUME, J. (1993). *L'analyse clinique dans les sciences humaines*. Montréal: Éditions Saint- Martin.
- FREUD, S., (1997, 10^e édition). Le roman familial des névrosés in *Névrose, psychose et perversion*. Paris: PUF.(1973).
- GAULEJAC, V. de (1987). *La névrose de classe*. Paris: Hommes et Groupes.
- GAULEJAC, V. de, TABOADA LEONETTI, I. (1994). *La lutte des places*. Paris: EPI.
- GAULEJAC, V. de (1999). *L'histoire en héritage: roman familial et trajectoire sociale*. Paris: Desclée de Brouwer.
- GIDDENS, A. (1987). *La construction de la société*. Paris: PUF.
- KEPNER, E. (1998). Le processus gestaltiste de groupe. *Cahiers de Gestalt thérapie*, 4, 7-32.
- LEGRAND, M. (1993). *L'approche biographique: théorie, clinique*. Paris: Hommes et perspectives-EPI-Desclée de Brouwer.
- RHEAUME, J., CHAUME, C., POUPARD, D. (1996) Roman familial et trajectoires sociales: Le groupe comme outil d'implication et de recherche. *Intervention* 102, 83-90.
- ROBINE, J.-M. (1998). Théorie et pratique du groupe, théorie et pratique de la Gestalt-thérapie. *Cahiers de Gestalt thérapie*, 4, 41-52.
- TOURAINÉ, A. (1982). *Mouvements sociaux d'aujourd'hui: acteurs et analystes*. Paris: Les éditions ouvrières.
- WATZLAWICK, P., WEAKLAND, J. et FISH, R. (1975). *Changements, paradoxes et psychotérapie*. Paris: Éditions du Seuil.
- ZINKER, J. (1981). *Se créer par la Gestalt*. Montréal: CIM-Les Éditions de l'Homme.

Les enjeux développementaux dans le traitement des personnalités pathologiques

Gilles DELISLE

RÉSUMÉ DE L'ARTICLE

L'article présente un dispositif conceptuel devant permettre à la Gestalt thérapie de faire un usage raisonné et épistémologiquement balisé de théories développementales issues de la tradition psychanalytique. En vertu de ce dispositif, les pathologies de la personnalité sont vues comme résultant de l'interruption d'un chantier développemental particulier. Cet arrêt développemental prive le sujet des ressources nécessaires à la pleine métabolisation de ses expériences courantes et l'amène à agir sur la configuration du champ d'une manière telle que les mêmes impasses se trouvent constamment réactivées.

La psychothérapie est vue à la fois comme un lieu de reproduction sécuritaire des impasses, comme un effort de création du sens de ces impasses et comme un tremplin pour leur dénouement.

Les troubles de la personnalité, tels qu'ils sont définis dans le DSM, présentent l'avantage de circonscrire dans un tableau clinique donné les aspects durables et syntones au moi d'une organisation pathologique. C'est là l'un des fondements du système multiaxial qui constitue l'armature nosographique de la psychiatrie empirique américaine.

Cette façon de voir les choses n'a toutefois pas que des avantages. Ainsi, pour arriver à départager les troubles de la personnalité et les syndromes cliniques, l'APA a dû opter pour une épistémologie empiriste, laquelle devait en outre permettre à des cliniciens d'orientations théoriques diverses de communiquer entre eux. Ce faisant, on a aussi dû renoncer à tout un patrimoine de connaissances, construit depuis un siècle, et procédant d'une autre épistémologie : celui de la tradition psychodynamique et développementale. Ainsi, le DSM nous permet

d'appuyer un diagnostic sur des observations contrôlables, mais il ne nous est d'aucun secours quand vient le temps de comprendre l'étiologie et la fonction psychique d'une pathologie de la personnalité.

Devant cet état de fait, quelques écoles de pensée en psychothérapie ont essayé de jeter des ponts entre la perspective descriptive-empirique du DSM et des points de vue issus de la tradition hypothético-réflexive des grandes théories du développement. C'est ainsi qu'au Centre d'Intervention Gestaltiste de Montréal, de même qu'à l'intérieur du Groupe de Recherche sur l'Intégration en Psychothérapie, s'est progressivement construit un modèle intégratif dont la volonté est de faire tenir ensemble et de manière cohérente, trois piliers qui nous semblent indispensables à la pratique clinique contemporaine : un système de diagnostic éprouvé et trans-théorique, une ouverture multimodale sur les diverses hypothèses étiologiques et une théorie de la psychothérapie qui les unit et les actualise.

UN SYSTÈME DE DIAGNOSTIC ÉPROUVÉ : LE DSM

Depuis 1980, l'Amérique et, de plus en plus le monde occidental, vivent à l'heure du DSM. Pour le meilleur et pour le pire. Considéré il y a vingt ans comme une espèce de planche de salut par ceux qui appelaient de leurs vœux une mise en commun des perspectives concurrentes en psychopathologie et une plus grande rigueur dans le psychodiagnostic, le DSM a tenu certaines de ses promesses, même s'il nous a aussi joué quelques sales tours. Sur le versant positif des choses, on peut avancer que, de nos jours, rares sont les professionnels de la santé mentale qui ne sont pas au fait des grands ensembles psychopathologiques et des principaux critères — dans le DSM, il n'est plus question de symptômes — qui les définissent.

UNE OUVERTURE MULTIMODALE SUR LES DIVERSES HYPOTHÈSES ÉTIOLOGIQUES

En revanche on peut se demander si cette classification, somme toute assez facile d'accès et d'usage, ne procure pas un sentiment de compétence diagnostique à bon marché. Les axes semblent si nets et distincts, les critères si clairs. N'ont-ils pas fait l'objet de recherches sur le terrain ? Toute cette apparente netteté et l'appareil institutionnel considérable qui la sous-tend peuvent avoir pour effet de faire paraître obscures et, disons le mot, un peu fumeuses, certaines des grandes théories qui, pendant près de 80 ans, ont servi de repères à notre compréhension

de la souffrance psychique. Combien spéculatives nous semblent les théories freudienne ou kleinienne, pour ne prendre qu'elles, quand on les compare aux critères tirés au cordeau du DSM.

Sans elles toutefois, comment comprendre le développement différentiel de la personne ? la pathogénèse ? le rôle de l'environnement précoce dans le développement ? Ces questions ne peuvent être éludées, sauf à tenir pour absurde tout effort psychothérapeutique. Mais comment donner un sens à un patrimoine de connaissance aussi conflictuel et contradictoire qu'il est riche, sans risquer de nous enliser dans des incohérences théoriques et cliniques dont, ultimement, nos clients devront faire les frais ?

UNE THÉORIE INTÉGRATIVE DE LA PERSONNALITÉ PATHOLOGIQUE ET DE SON TRAITEMENT

Depuis quelques années, un corpus théorico-clinique s'élabore, qui a pour objet premier les pathologies de la personnalité. Né de l'intégration en Gestalt thérapie de certains concepts de l'École britannique des relations d'objet, ce système psychothérapeutique affine progressivement son identité sous l'appellation de psychothérapie gestaltiste des relations d'objet, la PGRO. Les praticiens qui s'identifient à ce système ont en commun de vouloir faire profiter leurs patients de la capacité éprouvée et bien documentée de la Gestalt thérapie à accroître la conscience expérientielle, sans pour autant renoncer à la quête de sens que l'esprit humain revendique comme étant la plus singulière de ses conquêtes. Ce système formalise une pratique gestaltiste de la psychothérapie de fond, applicable aux troubles de la personnalité, tels que définis par le DSM. Pour le présenter dans ses grandes lignes, je reprendrai de larges extraits d'un article que j'ai publié récemment dans la Revue Québécoise de Psychologie (vol. 20, n° 2, automne 1999). Pour un exposé plus complet, se reporter notamment à Delisle (1995 ; 1998).

1. La personnalité peut être vue comme le système immuno-métabolique de la psyché

Je conçois la personnalité comme l'équivalent psychique des systèmes digestif, métabolique et immunitaire. C'est à elle qu'il appartient de repérer dans l'environnement les nourritures psychiques propres à assurer notre santé et notre développement continu. À ce titre, nous pouvons avoir des préférences « alimentaires », par exemple la solitude, sans pour autant que ces préférences renvoient à des pathologies comme, pour poursuivre l'exemple, la schizoïdie. Mais, nul n'étant invulnérable et parfaitement immunisé contre tout, chaque

personnalité contient, outre des préférences, des vulnérabilités spécifiques : pour l'obsessionnel, l'incertitude, pour le dépendant, l'isolement, et ainsi de suite.

2. La personnalité se développe au fil d'un parcours qui exige de négocier et de métaboliser optimalement un certain nombre d'enjeux développementaux

Passer du stade de nourrisson doté d'un self embryonnaire, à celui de personne adulte, c'est traverser un certain nombre d'épreuves, résoudre une série d'énigmes ou de problèmes développementaux qui se présenteront inévitablement à nous à divers stades de notre maturation psychobiologique. Nous appellerons enjeu développemental chacun de ces axes de maturation, débutant plus ou moins tôt dans l'enfance, et qui nous préparent à affronter les grandes questions de l'existence humaine : comment survivre ? que faire de l'autre ? pourquoi la confiance ? comment aimer ? haïr ? comment et pourquoi partir ? comment et pourquoi rester ? comment être libre et engagé ? libre et attaché ? et combien d'autres encore...

Ainsi, la pyramide des besoins de Maslow, les stades de développement psychosexuel et autres typologies, condensent en des termes différents ces axes développementaux. On peut donc parler d'enjeux de sécurité, d'attachement, d'estime de soi, de liberté, etc.

3. La santé optimale résulte d'une métabolisation suffisante de tous les enjeux développementaux

Le bon fonctionnement psychologique résulte de la pleine métabolisation de chacun de ces enjeux développementaux (Johnson, 1994). Ce bon fonctionnement, à l'âge adulte, est donc caractérisé par un registre étendu et flexible de « préférences alimentaires » quant aux expériences recherchées et mises en place, ainsi qu'une capacité à métaboliser les événements de notre vie afin d'en abstraire l'énergie vitale. Ce qui ne signifie pas qu'on ne sera jamais triste, inquiet, tendu ou confus, ni que l'on sera forcément un personnage sympathique et attachant. Cela signifie simplement que la personnalité est suffisamment exempte de déficiences structurelles, pour ne pas sécréter de manière endogène des problématiques cliniques sérieuses, telles la dépression, l'hypocondrie et le reste.

Cela étant dit, même les personnes bien portantes peuvent souffrir, de manière situationnelle, de troubles psychologiques nécessitant une intervention professionnelle. Cela se produit par exemple si l'intensité des facteurs de stress est telle que les capacités

métaboliques et immunitaires de la psyché sont débordées. On n'a pas besoin d'avoir une déficience structurelle du système digestif pour subir un empoisonnement à la salmonelle... La figure 1 représente le schéma de ce développement optimal.

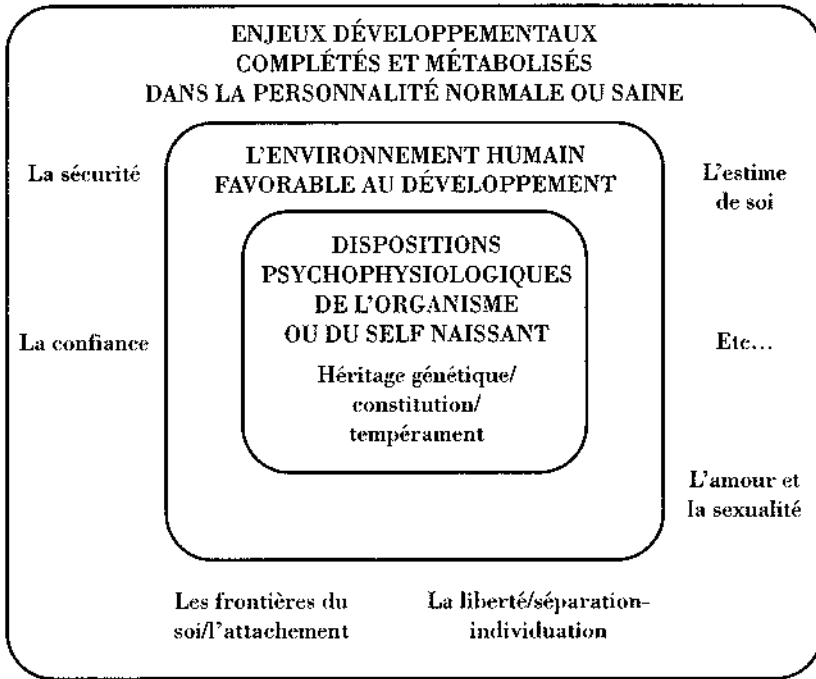


Figure 1. Enjeux développementaux et développement normal

4. La pathologie structurelle de la personnalité résulte de l'échec d'un ou de plusieurs enjeux développementaux

La personnalité pathologique se caractérise non seulement par une carence de ses capacités digestives, métaboliques et immunitaires, mais encore par le fait que ces carences s'accordent justement avec les préférences : tel narcissique recherchant constamment l'éloge, le métabolisant comme envie et confirmant de ce fait un isolement affectif tel que l'appréciation de l'autre n'est jamais nourrissante. Tout se passe comme si persistait, à l'âge adulte, un enjeu développemental ou des enjeux développementaux inachevé(s). Le sujet cherche alors à remettre en place des configurations expérientielles propres à condenser ces enjeux. Mais, au lieu d'arriver à les compléter,

il se retrouve régulièrement dans une impasse. Cette impasse a ceci de paradoxal qu'en même temps qu'elle est souffrance, elle permet aussi de rendre le monde prévisible, au sein d'une expérience familière : « Cela fait mal, mais au moins la vie n'est pas absurde et insensée, car je connais cette expérience ». C'est le besoin inconscient de trahison du paranoïaque, d'envie du narcissique, d'abandon du dépendant... Bref, un chantier développemental est resté en friche. Les enjeux développementaux évoqués plus haut sont tous cruciaux et liés de manière indissociable à notre condition d'être humain. Quand l'un d'eux ne peut être mené à son terme, l'expérience de brisure ou d'échec du jeune enfant est, dans son intégralité, proprement intolérable. C'est pourquoi, à l'âge adulte, le sujet souffrant d'une pathologie structurale de la personnalité se doit d'ignorer la nature profonde de l'enjeu et son caractère inachevé : le paranoïaque ne sait pas qu'il a besoin d'être trahi, le narcissique ignore qu'il a besoin d'être envié, le dépendant, qu'il a besoin d'être abandonné. En fait, chacune de ces expériences est plutôt consciemment abhorrée. La figure 2 schématise le rapport entre l'organisme originel, l'environnement humain précoce, les enjeux développementaux et la personnalité pathologique.

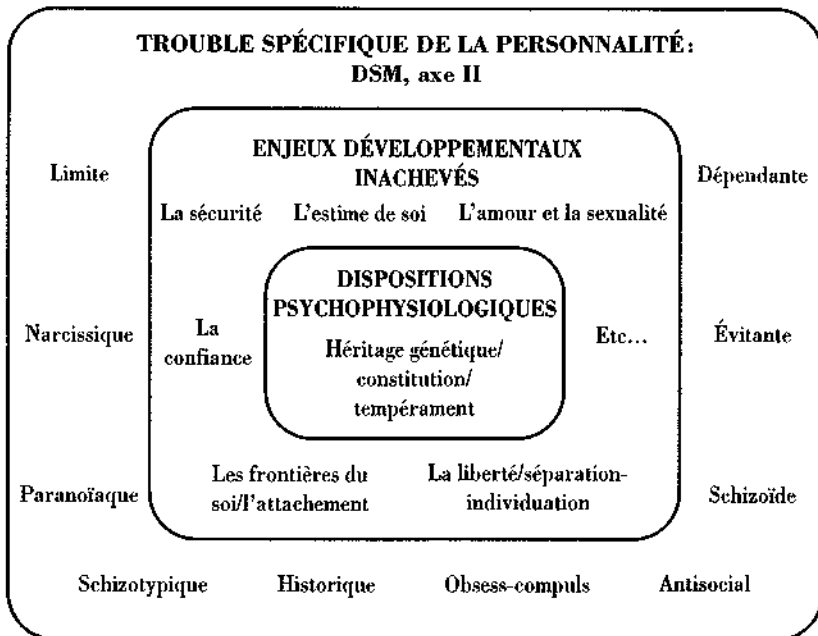


Figure 2. Enjeux développementaux et personnalité pathologique

Au vu même de ce tableau, la tentation est forte d'établir des liens univoques entre tel enjeu et telle pathologie : enjeu de confiance = personnalité paranoïaque ; enjeu d'estime de soi = personnalité narcissique, etc. Mais il faut résister à ce leurre. Quiconque a pu travailler assez longtemps avec des patients ayant un trouble de la personnalité, sait bien que les choses ne sont pas si simples. Combien souvent découvre-t-on que, derrière une personnalité narcissique par exemple, il y a une absence de la sécurité de base que fournit l'attachement précoce à une figure stable et fiable. L'apparent narcissisme sert alors de compensation pour l'incapacité de nouer avec un objet fiable. La personne cherche à se rendre admirable afin d'induire chez l'autre le désir de fusionner avec elle. C'est alors que le désir de l'autre sert de succédané à l'attachement et de prothèse psychique servant à combler la béance.

Ainsi donc, dans les pathologies de la personnalité, un chantier développemental est resté en friche. Il reste donc inachevé, au sens gestaltiste du terme. Pour autant, on aurait tort de croire que cet ancien chantier soit devenu une espèce de site archéologique, figé dans l'arrêt des travaux du temps jadis ! Parce qu'il concernait une expérience indispensable, le sujet transporte avec lui ce chantier inachevé. Il doit le retrouver, le rencontrer à nouveau dans les champs significatifs de sa vie. Mieux, il ne va pas seulement, comme nous l'enseigne la psychologie cognitive¹, attribuer aux événements de sa vie des significations qui lui sont personnelles ; le sujet s'affaire activement à recréer les conditions propres à présenter des affinités thématiques avec les enjeux non résolus. J'entends par là qu'il contribue à mettre en place des situations où les thèmes développementaux incomplets sont à nouveau présents. Il est à nouveau confronté à la complexité et à la douleur de l'attachement, de l'estime de soi, de la séparation, de l'individuation... C'est dire que la personne ayant une pathologie de la personnalité produit et reproduit dans sa vie courante des impasses chronicisées qui ne relèvent pas simplement d'une lecture déficiente du réel. Ces impasses sont actualisées et impliquent des événements et des expériences réelles, vécues au sein de relations toutes aussi réelles.

Or, quelle est la fonction de ces impasses, largement produites et chargées de significations par le sujet ? Pour la comprendre, il faut se rappeler que l'enjeu développemental est resté en friche parce qu'il n'a pu s'achever dans une pleine prise de sens. Pour simplifier, disons qu'une question, un problème, reste posé et attend toujours sa réponse.

1. La psychologie cognitive étudie les fondements et les processus de l'intelligence humaine. Elle s'intéresse donc à l'ensemble de ce qui est en jeu dans le processus d'attribution de significations.

Ce qui se substitue alors à la prise de sens et à la complétion expérientielle qu'elle aurait dû entraîner, c'est le dilemme et l'impasse *en tant que sens*. Autrement dit, tout se passe à l'âge adulte comme si le sens profond de l'expérience du sujet se résumait au dilemme non-résolu ainsi qu'à la détresse subjective qui l'accompagne. Voilà une expérience paradoxale : la souffrance est ressentie et déplorée, mais elle est coupée de sa source signifiante et le sujet n'a pas conscience d'y participer autrement qu'en la subissant. Mais cette souffrance porte en elle-même une sorte de consolation : elle donne un sens à la vie. Le paranoïaque est dans une détresse considérable, encerclé qu'il est par la malveillance d'autrui. Mais cette malveillance rend la vie prévisible, elle donne un sens et fournit une direction à sa vigilance.

Rendus là, on pourrait se demander si nous ne revenons pas au masochisme de la compulsion de répétition. Il n'en est rien. Le sujet ne reproduit pas l'impasse et le dilemme uniquement aux fins de donner et maintenir un sens étriqué à sa vie. Il le fait aussi avec l'espoir plus ou moins conscient qu'un jour, quelque part, quelqu'un trouvera l'issue par laquelle on sort de ce labyrinthe. Pour que cela arrive, il faut sans cesse remettre ce labyrinthe en place. En somme, la reproduction vise deux fins : maintenir un sens et compléter une expérience. On peut avancer que nous avons là un continuum au moyen duquel il est possible d'apprécier la sévérité d'une pathologie de la personnalité. Plus un sujet tend à reproduire ses impasses afin de maintenir un sens étriqué en neutralisant les possibilités de complétion, plus la pathologie est sévère. En revanche, plus un sujet est ouvert aux possibilités nouvelles de complétion de l'expérience, plus la pathologie est légère.

Présenter la souffrance psychologique inhérente aux personnalités pathologiques dans ces termes, c'est déjà poser les balises d'un processus thérapeutique. Celui-ci prend la forme d'un traitement de ces impasses chronicisées, dans les divers champs expérientiels du client, au sein d'un dialogue herméneutique. Par dialogue herméneutique, j'entends une co-construction du sens de l'expérience qui se situe à mi-chemin entre l'interprétation, tributaire du savoir du thérapeute et l'*awareness*, tributaire, elle, de la capacité de conscience du client.

LE PROCESSUS THÉRAPEUTIQUE

Se posant comme participant au cœur de ce dialogue, le thérapeute se doit d'incarner l'Autre et de recevoir, d'absorber, de traiter et de métaboliser l'impact que le client produit sur lui, en partant de l'hypothèse que le client tend à mettre en place dans la relation thérapeutique

comme dans ses autres relations significatives des situations présentant des affinités thématiques avec ses enjeux développementaux inachevés. Sachant que le client qui souffre d'un trouble de la personnalité tend à reproduire dans ses relations significatives des configurations relationnelles ayant à voir avec ses enjeux développementaux inachevés, le thérapeute doit s'attendre en quelque sorte à faire partie du problème. Expérience complexe entre toutes que cette relation thérapeutique où le client travaille plus ou moins à son insu à transformer en réédition de ses dilemmes personnels, une relation qui doit précisément l'aider à les résoudre. Mais c'est justement parce que la relation thérapeutique offre la possibilité de réactiver des enjeux développementaux restés en friche qu'elle contient aussi le potentiel de la réparation.

Je me représente la relation thérapeutique comme un amalgame de trois modes relationnels : le mode réel ; le mode transférentiel ; le mode herméneutique. Chaque fragment de la relation, chacun des épisodes du lien thérapeutique peut être compris comme présentant, dans des proportions variables, des propriétés caractéristiques de ces trois modes relationnels. Or, chacun de ces modes relationnels est nécessaire à l'accomplissement d'une autre trilogie, celle de la trajectoire thérapeutique. S'il est vrai que le client tend à reproduire à son insu, dans les relations significatives de sa vie, des enjeux développementaux inachevés, le propre de la relation thérapeutique est de permettre à ces enjeux d'aboutir à leur complétion. C'est ce que j'appelle, faute de mieux, la réparation. Ainsi, le processus thérapeutique semble fait de cycles plus ou moins longs où se déploie la trilogie reproduction-reconnaissance-réparation. En clair, l'optimum d'un cycle thérapeutique c'est de permettre une reproduction suffisante d'un enjeu développemental, assorti de ses corollaires expérientiels, représentationnels et comportementaux, et de favoriser la pleine reconnaissance de cette reproduction. Mais le cycle n'est vraiment accompli que lorsqu'il débouche sur une forme de complétion de l'expérience telle que l'enjeu développemental qui forme le coeur du cycle se trouve achevé. C'est ce que j'entends par le concept de réparation. Parfois, il arrive que la possibilité qu'a eue le client de reproduire cet enjeu, de même que l'effort herméneutique que lui et le thérapeute ont consenti à en construire le sens, suffisent à faire éclore cette expérience de réparation. Mais souvent, l'achèvement de ce processus dépend de la réponse que le thérapeute est à même d'élaborer, alors même qu'il se trouve pris au coeur de l'impasse mise en place par le client. Dans ces moments, la réparation ne peut venir que de la part réelle de la relation, de la personne réelle du thérapeute. Ainsi, chacun des trois modes relationnels

se trouve plus étroitement rattaché à un élément du processus de reproduction des impasses : la reproduction se joue essentiellement sur le mode transférentiel, la reconnaissance sur le mode herméneutique et la réparation sur le mode réel. Il en va de cette « trimodalité » de la démarche, comme du cycle de contact. Elle peut s'observer au sein d'une séance, aussi bien que sur l'ensemble d'une trajectoire thérapeutique.

Je crois sincèrement que tout thérapeute appelé à intervenir dans des problématiques de personnalités pathologiques et qui se voit psychologiquement assis à côté de son client, entièrement occupé à l'aider à faire face à ses problèmes, fait fausse route. Tant et aussi longtemps que la relation thérapeutique est confinée dans cette seule dimension aidante, une part cruciale de la dynamique pathologique se trouve reléguée hors-champ et le client ne peut laisser éclore sa pleine complexité dans le travail thérapeutique. Il s'ensuit souvent que le client en conclut plus ou moins consciemment que sa complexité expérientielle est un mirage et qu'il doit se rendre plus simple afin de pouvoir être aidé. Ou encore, que le client comprenne que ce qu'il porte en lui est tellement mauvais que même son thérapeute ne saurait le supporter.

Étant donné l'expérience intime de la personnalité pathologique et le projet thérapeutique qui en découle, le thérapeute doit se présenter au client dans un sentiment d'ouverture à sa complexité et à sa singularité expérientielle. Cette ouverture doit s'appuyer sur une tolérance à la reproduction des impasses en thérapie, à la distorsion perceptuelle à son égard et à la pression psychologique qui l'accompagne. Voilà ce que je souhaite offrir pour être à la hauteur du modèle que je professe. Si je m'accroche à ce que j'estime être mon identité et que je refuse de porter provisoirement le rôle que le client a besoin que je tiennne dans la réédition de l'impasse, le renouvellement du chantier développemental et la réactivation de ses enjeux s'en trouvent enrayés. Ce qui aurait dû être une relation thérapeutique se recroqueville alors en une espèce de relation d'aide situationnelle, condamnée à se prolonger dans une répétition incessante de problèmes concrets à régler.

LE TRAVAIL DE RECONNAISSANCE ET L'OUVERTURE MULTIMODALE

Nul thérapeute ne saurait partir à l'aventure sur les chantiers développementaux de ses patients équipé de son seul flair clinique et de son sens de l'orientation. Pour poursuivre la métaphore, disons que de grands explorateurs et de grands cartographes ont balisé pour nous quelques sentiers permettant d'avoir accès à ces univers troubles. Ce ne sont pas des autoroutes, mais ils sont là. Depuis les débuts de la

psychologie et de la psychanalyse, des auteurs se sont penchés sur ces questions, les ont approchées chacun avec ses préoccupations propres, chacun à la fois nourri et limité par son époque. Ainsi l'histoire des théories visant à comprendre comment nous devenons qui nous sommes et comment il se fait que nous soyons tous si semblables et pourtant si uniques et irremplaçables est-elle une véritable épopée intellectuelle. Son héritage est si vaste et si profond qu'on ne saurait l'embrasser tout entier sans se noyer dans un océan de contradictions. Ainsi de la question « comment aimer ? ». Encore faudrait-il définir ce qu'on entend par aimer. S'agit-il d'une vicissitude pulsionnelle ? Du résultat de la satisfaction de notre besoin inaliénable de nourriture ? D'une défense contre l'angoisse de mort ? De la représentation dans la conscience individuelle d'un processus qui la dépasse : la reproduction de l'espèce ? Selon que l'on consultera Freud, Klein, Fairbairn, Bowlby ou Winnicott, les réponses seront différentes, voire incompatibles (Silverman, 1986).

Cette diversité dans les façons d'interroger l'expérience humaine n'enlève rien à la valeur des travaux de ceux dont les construits théoriques ont résisté à l'épreuve du temps. Ce serait confondre l'épistémologie des sciences de la nature et celle des sciences humaines que d'espérer un jour tenir *une* réponse souveraine et définitive à ces questions. C'est ici que se maillent la science, l'art et la philosophie, dans une quête de sens qui ne peut être que création de sens.

C'est pourquoi la PGRO adhère à la position de la plupart des auteurs contemporains (voir notamment APA, 1994 ; Gedo, 1986, Millon et Klerman, 1986) à l'effet qu'aucune étiologie n'a à ce jour pu être établie pour quelque trouble mental que ce soit à l'exception, bien sûr, des troubles mentaux organiques. Plusieurs hypothèses étiologiques se disputent la faveur des cliniciens et des théoriciens mais aucune d'elles n'a encore exercé un tel ascendant qu'elle emporte l'adhésion d'une majorité suffisante à en faire le paradigme dominant (Millon et Klerman, 1986). S'agissant d'affaires humaines, donc de raisons davantage que de causes, rien d'étonnant à ce que les théories étiologiques se soient développées sur un mode que l'on pourrait qualifier de concurrentiel. Elles procéderaient de failles en correction, laquelle correction tendrait ensuite à s'étendre jusqu'à prétendre à son tour rendre compte de l'ensemble des phénomènes psychiques.

Ce fut le chemin qu'emprunta Freud lui-même. Puis Mélanie Klein, s'avisant de ce que les enfants avec qui elle travaillait semblaient consacrer plus d'énergie à la construction de leur monde interpersonnel qu'au contrôle des pulsions, postula que l'essentiel du développement,

y inclus la dynamique oedipienne, se jouait bien avant les 4-5 ans du point de vue freudien. Jusqu'à Kohut qui fit du narcissisme, non plus un stade intermédiaire entre l'auto-érotisme et la relation d'objet, mais une trame développementale de plein droit. On pourrait retracer des cheminements analogues chez Winnicott, Fairbairn et combien d'autres auteurs devenus classiques.

Ainsi, la psychologie contemporaine ne manque pas de théories du développement. Il ne s'agit donc plus d'élaborer une énième théorie du développement mais bien de poser un cadre théorique qui nous permette de profiter au mieux du patrimoine de connaissances sur le développement psychique qui s'est élaboré depuis les débuts de la psychanalyse. La Gestalt thérapie, elle, s'est construite autour de la structure de l'expérience immédiate, reconnaissant que celle-ci contient l'histoire du sujet en ce qu'elle agit présentement sur le champ de l'expérience. Ne s'étant attachée à aucune des théories usuelles du développement psychique, on peut dire qu'elle jouit d'un recul qui pourrait lui permettre d'apprécier les diverses théories du développement pour leur valeur intrinsèque, sans être trop entravée dans cette démarche par des considérations d'école ou d'appartenance institutionnelle. Il serait difficile de bien comprendre la vulnérabilité narcissique en laissant Kohut de côté ou le besoin constant de réparer un tort imaginaire fait à l'autre, en ignorant Klein.

CONCLUSION

Face aux défis conceptuels et cliniques que posent les troubles de la personnalité, la psychothérapie gestaltiste des relations d'objet propose de concevoir la pathologie manifeste comme un dispositif servant à la fois à donner sens à une carence développementale, à la masquer, et à la mettre en acte dans un effort ambivalent pour la dénouer. Elle invite le clinicien à renoncer d'emblée à établir des liens trop simples entre des enjeux développementaux spécifiques et des troubles tout aussi spécifiques de la personnalité. En lieu et place de ces évidences rassurantes et erronées, elle nous enjoint de travailler avec le patient à la construction du sens de son expérience. Cette présence dialogale doit inscrire le thérapeute dans la trame même des impasses du patient, le seul espace depuis lequel on puisse espérer les dénouer.

Par cette ouverture éclairée à l'histoire singulière du patient en tant que sujet, par son ouverture à des éclairages étiologiques variés et complémentaires, le thérapeute se donnera les meilleures conditions pour fermenter la co-construction du sens de l'expérience. C'est ainsi qu'il revisitera avec son client des chantiers restés en friche. C'est aussi

dans la singularité de leur rencontre, dans l'inattendu du dialogue, que le client pourra espérer compléter enfin sa forme dans l'étendue de sa complexité.

Abstract

This article outlines a conceptual scheme meant to facilitate a reasoned approach to psychoanalytic developmental theories within the Gestalt therapy framework. From this perspective, personality pathology is the product of specific developmental arrests which deprive the subject from those resources that should facilitate the assimilation and metabolisation of experience and lead him/her to chronic experiential impasses.

Psychotherapy is seen as an arena in which reproduction of impasses can occur in a safe environment, where meaning can be jointly attributed to those developmental impasses and completion may be attained.

RÉFÉRENCES

- American Psychiatric Association (1994). *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders IV*. Washington: APA Press.
- DELISLE, G., (1995): Une révision de la théorie du self de Perls, Hefferline et Goodman et de ses prolongements cliniques. Thèse doctorale. Université de Montréal.
- DELISLE, G., (1998): *La relation d'objet en Gestalt thérapie*. Montréal: Les Éditions du Reflet.
- GEDO, J. E. (1986): *Conceptual Issues in Psychoanalysis*. Essays in History and Method. Hillsdale, New Jersey: Analytic Press.
- JOHNSON, S. M. (1994): *Character Styles*. New York: Norton.
- MILLON, T. et KLERMAN, G. L. (1986): *Contemporary Directions in Psychopathology*. New York: The Guilford Press.
- SILVERMAN, D. K. (1986): A multi model approach. Looking at clinical data from three theoretical perspectives. *Psychoanalytic Psychology*; Spr Vol. 3(2) 121-132.

GESTALT sur fond d'Afrique

Marie-Claude DENIS

RÉSUMÉ

Suite à une année passée en Afrique à titre de professeure invitée à l'University of Zambia, l'auteure relate dans cet article son parcours d'intégration en terre étrangère. Elle y traite de dimensions importantes dans l'approche gestaltiste (la globalité, la différenciation, la relation interpersonnelle) telles qu'elles apparaissent dans ce contexte culturel africain. Des cas cliniques issus de la pratique locale illustrent l'utilité de certains concepts clés retenus par les étudiants zambiens en formation.

Située en plein cœur de l'Afrique australe, dévastée par la pauvreté et la maladie, la Zambie a vu émerger une multitude de *counselors* pour soutenir la population face à ses difficultés. Or, une étude des pratiques réalisée par le *Zambian Counselling Council* (1997) a révélé que ces nombreux intervenants ne sont pas adéquatement formés pour répondre à la vaste gamme des besoins. À la demande du *Zambian Counselling Council*, l'*University of Zambia* (UNZA) a donc décidé de mettre sur pied un programme gradué en *counselling* afin d'améliorer la formation dans le domaine et pour établir quelques standards de pratique professionnelle. C'est dans le contexte de la création de ce programme que j'ai été invitée comme professeure au Département de psychologie. C'est ainsi que, de août 1999 à juillet 2000, j'ai vécu douze mois d'insertion dans ce continent de l'autre hémisphère. Douze mois d'un voyage au cœur de la différence.

Je n'étais encore jamais allée en Afrique. Si ma mission se rattachait directement à mon expertise professionnelle, il me fallait œuvrer dans un contexte absolument inconnu. Reçue à l'UNZA comme *professor* de compétence, je me savais étrangère partant à neuf dans un monde tout à découvrir. Les défis à relever s'avéraient d'ordres multiples, tant sur le plan personnel que professionnel. Un parcours d'intégration unique s'ouvrait devant moi, mariant l'expérience personnelle à l'obli-

gation de redécouvrir mes lieux professionnels. Un cheminement forçant les dimensions du « savoir », « savoir être » et « savoir faire » à s'unifier dans un espace intérieur neuf, réinventé.

L'expérience, encore fraîche, n'a pas déposé tous ses sédiments. Elle a exposé une série de problématiques intimement liées au contact et à la rencontre humaine ainsi qu'aux enjeux du développement. Elle a provoqué la révision de concepts liés à ma pratique et la réorganisation de valeurs associées à la croissance, tant individuelle que collective, en cette ère de la globalisation mondiale. J'en suis encore à sonder l'impact de la confrontation.

Au fil de cet article, j'aimerais vous convier à m'accompagner dans ce parcours entre deux mondes. Il s'y présente à la manière d'un assemblage de courtepoinTE où apparaissent des bouts de vie personnelle, des histoires de rencontre, des réflexions et des interrogations à caractère professionnel touchant le sens des événements, les façons d'être et les relations interpersonnelles. Une *gestalt* émergeant peu à peu sur fond d'Afrique.

SE SITUER AU CŒUR DE LA DIFFÉRENCE

Mumuchima wamukwenu munundwe

Le cœur de votre ami est un désert

(proverbe ki kaonde¹)

5 août 1999. J'arrive à Lusaka. Le bagage professionnel que j'apporte sera-t-il approprié à un contexte aussi différent ? Les concepts avec lesquels je travaille dans le continent nord-américain pourront-ils avoir la même résonance en terre africaine où les besoins se définissent sur une toute autre réalité ? Rompue aux discours de la mondialisation, je ne veux pas devenir colonisatrice à mon tour. Je ne me sens nullement nantie d'une Vérité ou porteuse d'une Bonne Nouvelle à diffuser. Il me faut néanmoins partir du cadre que je connais : c'est là ce qu'on attend de moi. J'ai à donner ce que je sais, au risque de la dissonance et de la stérilité. De leur côté, les Zambiens qui m'accueillent s'exposent à être menés sur des sentiers qui ne leur conviennent pas et à investir dans des avenues qui ne sauront pas répondre à leurs besoins. L'un comme l'autre, nous nous tenons sur une plage incertaine avec, en partage, le risque de la rencontre. Mais puisque nous y sommes, aussi bien nous engager à fond dans l'aventure.

1. Ce proverbe signifie qu'on ne peut dire ce qu'une autre personne pense.

Ancienne colonie britannique, espagnole, portugaise ou française, l'Afrique est différente - dolente et caméléon. C'est un être magnifique, si débrouillarde et magnifiquement autre. N'essaie surtout pas de rien y changer. L'américanitude, ses us et ses crédos d'efficacité ne seront jamais que ridicules sur sa belle beau noire.

(G. Denis, correspondance personnelle, 5 septembre 1999)

Me situer dans le rapport de « celle qui possède quelque chose » avec l'interlocuteur qui se définit comme « n'ayant pas » constitue mon premier défi. Que ce soit à l'université où je désire travailler en collégialité avec mes partenaires ou bien encore dans les événements de vie courante où je suis constamment sollicitée pour des « emprunts »², je me trouve déstabilisée. Comment et sur quelle base établir la relation ?

À l'université, je pars dans l'optique de fonctionner sur un mode égalitaire, comme en un département nord-américain. Mais c'est là *ma* conception. En Afrique, la hiérarchie a son importance et on respecte les plus anciens en regard de leur savoir. On sollicite leur conseil. On ne s'attend pas à ce que, au contraire, les autorités viennent demander l'avis de leurs congénères. Il fait partie de la bienséance élémentaire que d'écouter et de se conformer aux consignes des « sages ». On s'attend à ce que les autorités reconnues décident et tranchent les questions. Cela fait partie de leur responsabilité. Qui plus est, on est déçu s'ils se dérober à leur rôle. Or, me voici à l'université, professeur d'expérience. Aux yeux de l'équipe africaine, je suis l'autorité en matière d'élaboration d'un programme : ne me revient-il pas d'endosser mon rôle et d'agir ? Mais, et le hic est d'importance, je ne suis pas africaine : comment puis-je savoir ce qui est approprié pour eux sans travailler dans une optique de collégialité ? La chape d'autorité que l'on me confie peut être flatteuse pour l'ego, mais comment, ainsi nantie, concevoir un projet qui sera leur et dont ils pourront endosser la continuité ? Première confrontation culturelle du principe gestaltiste de « *response-ability* » (Perls)³. Je suis assurément mise au défi dans mon habileté de répondre tout à la fois aux attentes de mes hôtes africains et aux miennes, dans la création effective de ce programme, pour qu'il soit proprement zambien. Jeu de frontière et de contact.

2. « *Madam, you'd you have five pin (kwachas) for me ? Jesus will bless you !* » J'apprends bien vite à mes dépens que ces « emprunts » sont permanents, surtout si on y fait mention que « Jésus m'en bénira » !

3. « *Responsibility can also be spelled response-ability: the ability to respond, to have thoughts, reactions, emotions in a certain situation.* » Perls. F.S. (1969). *Gestalt Therapy Verbatim*. Moab, Utah: Bantam book/Real people Press. p. 70

Dans cette périlleuse entreprise de bâtir un programme respectant au mieux les désirs de chacun, j'apprécie le fait d'être secondée dans l'équipe départementale par une de mes anciennes étudiantes qui, vivant en Afrique depuis cinq ans, sait décoder et traduire pour moi le fonctionnement du milieu. Grâce à elle, bien des heurts sont évités et mes frustrations s'en trouvent d'autant atténuées. Mais surtout, je découvre chez la directrice du département une zambienne qui, ayant étudié en Angleterre, a aussi navigué d'une frontière culturelle à l'autre. Tout en ne renonçant aucunement à son identité, elle sait capter mes intentions, les confronter à la réalité locale et trouver les avenues d'ajustement. Néanmoins, tout au long du parcours initial d'élaboration du programme, la fermeté de ma décision à leur en faire assumer la propriété est mise à rude épreuve par les attentes locales d'être dirigés ou bien, qui sait, d'obtenir quelque chose sans avoir vraiment eu à s'en mêler. Là où je voudrais prendre le temps d'analyser les besoins pour que le programme y soit ajusté, l'université voudrait que le produit soit déjà tout emballé : le contexte africain me bouscule ! Mais si je piaffe devant les dossiers qui n'avancent pas, je me bute à l'apparente indifférence locale. Comment trouver l'avenue de rencontre ? Je prends ma première leçon : « respecter le temps », développer l'adresse de contourner aux dépens de celle de confronter, et, comme l'écrit Sekai Nzenza-Shand dans *Songs to an African Sunset* : « C'est une question de foi, [...] avoir une attitude patiente et croire que les choses tourneront finalement bien ».⁴

« En Afrique, tout finit toujours par s'arranger... on ne sait juste pas quand, ni comment ».

À l'université, même si l'expérience est parfois houleuse, je peux quand même prendre appui sur mon expérience de travail dans des contextes fort variés où les rôles n'étaient pas clairement définis dès le départ. Il n'en va cependant pas aussi aisément dans le contexte de vie quotidienne. Tout américain ou européen, est forcément confronté à être perçu sur le continent africain comme le riche dans un pays pauvre. Cette position n'est pas facile à équilibrer, surtout quand on n'a ni l'expérience d'être riche, ni celle d'avoir vécu parmi les pauvres. Pas plus que les autres, je ne peux échapper au fait qu'on me demande fréquemment de l'argent, depuis les plus intimes travaillant chez moi et avec qui une relation s'est développée, aux purs étrangers, nettement impudiques à mes yeux dans leurs demandes. Sachant que le

4. NZENZA-SHAND, S. (1997). *Songs to an African Sunset A Zimbabwean Story*. Australie: Lonely Planet publications « It was a question of faith, [...] having a patient attitude and believing that things would work out in the end. »

prix d'un repas au restaurant correspond à une, deux ou trois semaines de travail régulier pour eux (s'ils arrivent à être payés!), comment ne pas être déstabilisée, heurtée, gênée ou prise de court par ces demandes d'« aide »? Aucune règle pré-établie ne peut mener ma conduite. Le rapport est à bâtir et à traiter d'un à un, à chaque fois. Et, qui plus est, chaque geste posé me définit face à l'autre. À la faveur de ces demandes, je deviens tour à tour généreuse, chiche, hautaine, coupable, charitable, indifférente, bonne, orgueilleuse, sèche ou compréhensive, à mes yeux comme à ceux de l'autre. Selon les circonstances, je suis la *mama* bienfaitante ou la pédante *mzungu*⁵. Et cela, sans adéquation exacte ou approximative entre la perception de l'autre et la mienne. Dans ce rapport, l'argent demandé, soit-il donné ou refusé, est objet transitionnel. Il se rattache à une zone sensible chez les deux interlocuteurs, une zone exposant directement les besoins et les valeurs existentielles en jeu. Il devient symbole et porteur de la relation et le contact se fait à la faveur de l'investissement placé dans cet objet. Sur cette terre étrangère, je ne peux évidemment pas prendre pour acquis que ce qui est demandé a le même sens pour l'autre que pour moi. Qu'est-ce que Imubita me demande s'il « emprunte » 2,000 kwachas? L'honneur de permettre à sa fille de rester à l'école en payant pour le cahier de résultats scolaires? Et le vieux plombier: le plaisir d'une bière à s'acheter sur le chemin du retour? Et même si cela était, pour échapper à quel autre mal le ferait-il? Et l'enfant en guenilles dans la rue: dois-je accepter qu'il porte mes paquets en espérant une « récompense » ou bien est-ce que je préfère qu'il me chipe un *pin* (billet) à mon insu? Redson, si fidèle à son poste de domestique, abuse-t-il de ma confiance s'il me demande un surplus pour payer le charbon à la fin du mois alors que le prix en a augmenté? Et ainsi de suite: au quotidien, il me faut constamment juger, décoder, décider, en bien ou en mal, et assumer que chacun de ces gestes tisse la trame de mes relations. Le banal quotidien devient ainsi un révélateur et une avenue obligée vers moi-même, mon monde, mes valeurs.

Comment me situer face à ces demandes presque quotidiennes? Dans un contexte de vie aussi différent, sur quelle valeur puis-je fonder mon action? Est-ce que je veux répondre à la demande matérielle ou bien à mon désir de maintenir ce que je pense être leur dignité en refusant le billet qui ne me pèserait pas si lourd? Ces petits événements de vie donnent un éclairage sensible à certaines problématiques de l'aide internationale aux pays en voie de développement. Les pays « sous-développés » demandent de l'argent: nous en avons, bien sûr.

5. *Mama* est un terme utilisé pour marquer la déférence; *Mzungu* signifie blanc étranger et est souvent d'utilisation péjorative.

Très souvent même, nous n'aurions pas d'objection majeure à en donner. Mais que faisons-nous en répondant à la demande ? Sur quelle base établissons-nous la relation ? Que mettons-nous en partage ? Doit-on « donner de l'aide » ? À quelle condition ? « Aider les gens à s'aider eux-mêmes. » « Ne pas donner les poissons, mais enseigner à pêcher. » Mais quelle est *leur* faim ? Où est *leur* rivière ? Sous quelles valeurs nous rencontrons-nous ? Quelle est la forme des leurs ? Nous sommes « plus développés »... Développés, en quel sens ? Nous avons plus... de quoi ? Vivre au « tiers-monde » me permet de saisir au fil du quotidien les défis encore irrésolus à l'échelle internationale, tout comme l'expérience me fait découvrir à neuf les enjeux de base dans mes relations.

Dans un article sur la vie à Kaliti, un camp de réfugiés en Éthiopie, Lewis Aptekar⁶ rapporte qu'une stratégie répandue pour faire face aux nécessités est de gonfler les besoins. Il écrit avec justesse que cette manière de toujours demander et de surestimer les besoins irrite les gens de l'ouest (nous). Nous favorisons l'indépendance à la demande d'aide. Nous préférons les limites claires au flou. Cependant, cette stratégie d'adaptation qu'ils utilisent s'avère souvent valable. Demander de l'aide fournit à quelqu'un l'occasion de trouver grâce devant Dieu. Être indirect quant à ses demandes réduit pour l'autre l'obligation de dire non.

(traduction libre de l'auteur)

Entrelacs difficiles à saisir...

À L'ŒUVRE

*Uwaingila mu mushitu, tomfwa nswaswa
Celui qui entre dans le fourré n'a pas peur
et ne revient pas quand il entend les bâtons se briser.*
(proverbe bamba⁷)

Après quatre mois de travail en équipe multidisciplinaire, le *UNZA Post-graduate diploma in counselling programme⁸* est conçu et reçoit dûment

6. APTEKAR, L., GIEL, R. (sous presse) *Walks in Kaliti, life in a shelter*. New York: Plenum Press; JOOP ARTICLE: <http://www.lewisaptekarak.com/pub.html>

7. Ce proverbe signifie qu'une personne qui entreprend un projet doit tâcher de le compléter ignorant toute forme de découragement.

8. Voir DENIS, M.-C., MWAPE, G., PARENTEAU, S. (2001). *Counselling in Zambia. Dimensions of Counselling: Research, Theory, and Practice*, Michigan Counselling Association, USA.

son accréditation du *Board of Graduate Studies*. Il ne nous reste qu'à mettre le bateau à l'eau : annoncer le programme, procéder à la sélection et aux inscriptions, organiser les stages et finalement, commencer à enseigner. C'est alors que s'amorce un autre défi : la formation d'un premier groupe de sept *counsellors* de provenances diverses : psychologie, travail social, technique médicale, éducation, nursing, pastorale, tous africains, dont la majorité d'ethnies différentes⁹. Ils font leur stage dans des services divers : dans deux unités à l'hôpital, la première desservant les personnes atteintes du VIH/SIDA et l'autre dispensant des services communautaires, au YWCA, à l'association zambienne pour les sourds et dans une école. Les concepts de base de la Gestalt-thérapie pourront être éprouvés sur ce fond culturel différent. Les notions de contact et de frontière, l'importance du caractère unique de la personne, l'ancrage dans les besoins individuels, la prise en compte du contexte global constitueront-elles des référents viables ? Les trois mois que dure l'expérience ne me permettent pas d'extraire de réponse définitive mais ils suffisent à indiquer certains éléments d'harmonisation fondamentale et de dissonance de la gestalt-thérapie en regard de la culture africaine.

L'expérience s'amorce avec l'inclusion de quatre collègues du département qui se joignent au groupe d'étudiants. Même la directrice du département s'y trouve, ce qui, dans la culture africaine, n'est pas un mince fait. La situation m'apparaît privilégiée en ce sens que, grâce à sa perspicacité, à sa sensibilité clinique et à son attachement profond aux questions d'identité culturelle, elle se permet d'énoncer à voix haute des remarques qui, par politesse, seraient restées secrètes. Dans le groupe, se trouve aussi mon ancienne étudiante qui a acquis une maturité professionnelle au cours des dix dernières années. Sa présence parmi les collègues ajoute la possibilité d'une confrontation des concepts à la manière nord-américaine. Cette situation, amalgamant dans le même cours étudiants et personnes d'autorité, s'avère en rupture avec la coutume zambienne. Si elle a un effet inhibant au départ sur certains étudiants, elle provoque au long cours une meilleure assimilation des concepts qui, autrement, seraient introjectés sans discrimination. La simple création de ce contexte introduit une flexibilité des rôles où je peux aussi devenir étudiante de la culture et où chacun est intégré comme personne singulière au-delà de sa fonction. Comme l'écrivaient McGuiness, Alred, Cohen, Hunt et Robson (2000) dans leur article *Globalising counselling ?* « Tout le monde, peu importe son origine ethnique ou géographique a besoin d'être respecté et reconnu comme

9. La Zambie comprend plus de 70 groupes ethniques, dont les principales langues sont le bemba, le nyanga, le tonga, la kaonde, le lounda, le lovale et le lozi.

individu unique¹⁰». Grâce à l'application de ce principe, nous réussissons à instaurer pour cette formation initiale en counselling une matrice significative, cohérente avec les principes gestaltistes.

La globalité

Dans *Gestalt-thérapie, culture africaine, changement*, Delacroix (1994) affirme que l'approche globale de l'être humain à la base de la gestalt-thérapie rencontre la philosophie animiste africaine. « L'argument de la globalité » touche l'Africain, écrit-il.

La Gestalt et la philosophie animiste ont une base commune : une vision holistique de l'homme et de l'univers et la perception globale d'un champ unique constitué par l'homme et son environnement.

[...] la vision globale de l'être humain et de l'environnement va rejoindre l'africain puisqu'il s'agit là d'un référent inscrit en lui depuis toujours. (p.232)

Au cours de l'expérience zambienne, j'ai aussi l'occasion de constater que l'interdépendance, le collectif, le « grand tout » leur sont des notions naturelles. Elles pénètrent et façonnent tous les aspects de la vie. En Afrique, chacun est de son ethnie, de son village, de sa famille, de ses ancêtres. Chacun est porteur de dimensions culturelles liant l'individu à sa communauté, rattachant le présent au passé, joignant le monde des vivants à celui des esprits. Tous ces plans interreliés s'amalgament dans l'instant et il nous faut comprendre les dimensions de cet immense réseau pour saisir à sa juste mesure l'expérience individuelle rapportée. Le cas d'une jeune veuve rapporté par F. Chamvu constitue un exemple éclairant de ce phénomène¹¹.

Astridah a 25 ans et son mari est décédé quelques mois plus tôt. Elle est venue consulter au YWCA parce qu'elle veut qu'un avocat contacte le lieu de travail de son époux défunt afin que les bénéfices lui soient versés directement¹². Le problème est que son beau-frère avait auparavant contacté la firme et obtenu quelque argent sans rien lui en verser alors que ces sommes devaient aller à son fils. Astridah a fait des études collégiales et elle travaille comme « data processor ».

10. « Everyone likes to be appreciated and trusted with the self, and Kenyans are no exception »...
« People everywhere no matter their ethnic or geographical backgrounds need to be respected and prized as unique individuals »

11. Chamvu, F. PSS131 Methods of intervention - Adult. Examen de fin de session, 12 juillet 2000. Traduction libre de l'auteur.

12. Le YWCA offre différents services, dont un d'assistance légale.

- F.C. *Vous dites que vous souhaitez que nous allions voir le comptable de l'employeur de votre mari pour qu'il écrive le chèque en votre nom ? Pourquoi ?*
- A. *Parce que j'ai peur qu'ils ne dépensent ce qui est dû à mon fils et à moi-même.*
- F.C. *Qu'est-ce qui vous empêche de le faire vous-même ?*
- A. *J'ai peur de la famille de mon mari.*
- F.C. *De quoi avez-vous peur ?*
- A. *Je crains qu'ils commencent à parler de moi.*
- F.C. *Que croyez vous exactement que la famille de votre mari dira à votre sujet ?*
- A. *Que j'aime l'argent.*
- F.C. *Croyez-vous que l'employeur de votre mari accepterait les recommandations que vous lui feriez ?*
- A. *Oui. En fait, c'est le comptable lui même qui me l'a suggéré après que je sois allée retirer de l'argent du compte de mon défunt mari et que j'aie découvert que l'argent avait été retiré par mon beau-frère.*
- F.C. *Et comment réagissez-vous à (« how do you feel about it ») cette suggestion ?*
- A. *Je me sens très ennuyée. J'ai envie de les amener en cour mais je ne voudrais pas faire cela. Je ne veux pas leur faire faire de mauvais sang (« to curse any bad blood between us »).*
- F.C. *Voulez-vous dire que vous savez quoi faire et que vous ne voulez pas le faire ?*
- A. *Je crains que mon beau-père ne m'ensorcelle.*
- F.C. *Si j'étais à votre place, je me préoccuperais plus de la sécurité de mon enfant que d'être ensorcelée.*
- (silence)
- A. *Ils ne m'ont pas « purifiée » et si je commence à les irriter maintenant, ils ne le feront pas.*
- F.C. *Ah... Ainsi votre véritable problème est d'avoir peur que la famille de votre époux ne vous purifie pas.*
- A. *Oui et je ne serais jamais en paix avec moi-même si je n'étais pas purifiée. Cela voudrait dire que je ne pourrais pas me remarier.*

Dans ce cas, j'ai été capable d'amener Astridah à la conscience de son problème et à ses sentiments envers son beau-père. J'ai été capable de la confronter à la réalité que ce dont elle était réellement effrayée était de ne pas être « purifiée », donc de ne pas pouvoir se remarier. Ce qui la rendait incapable d'agir était sa crainte de n'être pas purifiée.

J'ai aussi utilisé l'approche Je-Tu avec ma cliente et la plupart du temps, j'ai réussi à parler au je. Au départ, elle était vague quant à son problème. Même si le problème qu'elle apportait était un problème d'argent, il en est ressorti que la peur que sa belle-famille ne la purifie pas constituait sa vraie peur. Quand j'ai demandé à Astridah ce qu'elle pensait de la sorcellerie, elle a répondu « on dit que cela existe », même si elle n'en avait jamais fait l'expérience. À cet égard, Astridah réagissait à partir d'une introjection venant d'autres personnes. J'ai aussi travaillé à ce qu'Astridah prenne la responsabilité de ses actes en changeant les « je ne peux pas » en « je ne veux pas ». J'ai aussi aidé Astridah à être consciente de ce qu'elle ressentait. A la fin de la session, Astridah a dit qu'elle pourrait s'engager elle-même à faire ce qu'elle voulait, mais qu'elle avait besoin d'un avocat pour intervenir en sa faveur parce qu'elle voulait que les bénéficiaires lui soient payés directement.

Le cas cité réfère à un problème fréquemment vécu par les veuves en Zambie : l'extorsion des biens (*property grabbing*) et la purification rituelle (*cleansing*). En payant la *lobola* (dot de mariage), le mari prend en quelque sorte possession de son épouse. La tradition veut qu'au décès du mari, dans l'optique de ne pas laisser l'épouse et les enfants dans le besoin, la famille du défunt accueille la veuve sous sa responsabilité. En général, un mâle de la famille, le père ou un frère du défunt, la reprend comme épouse. Les biens acquis par le couple avant le décès sont considérés comme appartenant à la famille initiale du défunt. Ce système ne laisse à la veuve aucune possibilité d'avoir une volonté distincte.

Sur un autre plan, la mort de l'époux signifie son passage dans le monde des esprits. Comme la femme était liée à son mari, les rites de « purification » doivent être exécutés pour que l'esprit du défunt ne continue pas à rôder autour d'elle et ne jette pas de malédictions sur la famille et sur leurs biens. Les rituels de purification ont ainsi comme objectif de satisfaire le défunt pour qu'il puisse entrer en paix au royaume des ancêtres et ne pas hanter les vivants. Ils représentent aussi la reprise de l'épouse par la famille, la dégageant de la « souillure » de la mort, la réintégrant dans le monde des vivants (Korieh, 1996). C'est aussi ce rituel qui lui permet de se remarier.

Très souvent, le rite de purification comprend une composante sexuelle où un (ou plusieurs) mâles de la famille du défunt ont une relation sexuelle avec la veuve. Dans le contexte actuel où le décès est très souvent associé au SIDA, il arrive que la veuve soit identifiée comme celle qui a apporté la mort (même si, dans bien des cas, l'époux serait celui qui a infecté sa femme) et que la famille ne veuille pas accomplir les rituels de purification.

Rituel de purification en Zambie

Une étude entreprise par SAFAIDS en Zambie (sous presse) rapporte que la purification impliquant la relation sexuelle est actuellement en baisse, particulièrement si la cause soupçonnée du décès est le SIDA. Le rite purificateur serait maintenant de mettre un anneau de billes autour de la taille de la veuve et de l'enduire de farine de maïs. La veuve ne devrait pas se remarier ou avoir de relations sexuelles, au risque de mourir ou de devenir folle, jusqu'à ce que l'anneau tombe de lui-même. (tiré de A Review of household and community responses to the HIV/AIDS epidemic in the rural areas of sub-Saharan Africa UNAIDS/99. 39E (original en anglais, Juin 1999 p. 45)

Dans la situation présentée, Astridah est aux prises avec des besoins matériels. De par la tradition, elle et ses biens appartiennent à sa belle-famille. Celle-ci se doit de s'occuper de la veuve et de son fils, mais le comportement du beau-frère s'apparente plus à une saisie des biens qu'à une prise en charge loyale. Bien sûr, Astridah a des besoins financiers, mais, comme le relève pertinemment F. Chamvu, le problème se rattache à une dimension plus vaste débordant le cadre matériel. De plus, selon la perception de la cliente, la situation conditionne son avenir. Astridah est liée à sa belle-famille et ne peut s'en détacher non seulement au plan concret où, avec un bon avocat agissant comme médiateur, elle pourrait éventuellement avoir prise, mais aussi au plan spirituel où les liens de son mariage se prolongent outre-tombe dans le monde des esprits. Dans un tel contexte, le jeu des frontières distinguant la personne de son environnement est multidirectionnel : l'auto-soutien et la prise en charge personnelle y empruntent des avenues complexes. Astridah, tant qu'elle n'est pas purifiée, est encore rattachée au défunt. C'est la consistance de ce lien que la consultante sonde en s'enquérant des croyances relatives à la sorcellerie. Le simple fait de diriger la cliente vers un avocat ne pouvait régler le problème. Dans ce

cas, la véritable démarche d'appropriation de son pouvoir qui soit possible pour Astridah impliquait la reconnaissance des besoins aux autres niveaux, sur les autres dimensions, dans la globalité.

La différenciation

Si le concept de la globalité et des relations essentielles qu'il implique va de soi dans le contexte africain, on comprend avec le cas cité qu'il n'en va pas ainsi de la différenciation. Un « je » clairement défini, aux frontières nettes, distinguant l'individu de son entourage semble aller à l'encontre du grain culturel. La définition de la personne est tellement profondément ancrée à l'intérieur du groupe que l'individu s'exprimant en termes de « je » peut être perçu comme indûment imbu de lui-même, voire, comme violant l'espace des autres.

À cet égard, tout travail thérapeutique lié aux frontières personnelles prend un relief d'importance singulière et se teinte d'une sensibilité particulière. Au cours de leur stage, il arrive fréquemment que les étudiants aient à travailler sur les phénomènes de frontières. Je pense, entre autres, au cas de ces femmes confrontées dans leur rôle d'épouse face aux relations sexuelles avec un mari atteint du SIDA. Ou encore, à cette autre devant restreindre son espace en partageant les lieux avec une nouvelle concubine et qui, si elle ne s'y astreint pas, risque d'être dépossédée de tout, y compris de ses enfants. Et puis aussi à cette jeune femme enceinte qui se fait battre par son mari parce que leur premier-né, encore au sein, est malade. Pour ces clientes, il n'est guère aisé de se distinguer du groupe, de ses us et coutumes, pour agir dans le sens de leur propre intérêt, car elles sont profondément divisées intérieurement et il leur faut une raison vitale majeure pour ne pas se conformer aux exigences de leur époux.

Les concepts de frontière et de différenciation soi/autre, la compréhension des mécanismes d'introjection, de projection et de confluence, la notion de polarités ainsi que celle de cycle vital où l'action prend racine dans le besoin et l'émotion s'avèrent des outils utiles pour distinguer les processus en cours. Les stagiaires savent les mettre à profit dans leur approche de counselling pour rejoindre l'expérience individuelle de leurs clients, au-delà des rôles et des peurs sous-jacentes. Dans le cas suivant, H. Siabwanta¹³ expose comment il a permis à une cliente de passer à l'action pour répondre à ses besoins en favorisant la réappropriation de ses projections et le déploiement de ses peurs.

13. Siabwanta, H. PSS131 Methods of intervention - Adult. Examen de fin de session, 12 juillet 2000. Traduction libre de l'auteur.

Une jeune femme de 19 ans était venue consulter parce que l'homme avec qui elle demeurait l'avait désertée. Elle s'en trouvait en mauvaise posture car elle n'avait personne pour lui fournir de nourriture. En discutant, j'ai découvert qu'elle avait peur de retourner à la maison de son père pour avoir gîte et abri parce qu'elle lui avait désobéi et qu'il aurait été très fâché qu'elle soit partie sans sa permission. Au départ, elle m'avait dit qu'elle ne pouvait pas retourner chez son père en raison de la mauvaise relation qu'elle avait avec sa belle-mère. Quand je lui ai demandé ce qu'elle craignait le plus, elle m'a dit que c'était son père. Quand je me suis enquis de la raison pour laquelle elle le craignait, elle me dit que c'était parce qu'elle ne savait pas comment il allait réagir avec elle. J'ai alors pu continuer à l'interroger car elle s'ouvrait sur sa peur. En discutant du sujet, j'ai découvert que sa peur de son père était centrée sur le fait qu'elle était enceinte depuis deux mois d'un homme que la famille ne connaissait pas.

Ce qui m'amène au principe voulant que nous, êtres humains, avons tendance à dire : « Oh ! Je comprends ! » quand nous voyons un comportement alors qu'il peut bien arriver que nous ne comprenons pas de quoi il s'agit réellement. Dans le cas de ma cliente de 19 ans, elle craignait que son père ne la chasse de sa maison. Quand je lui ai demandé ce qui la faisait croire cela, elle a dit qu'elle pensait ainsi parce qu'il devrait être fâché de ce qu'elle avait fait : se sauver de la maison pour un homme. Quand je lui ai demandé si elle savait vraiment ce que son père pensait, elle a avoué ne pas le savoir. Elle imaginait qu'il devrait être fâché. Au cours de l'échange, elle m'avait aussi dit qu'il lui avait demandé de revenir à la maison à plusieurs reprises. Je lui ai rappelé qu'elle m'avait confié qu'il voulait la revoir à la maison. Je lui ai demandé si elle avait songé qu'elle pouvait lui manquer et si elle estimait que son père était un homme très rude. Elle répondit par la négative aux deux questions. Je lui ai alors demandé si elle croyait que c'était mal pour un père d'être fâché de ce qu'elle avait fait : elle me répondit que non. Je lui ai demandé ce qu'elle croyait que son père ferait si elle présentait des excuses : elle a souri et a dit qu'il pourrait lui pardonner. Je lui ai alors demandé ce qu'elle voulait et elle m'a répondu qu'elle voulait aller parler à son père pour enfin avoir une maison et de la nourriture convenable. Quand je lui ai demandé ce qu'elle ferait si son père se fâchait contre elle, elle m'a répondu qu'elle comprendrait et qu'elle serait capable de le lui expliquer, puis de lui demander pardon.

L'idée que la cliente se faisait de la réaction de son père lui créait des peurs qui l'empêchaient de passer à l'action pour dire à son père que l'homme avec qui elle s'était enfuie l'avait abandonnée et l'avait

laissée enceinte. À la fin de notre rencontre, elle a pu affronter cette peur et elle est repartie le visage plus serein.

Dans ce compte-rendu, H. Siabwanta démontre comment il a su faire émerger une gestalt claire, mobilisatrice. Il témoigne du passage d'un état d'impuissance à l'engagement dans un contact réel, moins entaché de projections.

Les exemples de confusion à la « frontière » créant des distorsions dans le contact, que ce soit par l'introjection de règles non assimilées, par l'interprétation projective du comportement des autres, par la fusion indifférenciée, ou en gardant pensées et sentiments enfermés en soi-même ne sont pas difficiles à trouver pour les étudiants. Je crois cependant qu'ils ont une saisie bien plus profonde que moi du dilemme associant la difficulté et la puissance de parler en son nom propre.

Un comme mari et femme

Alors que nous traitons en classe du thème de la confluence, Y. Getaneh, stagiaire et pasteur auprès des sourds, nous rapporte l'anecdote suivante :

Un jour, après qu'il eût prêché, un de ses fidèles vient le remercier. Celui-ci lui affirme avoir très bien compris ce que la Bible enseigne au sujet d'être mari et femme. Il est véritablement très heureux d'apprendre ce que le pasteur a enseigné dans son sermon et il se réjouit à l'idée de son application. Après une semaine, il revient voir le pasteur en rapportant avoir été sauvagement battu « pour avoir cru en la Bible ». Les circonstances étaient qu'il n'avait voulu payer qu'un seul passage d'autobus pour lui et sa femme. Il aurait voulu expliquer au percepteur qu'il était quelqu'un de très pieux et droit et il s'était obstiné à vouloir lui montrer dans la Bible ce qui y était écrit, apparemment en vain.

Superposition des mondes où la saisie cognitive concrète, fréquente chez les sourds, se marie à la ferveur chrétienne, habituelle en Zambie, et à une foi naïve en la Bible et ses écritures...

La relation

Si le mode d'établissement des relations où le collectif s'emmêle au particulier rend parfois difficile la saisie d'une identité individuelle, il

contribue certainement à développer un sens de l'autre raffiné. Je suis frappée au long de ce séjour par la capacité des zambiens à être sensibles au vécu les uns des autres, de se sentir partie prenante de leurs bonheurs et de leurs peines et d'aimer le rapport interpersonnel. Il est frappant de voir, tout au long des six kilomètres que je fais sur la route *Leopard's Hill* pour conduire mon fils à l'école, la longue procession des personnes à pied – souvent à la course – ou à bicyclette, se hâter dans la lumière rose du matin vers leurs activités quotidiennes. Ce sont des femmes en chitenge multicolores portant une houe, un bidon d'eau ou une boîte de pain sur la tête, des adolescents vêtus de pantalons repassés, chemises blanches et cravates flottant au vent, des mères avec leurs petits, des hommes poussant brouettes chargées de bois, des pères conduisant à bicyclette leur jeune tout pimpant à l'école ou bien transportant un échafaudage de tables basses à livrer. Toujours, dès que la personne n'est pas seule, on voit les rires et on sent l'animation de l'échange. Dans la rue, les commerces ou autre lieux publics, les Zambiens ne se dérobent pas à la salutation et ils se réjouissent de nos tentatives de *Mwauka bwanji* ou *Mwashi bukeni*. Je crois les Zambiens doués pour la relation.

La configuration des rapports chez eux constitue un art « d'être ensemble » dont nous aurions à apprendre, notamment en ce qui concerne l'utilisation du tiers médiateur. Alors que nous favorisons la confrontation directe et l'expression face à face pour résoudre les conflits et laisser connaître notre point de vue, l'africain s'arrange pour que le message se rende à destination en laissant à l'interlocuteur visé l'espace possible pour réagir sans que personne ne soit blessé. Ainsi, la plupart du temps, il ne regarde pas directement la personne à qui il s'adresse. De même, il confie à un tiers qu'il sait passeur l'information qui a besoin d'être véhiculée. Ce qui pourrait nous paraître évitement est en fait saine pudeur et soin de l'autre. Dans la société traditionnelle, les protagonistes en situation de conflit allaient voir un ancien capable d'entendre d'une même oreille favorable le point de vue de l'un et de l'autre pour ensuite rendre son jugement. Augustine Nwoye (2000) rapporte que ce mode indigène a inspiré la création d'une forme de thérapie conjugale en Afrique de l'Est et de l'Ouest où le thérapeute agit comme « juge » pouvant tenir en compte l'ensemble des perspectives. À travers ce processus du tiers, l'espace interpersonnel gagne en fécondité favorable à l'éclosion de formes nouvelles capables d'englober la richesse des différences. Nous sommes là bien loin de la « prière » gestaltiste : « Je fais mon affaire et toi la tienne... ». En revanche, l'approche voisine étrangement la conception du transitionnel élaborée par Winnicott (1971) ainsi que la « stratégie du détour » prônée par

Klein (1993) dans son utilisation du conte en art-thérapie¹⁴. « Le dévoilement est la plupart du temps plus profond quand on peut se cacher à travers ce qui est issu de soi mais ne se présente pas comme soi » écrit-il.

L'homme est moins lui-même quand il parle pour son propre compte. Donnez-lui un masque et il vous dira la vérité.

(Oscar Wilde, *La critique est un art*. Cité dans Darrault-Harris & Klein, p. 61)

Mettant à profit cette capacité d'être sensible à l'autre et à son contexte, l'« awareness » apparaît au fil de la formation des stagiaires un outil de premier ordre. La présence à l'autre, doublée de la capacité d'être conscients et à l'écoute de ce qui se passe en eux-mêmes, leur donne la possibilité d'établir des relations thérapeutiques signifiantes et soignantes allant bien au-delà de dispenser des conseils, ce qui faisait le lot de la plupart des interventions de counselling jusque là utilisées. Tel que le manifestent les extraits suivants de leur rapport final¹⁵, les étudiants signalent parmi les apprentissages du semestre leur passage à une relation Je-Tu laissant place dans leur pratique à toute la gamme des expériences personnelles.

Définir le problème

« Auparavant, j'ai fait du counselling en termes de donner une réponse, je n'ai jamais donné la chance au client d'être conscient (« aware ») de ses problèmes. » Yohannes Getaneh

« J'ai appris à apprécier les problèmes des autres et à comprendre que même si je peux penser qu'il ne s'agit pas d'un gros problème, il y a généralement quelque chose faisant que le client le voit comme un problème. J'ai appris à respecter le point de vue personnel du client sur son problème. » Florence Chamvu

« L'art de savoir ne pas savoir m'a permis de permettre au client d'exprimer le problème, ce qu'elle vivait. » « J'ai appris à utiliser la préoccupation du client comme un point de contact. » « Mes impressions,

14. « La stratégie du détour » propose (...) d'œuvrer dans le ménagement des défenses, à mi-distance de l'expression des symptômes et de celle des résistances en les rappelant indirectement. » (Darrault-Harris, Klein, 1993, p. 59)

15. Final report, PRACTICUM 1 & METHODS OF INTERVENTION - ADULT, Lusaka, July 2000. Traduction libre de l'auteur.

ma créativité, mes intuitions m'ont aussi donné une direction dans le travail. » Tasheni Makumbi

« J'ai essayé de suivre ma cliente, même si je ne voyais pas d'issue au départ. Je me rappelais constamment qu'elle avait une vie à vivre et qu'elle était supposée la vivre le plus pleinement possible. » Hinson Siabwanta

Être avec l'autre

« Le concept d'awareness est très important pour moi. Il me permet de vérifier si je suis unifié ou divisé [...] je suis ensuite habileté à mener les sessions d'une manière aidante pour le client. » John Mukombe

« Je développe la conscience de ce qui est véritablement exprimé sous les mots. » Grace Zyambo

« Ce fut ma plus belle réalisation de simplement être là pour elle et de sentir ce qu'elle sentait, et de voir la patiente écouter sa propre douleur. » Yohannes Getaneh

« Ma propre awareness et les capacités que j'ai gagnées à faire face à la peine m'ont fait me centrer sur les émotions de mes clients. » Grace Zyambo

« J'ai constaté que quand je m'accordais spécifiquement au client, mes propres réactions me fournissaient une information vitale sur ce qui se passait entre moi et le client. [...] Je pouvais me considérer moi-même comme une ressource dans le processus de counselling. Je me suis sentie confortable quand j'ai réalisé que mes propres interprétations, associations et sentiments formaient une partie vitale du processus. Être fâchée, confuse ou même anxieuse pendant mes interactions avec le client m'est apparu comme faisant partie de la dynamique de la thérapie. » Lillian Muyunda

« L'expérience pratique de la gestalt m'a enseigné combien importante et soignante peut être une relation de réciprocité avec le client. » Tasheni Makumbi

L'ouverture aux concepts enseignés et le naturel avec lequel les étudiants les assimilent à leur pratique apportent une certaine réponse aux questions que j'avais sur la pertinence de l'approche dans le contexte zambien. Il semble en effet que leur art d'être en relation et celui de pouvoir concentrer sur le présent soient des atouts culturels prédisposant à une utilisation intelligente de la gestalt-thérapie.

LE RETOUR

*Mayo mpapa, na ine nkakupapa
Mère portez-moi, je vous porterai à mon tour*

(proverbe bemba)

Voici plus de neuf mois que je suis revenue. Quelle empreinte l'Afrique a-t-elle laissée en moi ? Quelle suite a-t-elle engendrée ?

Bien sûr, il me reste des mémoires vives de jours merveilleux en leur profonde simplicité. De l'étoile qui luit encore juste avant l'aurore. Puis du son de mes pas sur la terre sèche et refroidie de la cour à l'université. Je revois le bureau de ciment humide égayé d'un *chitenge*¹⁶ aux couleurs de la conférence internationale sur le SIDA et des cartes lumineuses qu'on m'a envoyées, qui du Canada, qui de l'Italie, de la France... J'entends la pluie dans la cour du département, le vent battant dans les feuilles immenses de ces plantes qui produisent les « oiseaux de paradis ». Je garde au cœur des images de floraisons abondantes, généreuses, sans cesse renouvelées dans des arbres démesurés.

Je ne peux oublier non plus la terre retournée, labourée de funérailles que les chants portent à travers les nuits, jusqu'à ce que l'aube renaisse. J'entends encore la vibration des voix et les percussions de ces âmes offertes pendant des célébrations où le mouvement ne peut s'empêcher de suivre le cœur.

Je revois les heures de lunch passées sous un grand arbre du campus avec le groupe des UNZA Gospel Melodies où les chants en bemba, nyanja, lozi, chokwe ou autre, montaient dans la lumière du midi. Je me réjouis des amitiés qui ont germé et dont la profondeur échappe à la distance. Je repense aux jeux d'enfant où les rondes avaient une allure universelle.

J'étais abitibienne en Afrique. Comme mes grand-parents qui avaient quitté leur lieu natal pour aller ouvrir un pays, j'ai eu le laborieux bonheur de me dépayser pour contribuer à la fondation d'un espace nouveau. Pour mes aïeux, c'était une terre qui porterait bien des enfants. Pour nous, à l'UNZA, ce fut la création d'un lieu de formation pour des personnes engagées à soutenir les leurs. Étrange phénomène que de retrouver l'énergie de ses racines aussi loin, dans le berceau de l'humanité, et de voir ainsi se former une nouvelle gestalt de celle que j'ai été.

16. Morceau de tissu imprimé d'une longueur de deux mètres servant de vêtement aux femmes. La coutume veut qu'un chitenge usagé soit porté en signe de deuil lors des funérailles.

La rencontre aura-t-elle été féconde ? Les enseignements que nous avons partagés, tissés à même la découverte et le respect des différences, sauront-ils prendre corps et donner voie à une gestalt africaine ? Une gestalt puissante de ses contrastes, une gestalt forte de vie et de mort, une gestalt ouvrant de nouveaux registres à l'« ici-maintenant » ? Je rêve du jour où cette gestalt fera figure dans le monde de nos formations.

ABSTRACT

Following a year spent as visiting professor at the University of Zambia, the author reports in this article her integration process in this foreign land. Some dimensions used in Gestalt (holism, differentiation, interpersonal relationship) are examined on the background of the African cultural context. Clinical cases issued from the Zambian trainee's practice speak for the local usefulness of key Gestalt concepts.

BIBLIOGRAPHIE

APTEKAR, L., GIEL, R. (sous presse) *Walks in Kaliti, life in a shelter*. New York: Plenum Press (joop article : <http://www.lewisaptekar.com/pub.html>).

DARRAULT-HARRIS, I., KLEIN, J. P. (1993). *Pour une psychiatrie de l'ellipse Les aventures du sujet en création*. Paris : Presses Universitaires de France.

DELACROIX, J.-M. (1994). *Gestalt-thérapie, culture africaine, changement Du père-Ancêtre au Fils Créateur*. Paris : L'Harmattan

DENIS, M.-C., MWAPE, G., PARENTEAU, S. (2001). *Counselling in Zambia. Dimensions of Counselling: Research, Theory, and Practice*, Michigan Counselling Association, USA.

KORIEH, C. J. (1996). *Widowhood among the Igbo of Eastern Nigeria*. Thèse de maîtrise en Philosophie de l'Histoire, Université de Bergen, Bergen, Norvège. (<http://www.uib.no/hi/korieh/chima.html>)

MCGUINESS, J., ALRED, G., COHEN, N., HUNT K. & ROBSON, M. (2000). *Globalising counselling ?* CESCO, University of Durham.

NWOYE, A. (2000). Building on the indigenous : theory and method of marriage therapy in contemporary Eastern and Western Africa. *Journal of Family Therapy*. 22(4) p. 347-359.

PERLS, F.S. (1969). *Gestalt Therapy Verbatim*. Moab, Utah : Bantam book/Real people Press.

SUMBWA, N. (1993). *Zambians proverbs*. Lusaka: ZPC Publications & Multimedia Publications.

ZAMBIAN COUNSELLING COUNCIL (1997). *The Zambia Counselling Report on Monitoring and Evaluation of Counselling Services in Zambia*.

WINNICOTT, D.W. (1971). *Jeu et réalité L'espace potentiel*. Paris : Gallimard.

A Review of household and community responses to the HIV/AIDS epidemic in the rural areas of sub-Saharan Africa UNAIDS/99.39E (original en anglais, Juin 1999 p. 45) dans Empowering Widows in Development. Zambia Widowhood Equals Poverty. <http://www.oneworld.org/empoweringwidows/lawfile/zambia.html>

Les racines de la vie

CONTE DE NOËL

Par Normand **AUBERTIN**¹⁷

Il pleuvait et les vents soufflaient fort, comme pour rappeler aux vivants qu'ils étaient bien peu. Pourtant, les petits restaient bien au sec sous le ventre de leur mère. De sa trompe, elle les caressait et les rassurait tout en leur susurrant de tendres mots. La pluie lui giclait au visage mais elle restait imperturbable, concentrée à protéger ses rejetons. Elle entendit au loin un rire lugubre à faire glacer l'eau sur son dos. Inquiète, elle demande :

— Qui va là, qui peut bien rire par un temps pareil ?

Une voix toujours ricaneuse et un peu gutturale en même temps, de répondre :

— N'aimerais-tu pas te mettre à l'abri et te protéger des intempéries ?

— Mais je ne peux pas, je dois protéger mes petits et en prendre soin pour qu'ils deviennent de grands et forts éléphants qui pourront prendre soin de la horde.

— Mais il pleut à boire debout, c'est froid et ça fait mal.

— J'ai donné ma parole et ma parole est donnée.

— Je pourrais m'occuper de tes petits pendant que tu prends soin de toi.

L'éléphant de répondre :

— J'ai donné ma parole et ma parole est donnée.

17. En décembre 2000, inspirée par mon année africaine, j'ai demandé aux étudiants de la maîtrise en psychologie à l'UQTR d'écrire, en guise de conclusion du semestre de cours en Méthodes d'intervention un conte de Noël. Ils devaient choisir un animal et le mettre en relation avec un autre qui leur paraissait le plus opposé. Normand Aubertin a écrit ce conte qui m'apparaît un complément naturel à mon incursion au cœur de la rencontre des mondes.

L'estomac vide, l'hyène insiste :

— *Va te mettre à l'abri. Ils sont capables de prendre soin d'eux.*

En disant ces mots, l'hyène remarque près des petits éléphanteaux un mouvement non coutumier. C'était ses propres petites hyènes qui s'amusaient avec les jeunes éléphants. Attendri par les rires enfantins de ses propres enfants qui rigolaient à pleine gueule sous le ventre de la mère éléphant, et aussi un peu ému par le dévouement de cette dernière, il lui demande :

— *Puis-je alors profiter de votre majesté en me protégeant sous votre ventre ?*

Remarquant que l'hyène était trempée et transie, elle surmonta sa peur et lui dit :

— *Les enfants trouveraient sûrement grand plaisir qu'on s'amuse avec eux en ce temps de Noël.*

Bien au sec sous ce parapluie vivant, ils connurent un bref moment d'amitié, réunis par leur désir de voir leurs enfants en sécurité, rigolant sans retenue et dépassant les frontières édictées par la loi de la jungle. Ce fut leur plus beau Noël.

Depuis ce jour, il n'existe qu'une seule famille d'hyènes végétariennes en Afrique qui a appris à rire en faisant : «Ho! Ho! Ho!»

Écrits et achèvements

Marité VILLENEUVE

Avec la collaboration de Claudette BERTHIAUME, Gaétane BOURDAGES, Jacline CÔTÉ-BRISSON, Sylvie DESROSIERS, Norbert FOURNIER, Louise MIRON, Gisèle ROBERT, Jacqueline ROMANO-TORAMANIAN, Christian ROY.

RÉSUMÉ

Cet article rend compte d'une démarche d'écriture en atelier effectuée par un groupe de psychothérapeutes et d'intervenants gestaltistes. S'appuyant sur les propos de Zinker, Hillman, Pauchant, l'auteure soulève d'abord la nécessité de réinvestir le langage professionnel d'un souffle neuf, enraciné dans l'expérience et dans le corps. Elle décrit ensuite une approche d'écriture en atelier qui favorise l'émergence du processus créateur, soutenu par le dynamisme et l'imaginaire d'un groupe. Ponctué de textes écrits par les participants, ce parcours montre le potentiel transformateur d'un travail sur les mots auquel participent l'imagination, le rêve et la poésie : résurgence d'un souffle neuf, raffinement du sens esthétique, effet libérateur du jeu, dimension réparatrice générée par une re-vision créative de l'histoire personnelle, ouverture à l'universel.

LE THÉRAPEUTE CRÉATEUR

Au moment où je m'apprête à rassembler les textes produits par un groupe de thérapeutes et d'intervenants au cours d'un travail d'écriture en atelier, où je tente de mettre ensemble ces voix intimes, cherchant à cerner ce qui les rapproche et ce qui les différencie, une citation de Joseph Zinker me revient à propos du thérapeute créateur. « La richesse du langage, écrit-il, vient du raffinement des facultés cognitives et affectives de celui qui les utilise, c'est-à-dire la façon selon laquelle chacun utilise les analogies et les métaphores pour se décrire lui-même. Ceci constitue une des aptitudes les plus valables du thérapeute créateur. Cette sorte de sensibilité au langage découle du contact intime que chacun ressent avec la poésie qui hante ses entrailles. » (p. 82).

Il faut croire que la psychologie ne s'est pas développée dans ce sens à en juger par les critiques émises par certains penseurs contemporains. James Hillman, par exemple, dénonce vers la fin des années quatre-vingt la crise du langage qui sévit dans notre champ de pratique. Dans *La beauté de Psyché*, il écrit : « La psychologie professionnelle est remplie de mots qui ont perdu depuis belle lurette leur

résonance imagistique, (p. 245)... des mots psychologisés et pathologisés depuis plus de 150 ans... (p. 261)... Il y a une crise de confiance dans les mots car nous n'osons plus nous abandonner à eux en tant que porteurs de sens... (p. 258) ... Seuls les efforts soutenus pour accéder à la parole inspirée peuvent guérir notre langage du verbiage et le ramener à sa fonction primordiale : la communication de l'âme... (p. 259)... etc. » Il soutient que « la psychologie aurait intérêt à se tourner du côté de la littérature » et il préconise une pratique imaginale, c'est-à-dire axée sur l'imagination. « Dans une thérapie fructueuse, écrit-il, il y a collaboration entre les fictions, une re-vision de l'histoire pour en tirer une intrigue plus imaginative » (p. 317).

Dans un livre ultérieur écrit en collaboration avec Michael Ventura, *Malgré un siècle de psychothérapie le monde va de plus en plus mal*, Hillman va encore plus loin et accuse carrément « le manque d'imagination théorique de la psychologie », réclame « des théories qui nous époustouffent, comme peut le faire l'art, pas qui nous assoupissent » (p. 79), des théories qui ouvrent, agrandissent l'esprit comme le fait un poème ou un chant. Loin de cela, nos théories sont construites avec des mots abstraits, sans images, donc sans corps. La vie, dit-il, peut être *pensée, imaginée et exprimée*. « Elle ne peut être diagnostiquée, elle doit être contemplée, observée. » (p. 85) ... nous allons plus mal en partie à cause de l'insensibilité linguistique de la thérapie » (p. 107) ... le travail essentiel de la thérapie consiste à affiner la sensibilité esthétique (p. 145) ... »

Cette crise du langage n'est pas le propre de la psychologie ; à l'heure actuelle, plusieurs domaines d'intervention se plaignent de l'usure des mots. Venant d'un autre continent et rattaché à un champ de pratique différent, Thierry Pauchant lors de son passage au Québec en 1997 soulignait lui aussi le problème des « langues de bois », invitant les professionnels à décloisonner les disciplines pour éviter l'écueil des spécialisations. « Nous n'avons plus de système qui relie. Nous avons des systèmes spécialisés qui coupent, analysent, contrôlent et distinguent, nous avons mis en place des systèmes bistouris... Une inspiration est nécessaire, un nouveau souffle dans les professions... L'inspiration, c'est le souffle de la vie, c'est le sens... » (cité par Côté, 1997). Dans cette optique, Pauchant invite les professionnels et les gestionnaires avec qui il travaille à retourner à leurs racines philosophiques et littéraires.

Nourrie par ces réflexions ainsi que celles d'autres auteurs qui seront évoqués dans cet article (Cyrulnik, Bachelard), et engagée dans une pratique de la création littéraire depuis une quinzaine d'année, j'ai été à même de constater les changements qui s'opèrent chez les personnes impliquées dans un travail en profondeur sur la langue et sur

l'imaginaire. Agir sur le langage c'est toucher l'être dans sa totalité, l'amener à plonger dans ses racines, revoir les valeurs culturelles, sociales et familiales intériorisées par le véhicule des mots, remanier sa vision du monde, faire une lecture nouvelle de son histoire, les mots pouvant modeler ou remodeler l'esprit de celui qui les utilise, tel une argile que l'on façonne.

Depuis quelques années, j'ai commencé à partager ces idées avec mes collègues gestaltistes lors de colloques ou à travers des articles au sein de la Revue (1997, 1998, 1999, 2000). C'est à la suite de ces échanges qu'est né le projet d'écriture en atelier dont il sera question ici, regroupant une dizaine de psychothérapeutes et d'intervenants gestaltistes. Il s'agissait au départ de stimuler et d'alimenter la créativité personnelle afin de déboucher éventuellement sur l'écriture d'articles pour la Revue. Sans perdre totalement de vue cet objectif, – deux articles ayant même été produits durant la première année –, les rencontres furent bientôt motivées par le seul plaisir d'écrire, entraînées par le jeu de la création et portées par le dynamisme stimulant d'un groupe.

Raffiner notre sensibilité au langage, aller à la rencontre de cette « poésie qui hante les entrailles », nous laisser transformer par les mots, voilà donc l'aventure dans laquelle nous nous sommes engagés. Pendant un an, deux ans – certains entament leur troisième année –, nous nous sommes assis ensemble, papier crayon en main, et sommes partis à la découverte des métaphores qui émergent au bout de la plume, se fusionnent en un réseau d'images et de mots, de sensations et d'émotions tissant l'imaginaire de chacun. Découverte plus que travail, avancée vers l'inconnu, défrichage des mots, émergence d'une parole personnelle, originale – au sens de ce qui renvoie aux origines –, sur fond de langage commun, celui sur lequel se construit notre identité.

Écrire

Écriture comme un pont entre rive et île. Chemin courant au-dessus de la mer, bras tendus pour te rejoindre. Route entre toi et moi...

J'ai en moi tous les départs, tous les arrachements, toutes les traces de ceux qui vinrent à ma rencontre. J'ai en moi chemin de veines, d'artères, de déchirures.

Je garde souvenir de ces instants où la lumière éclabousse, où le rire se déploie : fraîcheur du printemps, marcher au jardin de ma mémoire... Tous les ciels effilochés, les matins de brume sur le fleuve, ce petit froid piquant qui nous mord

la peau... Un oiseau a chanté... Qu'était-ce ? Merle, tourterelle triste, sizerain... ? Ou toi, petit Frédéric dont parlait mon père ?

Je vague et divague entre hier et autrefois, je t'invente et me recrée, je tresse l'histoire de nos amours. Entre chaleur et ivresse, douleur et ravissement, et le doute où ma ferveur vacille...

Écrire...

Le temps fluide coule comme eau de rivière...

Et j'écris, j'écris parce que je veux caresser tous les printemps et goûter tous les miels de cette terre.

Écriture comme un vouloir vivre qui perdure, comme un entêtement à rester, à creuser sans relâche...

Je me voudrais :

pêcheuse de perles

chercheuse d'or au Klondyke

cueilleuse d'étoiles peut-être...

Jacline CÔTÉ-B.

ÉCRIRE EN ATELIER

Se faire *pêcheuse de perles, chercheuse d'or...* soit ! Mais auparavant, il faudra mettre en place les conditions qui favorisent l'émergence du processus créateur, son « déblocage » s'il y a lieu ou sa relance, soutenir son dynamisme s'il est déjà installé. Pour cela, la consigne de base consiste à accueillir tout ce qui vient, comme cela vient. Écrire sans lever le crayon. Sans regarder derrière soi pour voir ce que l'on a écrit, sans effacer. Sans analyser. Ne pas juger, ne pas évaluer, mais oser. Tenter l'indicible, risquer l'imprévu. La dimension ludique est prépondérante. Écrire, créer, c'est d'abord jouer. Se livrer tout entier à la page, concentré, de cette concentration semblable à celle de l'enfant sur son jeu. Après une brève période de réchauffement où chacun est invité à associer librement à partir d'images ou de mots, sans obligation de faire de phrases, un déclencheur d'écriture est proposé ; il peut s'agir d'une image visuelle, d'un poème, un conte, un objet, une musique, une thématique choisie par le groupe. On décide d'un temps d'écriture. Et chacun s'y met. Commence alors un travail d'accueil et d'abandon.

Le déclencheur d'écriture est semblable à un aimant qui attire à lui toute une grenaille d'images, de mots, d'idées, de sensations, de souvenirs, d'émotions qui cherchent à entrer sur la page, à trouver leur

place à travers le chaos. Pour l'écrivain, il s'agit dans un premier temps d'accueillir ce qui se présente, comme cela se présente, sans chercher le sens ou la logique, sans se soucier du style ou de l'orthographe. Laisser les mots tomber sur la page, les laisser s'articuler les uns aux autres, devenir phrases qui s'enchaînent les unes aux autres, tissent une configuration qui émerge peu à peu du fond pour livrer une histoire, un récit. Ne pas vouloir diriger ou contrôler, mais se laisser guider par les mots. Dépasser les résistances qui sont faites de censure, d'insécurité face à l'inconnu, de besoin de perfection, vouloir écrire joli, vouloir contrôler la direction du texte, ou autre.

Un « blocage » d'écriture suppose la plupart du temps une difficulté à laisser couler librement la rivière, à s'abandonner au fil continu des mots. Une pensée vient s'insérer dans le cours du texte, une injonction venue d'un jugement intérieur, créant ainsi une rupture. Il s'agit de trouver, ou retrouver sa fluidité. En termes gestaltistes : tenter de saisir ou de « reprendre la succession ininterrompue des gestalts ». D'où cette consigne d'accueillir tout ce qui vient, d'écrire sans lever le crayon, sans regarder derrière.

S'il arrive que du sens émerge au fur et à mesure que le texte se construit, qu'une destination apparaisse, cela n'est pas recherché au départ. Bien que le fait de travailler avec des mots, avec du langage, stimule la fonction symbolique, le but n'est pas là. Les images appellent les images, les mots appellent les mots. Le texte n'obéit pas à une logique rationnelle, linéaire. Nous sommes plus près de celle du rêve et de la rêverie avec ses lois propres. Associations d'idées, condensations d'images, de souvenirs, déplacements de personnages, transformation d'événements. Là où on voulait écrire une tranche de vie, on arrive parfois à une nouvelle création, une autre histoire empruntée à la sienne et en même temps s'en démarquant. Et là où on croyait commencer une fiction, c'est un fragment de sa propre histoire qui émerge sous la plume, avec surprise, étonnement.

Au bout du temps alloué pour l'écriture, chacun est invité à partager son texte. On peut passer son tour, choisir de ne pas lire. Cette liberté est une condition essentielle. De savoir qu'on ne sera pas tenu de lire plus tard ce qu'on aura écrit facilite l'accueil sur la page blanche. On peut alors oser explorer ce qui s'y présente, juste pour soi. Lire, c'est prendre le risque de se révéler, montrer des facettes de soi parfois inconnues. Mais c'est aussi s'affirmer. Affirmer qui l'on est. Faire entendre sa voix. Sa différence. « Au début, j'avais peur de lire ce que j'avais écrit, dit une participante ; je me jugeais et je pensais que cela n'était pas assez bon ; je me comparais aux autres. J'ai compris que chacun

a son style, sa voix, sa couleur et c'est ainsi que je me suis apprivoisée à écrire, à lire mes textes aux autres, même à publier. »

Aucune analyse psychologique ou interprétation du contenu n'est faite suite à la lecture d'un texte. On lit comme on sent. On laisse s'écouler la vie du texte. Chacun y réagit avec la sensibilité qui lui est propre, exprime ce qui le rejoint, les passages qui le touchent, le ton, la voix qui fait écho en lui. Sans entrer dans l'analyse littéraire du texte, du moins à cette étape, on souligne au passage ses forces, l'impact d'un mot, d'une image. De semaine en semaine, l'imaginaire de chacun prend forme. Un réseau d'images personnelles se construit. Un ton, une voix s'affirment. Un souffle, un rythme reviennent. Voilà ce qu'est un style : une écriture au plus près de soi. On expose les difficultés qui se sont présentées en cours d'écriture, les blocages rencontrés s'il y a lieu et aussi le plaisir ressenti tout au long du processus. On partage des techniques pour laisser aller la plume ou pour rendre l'écriture plus efficace. Et puis sa fierté d'avoir créé quelque chose, un univers qui vient de soi.

Il arrive qu'une émotion surgisse lors de la lecture, une émotion que l'on n'avait peut-être pas ressentie en écrivant, pris par l'effervescence des mots ou la vitesse d'enchaînement des phrases, des idées. Mais voici qu'en lisant, l'émotion qui se tenait tapie sous les mots resurgit. La peine. La colère. La révolte. La peur. Le rire... C'est souvent lorsque les mots passent par le souffle, qu'ils sont rendus par le corps, par la voix, que leur intensité se révèle, que l'émotion dans lesquels ils s'enracinent se déploie, sous l'écoute attentive des autres. On ne « travaille » pas l'émotion. Elle fait partie de la vie du texte. « Quand une histoire retrace une initiation, écrit Christiane Singer, il faut avoir beaucoup de patience avec elle parce qu'elle ne le montre pas tout de suite. Elle te laisse là avec ton arsenal de jugements, de questions, de critiques et se tait comme une pierre. Et tu la tiens entre les mains, cette pierre, semblable à tant de pierres, grisâtre, rugueuse. Pas un instant tu ne soupçonnes que tu as entre les mains une géode – et qu'à l'intérieur de ce vulgaire caillou s'ouvrent les sortilèges d'un orient secret : enchâssés comme les brillants d'une couronne, tous les cristaux de l'améthyste ! » (p.78).

On ne soupçonne d'autant pas la « géode » que ces textes lus ne sont qu'un premier jet, c'est-à-dire un matériau à l'état brut, extirpé des profondeurs, jeté en vrac sur la page. Ce premier jet est celui du plongeur qui ne sait ce qu'il rapportera au sortir de la mer, du mineur qui descend dans la mine et en remonte avec une motte alourdie de terre et d'impuretés, un matériau que plus tard on pourra raffiner, peaufiner. Une

forme qui parfois n'est pas évidente, encore incertaine, floue. Tranche de vie, fragment de nouvelle, ébauche de conte ou de poème. Plongée dans les mers intérieures, émergences d'hier et d'aujourd'hui. Tout cela est. Il faut apprendre à ne pas avoir d'attente. Le travail une fois épuré, il ne restera peut-être de ce premier jet qu'une toute petite chose, quelques lignes qui ont de l'impact, une image forte qui servira à repartir un autre texte. Patience et humilité sont de rigueur, l'humour toujours au rendez-vous, et surtout passion de la découverte. Mais d'abord, *apprivoiser*, courtiser les mots...

Les coquins

Quel beau mot, le mot : mot. Quelle générosité dans ce mot !

Il va il vient, il se cache il court. Il s'abandonne sans honte, se laisse apprivoiser sans pudeur, se livre sans retenue, se fait attendre sans culpabilité, se fait désirer sans gêne. Il y a de ces mots qui aspirent avec prétention à des jours meilleurs que le séjour aride offert par le dictionnaire. Ces mots pleins d'émotion qui se lisent en silence, se chuchotent à l'oreille, se vivent dans un souffle ou se pleurent dans un chagrin.

Cette vague, ce reflux sans cesse mouvant de mots. Ils se marient, ils se divorcent, ils s'acoquinent dans une union où seul le trait d'union les éloigne, pour mieux les fondre dans une symbiose que rien ne viendra troubler. Seuls, ils sont uniques ces mots isolés ; ensemble, ils chantent pour perdre leur identité propre et devenir autres, différents, mais toujours aussi uniques.

Ces mots qu'on attend, choisis par le poète ou murmurés par l'amoureux. Ces mots qu'on entend sans qu'ils aient été prononcés, ces mots sur le bout de la langue, ces mots que la mémoire a cachés, ces lapsus qui nous dénudent, ces mots qu'on aimerait dire et ces mots qu'on aimerait ne jamais avoir dit.

Et les mots d'amour !... que de maux auront-ils causés mais que de bonheurs auront-ils réussi à exprimer !

Ce mot, mot, qui contient à la fois le début et la fin, l'infini et le rien. Le plaisir et la joie, le rire, le murmure et la libération.

Écoutons ces mots !

Claudette BERTHIAUME

RÉINVESTIR LE LANGAGE

a) Habiter les mots

Écrire, c'est explorer l'univers du mot et sa manière personnelle d'investir le langage. Un mot est lancé et chacun se met à écrire. De neutre et *anonyme* qu'il était au départ, soudain, le mot s'anime sous le souffle de celui qui l'utilise. Écrire, c'est habiter le langage pour mieux s'habiter, soi. « C'est bâtir sa propre maison, avec les mots, [...] les rendre habitables, porteurs de sens, de chaleur et de lumière, sans nier leur mystère. » (Pontbriand, 1992, p.12).

Nous sommes des êtres de langage. Nous nous constituons par et à travers le langage, investis dès le départ par la parole des autres. Mais cette parole « socialisée » est souvent prise dans un étau de mots, de concepts, de théorisations, des mots qui ont perdu leur valeur d'image et leur fonction génératrice de vie. « Les mots sont-ils si nécrosés sous la croûte des insignifiances, des glapissements, des grognements que nous ne les entendons plus ? Ont-ils comme les fruits des supermarchés perdu leur saveur, leur énergie vitale, leur rayonnement et leur pouvoir nourricier ? Ou attendent-ils de nous leur salut ? » (Singer, p. 43-33).

Il y a plus de vingt ans, Zinker écrivait déjà : « Les nouveaux mots peuvent transformer la pensée, les images, les idées et les mots de celui qui les utilise. Les analogies et les métaphores se fusionnent comme des fluides » (p. 17). Deux décennies plus tard, Hillman affirme à son tour qu'une transformation s'opère dans l'esprit de celui qui pense au moyen des images, « avec des mots qui sont à la fois des idées et des images, avec des mots qui transforment les choses en idées éblouissantes... » (p. 266). Dans *La beauté de Psyché*, il décrit le *fondement poétique de l'esprit*, et invite le psychologue à revenir vers « une parole inspirée ? » La *cure verbale* de Freud n'était-elle pas une cure du verbe, c'est-à-dire une rectification de la langue ? (p. 259).

Nous sommes tout près de la pensée de Thierry Pauchant lors d'une entrevue accordée à l'Ordre professionnel des psychologues. Il dit que « les ordres n'ont pas su inspirer la profession. Cette inspiration, ce nouveau souffle est nécessaire pour que les professionnels eux-mêmes se retrouvent enthousiastes par rapport à leur profession. [...] La nécessité d'inspirer est plus grande que jamais... » Mais comment inspirer ? « Inspirer, c'est le souffle de la vie, c'est le sens... On inspire un sens par un mythe, le mythe est générateur de sens... » Et le mythe n'est jamais imposé ; il vient des individus et permet de rassembler les souffles individuels. (cité par Côté, p. 18).

Pour Hillman également cette parole inspirée réfère au mythe, à « un langage mythique, métaphorique, teinté d'ambiguïtés... Un langage qui débouche sur la participation, il est fait d'histoires et d'intuitions qui suscitent de nouvelles histoires et de nouvelles intuitions chez celui qui écoute... Il ne vient pas d'écoles ou de courants, il peut même être frustré.. Il est rempli de métaphores corporelles et d'images du corps. Il émane du corps imaginant... Il stimule l'imaginaire, parce qu'il atteint chaque être humain à son niveau le plus profond... (1993, p. 261). Tels les mythes et la poésie, il transporte « l'écho des régions les plus intimes de l'existence organique... »

Cimes et vallées

Je suis parfois brise légère qui monte jusqu'au ciel. Je virevolte un instant, cherchant un nuage à traverser, une étoile à filer.

J'aime faire des haltes tout au long de ma route. Je m'y délecte et y broute le bon qui remplit mes entrailles. Le temps d'un soupir, je repars vagabonder dans la complicité des saisons et des rencontres.

Le pays de l'amour m'offre souvent son ventre chaleureux. J'y puise le nectar qui me fait bienheureuse. Je m'y love avec volupté. La loyauté de mon compagnon consolide ma confiance en la vie.

Vient le temps des vallées, de la noirceur et de l'abîme. Finie la route qui danse. La source inquiète surgit plus souvent qu'à son tour et afflige mon âme de mille tourments. Tout propos devient le fer de lance qui me blesse. Je souffre dans ma chair qui pleure et gémit. Les dieux font la sourde oreille et m'obligent à traverser les charbons ardents avant de m'accueillir dans leur cercle puissant. Mon âme trouve alors repos. Mais combien fugace est ce moment.

Gisèle ROBERT

Accueillir tout ce qui vient sur la page, habiter les mots avec la charge affective qu'ils transportent, tout cela comporte une exigence, un engagement qui n'est pas toujours de tout repos. Entre *brise légère* et *charbons ardents* ... la sérénité est parfois de courte durée. Par la fenêtre ouverte de l'imaginaire, il arrive que l'ombre s'engouffre. Des zones inexplorées s'ouvrent devant soi laissant entrevoir quelques monstres tapis au fond de nos placards. Mais *que nous veulent-ils donc, ces chiens?*

Ils me veulent ces chiens

*Ombre recroquevillée
Derrière la barricade
Respiration suspendue
Immobile* *J'attends*

*Chiens surexcités
Odeur de fuite
Ils poursuivent
Flairent
Ricanent
En bavent* *J'attends*

*Je me garde
Des crocs
Des morsures
Et d'une vengeance
Qui ne me regarde pas*

*Seront-ils encore là
Dans dix minutes* *J'attends*

Une heure *J'attends*

Un an *J'attends*

Dix ans *J'attends*

Trente ans

*Derrière les coussins de Perls
Ils sont là
Haletants*

*Je n'ai pas bougé d'un poil
Qu'ils attendent*

Christian ROY

La démonsse

*Il y a de la place pour tout dans cet univers, qu'il soit réel
ou virtuel.*

*De la nature à la peinture, du ciel à la mer, de toi à moi, de
la clarté à la noirceur, de la légèreté à la pesanteur, du tout
au rien, du mou au plein.*

Laisser la place à tout: à la lumière, à l'abondance, aux couleurs, à l'effervescence...

Mais quand il s'agit de laisser de l'espace à l'ombre, que de misère, que de douleur, que de réticence, que de honte. Le laid, le moins beau, ça passe pas, j'avale de travers, je m'étouffe, je refuse, je bloque, je cris, je réagis, je suffoque.

Laisser cette ombre, ombrageuse, douloureuse, prendre de la place, prendre toute la place, prendre Sa place? Pas question! Alors que de distorsions, de contorsions, de dérisions devant cette ombre. Que de difficulté à l'assumer, à la reconnaître, la nommer et définitivement, l'aimer.

Cette ombre ronde, ovule, ovipare, fécondante.

Cette ombre riche, pleine, engrossée et qui ne demande qu'à vivre, s'épanouir, fleurir!

Laisser vibrer en moi la démonsse,

Que jamais plus personne ne la sermonne!

La laisser vivre, éclore, sortir de sa coquille, émerger de son cocon;

La laisser enfin respirer de cet air oxygéné livré par tout l'univers.

La laisser débarquer dans un immense champs de fleurs, L'accueillir, l'apprivoiser, la bénir, la choyer..!

Cette ombre à la fois féminine et masculine

Cette entité à la fois humaine et féline.

Cette polarité au coeur même de la vie qui ne demande rien d'autre que Sa vie!

Sa vie propre, rien d'autre!

Ni belle, ni correcte,

Ne plus être suspecte

Être ce qu'elle est!

De cette ombre jaillit la lumière!

Sa couleur enfin apparaît

Sa nature enfin transparait!

Claudette **BERTHIAUME**

b) La part du corps et de la mémoire

J'ai en moi tous les départs, tous les arrachements, toutes les traces de ceux qui vinrent à ma rencontre... écrivait plus haut Jacline Côté. C'est à travers *ce chemin de veines et d'artères*, de fibres et de neurones que circule la mémoire. L'imaginaire s'enracine dans l'expérience et dans le corps et « l'œuvre littéraire réussie est toujours le résultat d'un va-et-vient entre le corps et le code linguistique » (Ledoux, p. 189), un « surgissement venant du corps pour tenter si possible de l'inscrire dans une écriture qui ne trahisse jamais la corporéité des mots » (ib. p. 196). Ne parle-t-on pas du *corps* d'un texte et de la *chair* des mots ?

L'organisation du langage passe par cette chaîne qui va de l'expérience sensori-motrice à l'image, avant de donner naissance au mot. Écrire fait appel à rebours à ce montage. Une consigne de départ, un mot déclencheur attirent à eux des images qui transportent et génèrent à leur tour chez celui qui les lira des émotions, des sensations, des éprouvés corporels. Toute écriture fait appel au corps, appelle le souvenir des expériences vécues, qu'elles soient de plaisir ou du déplaisir. Chemin de neurones, voyage à la recherche des pulsions de vie gravées au plus secret de l'être, comme si l'on était en quête d'amoureuses traces oubliées.

Qu'y a-t-il de commun entre une petite fille seule dans un parc de la ville, un petit garçon qui habite la campagne et veut « sauver » son ami, une petite fille d'un lointain pays de soleil qui cherche le sens d'un hurlement troublant ? Il y a dans chacun de ces textes cette lointaine mémoire du corps, traces de l'Autre ou de son absence comme une gestalt à compléter, mais peut-être aussi, derrière les volets du souvenir : émergence de ce qui deviendra plus tard une passion, celle de comprendre et de rejoindre les autres...

L'enfant du parc

Petite fille seule dans ton parc, tu t'occupes avec de menus objets, comme le panier à couture de ton arrière grand-mère ; il paraît que tu avais fait caca dedans. Peut-être que tu ne voulais pas déranger ; déjà tu te débrouillais seule avec les moyens du bord.

Un petit chien te tenait compagnie parfois. Il était gentil, affectueux et enjoué. Que lui est-il arrivé?... Lorsqu'il y avait du temps doux, ton parc était placé dehors dans la cour de tes grands-parents. Enfant solitaire, tu occupes ton temps à jouer seule ou à rêver. Je t'imagine, petite fille docile, sage

et tranquille. Tu restais dans l'ombre, te manifestant rarement et demandant peu aux gens qui t'entouraient.

Plus tard, lorsque tu pus marcher, tu parlais à l'aventure sans dire où tu allais. On dit que tu faisais des fugues. Tu avais besoin de partir, aller vers la vie, vers les autres, bouger. Le mouvement plutôt que l'inaction et le repli. Je te vois, à 4 ans, marchant dans la neige sur le trottoir de ton village ; les passants qui t'interrogent sur ta destination ; tu leur répétais la question « où tu vas avec ton manteau vert?... ». Tu ne sais pas trop où tu vas – ce que tu sais, c'est que tu ne veux pas rester immobile, tu veux aller quelque part, te libérer de tes chaînes, t'ouvrir au monde, toucher, entendre, créer des liens. Pour vivre, il faut sortir de ta prison, sortir du parc où tu es enfermée.

Petite fille au manteau vert, va ton chemin, ouvre-toi au monde, accueille ceux que tu croises et chéris ceux qui t'accompagnent. Regarde le ciel, regarde l'horizon, regarde l'autre.

Gaétane BOURDAGES

Derrière les persiennes

Nous sommes en Égypte, au Caire, à Bab El Louk, dans l'appartement qui m'a vu naître. C'est un des appartements dans un immeuble de deux étages. Sur le toit une très grande terrasse, où se trouve, dans un coin, une petite chambre pour le portier. Cet immeuble contient quatre appartements par étage, plus un appartement à l'entresol.

Il y a des choses bizarres qui se passent dans cet immeuble... Une fois j'ai surpris le portier dans sa chambre en train de faire l'amour à sa très jeune épouse. Mais ce n'est pas de cela que je parlerai...

La fenêtre du salon donne sur une cour intérieure d'où l'on voit les escaliers de service et où s'ouvre aussi la fenêtre de certains appartements, dont celle de l'appartement de l'entresol. Celle-ci est toujours fermée. Une vraie maison close.

Une fois par jour, inmanquablement, dans l'après-midi, les persiennes de cet appartement s'ouvrent brusquement sous la poussée de deux bras vigoureux. Et là, on voit apparaître une espèce de mégère, une sorcière toute échevelée, la

face cramoisie, qui se met à hurler et à vociférer dans une langue que je ne connais pas.

Tout de suite, sans perdre de temps, on entend les persiennes des fenêtres qui donnent sur cette cour se refermer. Mais on devine que tout le monde est présent, tout le monde est là à épier à travers les rayures horizontales cette femme en train de gigoter et de déclamer.

Moi aussi je regarde, je suis intriguée et en même temps je tremble de peur, même si j'habite au deuxième et elle tout en bas, proche du sol.

Puis, brusquement les persiennes se referment, tout rentre dans le calme. Cela n'aura duré que cinq ou six minutes, mais cinq ou six minutes d'une intensité incroyable, qui ont mobilisé l'attention de tout le monde. Peur, terreur, surprise, incrédulité. Qui est cette femme, comment vit-elle, pourquoi fait-elle ces crises ? Est-elle folle, est-elle dangereuse ? Personne n'entre jamais chez elle. Elle n'ouvre sa fenêtre que pour hurler ainsi et quand elle l'ouvre, c'est tout noir à l'intérieur. Elle ne laisse entrer aucune lumière du jour.

Je me souviens des quelques secondes d'hésitation, de la peur indicible qui se faufilait dans tout mon corps quand j'entrais dans l'immeuble pour monter chez nous. Je prenais mes jambes à mon cou, et le coeur battant la chamade, je passais à côté de sa porte et m'engouffrais furtivement dans l'escalier.

Lorsque j'arrivais sur notre palier, mon coeur battait encore et je ne retrouvais un sentiment de sécurité que lorsque j'avais pénétré dans la maison et que j'avais refermé la porte derrière moi.

C'est seulement plus tard que j'ai su que c'était une vieille dame allemande. La langue dans laquelle elle proférait ses menaces était l'allemand. C'est plus tard que ma curiosité s'est éveillée. J'aurais voulu en savoir d'avantage sur elle. Était-elle malade, d'où venait-elle ? C'était quoi son histoire ? Qui prenait soin d'elle ? Elle semblait ne jamais recevoir de visite.

Puis un beau jour les persiennes furent grande ouvertes. Branle-bas de combat dans l'appartement, le grand ménage, les peintres. J'appris qu'une doctoresse venait d'y installer son cabinet.

Qu'était-il arrivé à cette apparition ? Je ne l'ai jamais su. Était-elle morte ? L'avait-on enfermée dans un asile de fou ? Personne n'en parlait.

Doctoresse ou pas, pendant longtemps, chaque fois que je rentrais dans l'immeuble, j'étais prise par le même réflexe de m'engouffrer dans l'escalier et de me dépêcher d'arriver en haut !

Jacqueline ROMANO-TORAMANIAN

Un été à la calvette

C'était une belle journée d'été. Nous avons été, un groupe de garçons et moi, nous baigner à ce que nous appelions « la calvette ». C'était une rivière pas très large qui passait au travers le village où je suis né et dont l'aval était situé à cinq ou six milles à l'extérieur de ce bourg, en pleine campagne. Il y avait mon frère jumeau qui partageait mes occupations, préoccupations et loisirs. Nous devions avoir une dizaine d'années. Je me rappelle aussi un garçon d'un an ou deux mon cadet. Son surnom était Anthime. Il avait un côté naïf, beau petit gars, cheveux blonds, bouclés. Je l'aimais secrètement. Je le trouvais excitant, bien fait, et musclé ; il m'aimait bien aussi, je crois. Il avait un sourire de quelqu'un qui était curieux : il voulait apprendre la vie.

Hélas, il y avait un hic. Il était issu d'une famille très modeste du village. Et cela influençait mon comportement et mon attrait pour lui. Il était notre voisin de maison. Maman n'aimait pas trop nous voir jouer avec « les Lanthier ». Cela me faisait de la peine pour eux. J'étais triste qu'ils furent ainsi, des pauvres, et au fond de moi, franchement, je les prenais en pitié. Je ne comprenais pas pourquoi ma mère voulait tant qu'on se tienne loin des « Lanthier », peut-être, me disais-je pour ne pas devenir comme eux. Pourtant, nous n'étions pas beaucoup plus riches que la famille d'Anthime, mais maman avait cette sorte de mépris pour les autres. Elle voulait sans doute s'élever de la masse pour ne pas être comme souillée par la réalité terre-à-terre.

J'aimais bien Gilles. Je ne l'appelais pas par son surnom ; d'ailleurs, il était un des rares amis que j'avais à s'adresser à moi par mon prénom. Tous les jeunes de mon âge avaient un surnom. J'étais « Ti-Noir », mon frère jumeau, « Ti-Rouge ».

À cause de la couleur de ses cheveux. Gilles m'idéalisait, je pense, il me faisait confiance, il m'écoutait, il me valorisait par sa façon d'accueillir mes paroles. Il avait déjà joué au football avec moi et des copains. J'avais été son entraîneur ; il était quart-arrière, je l'encourageais beaucoup. Je voulais faire un effort pour le sortir de sa misère. Je me sentais coupable de sa pauvreté. Je me donnais la mission de le sortir de sa condition. Il semblait souffrir d'ostracisme, pensais-je, alors. Je me devais d'enlever les injustices et les inégalités dans la vie. Nous devons tous être égaux. S'il y en avait qui me semblaient diminués, je devais travailler fort pour les rendre égaux à moi. Je me sentais supérieur et j'avais honte d'éprouver ces sentiments.

Mais revenons à cette journée à la « calvette ». Il faisait très chaud. Nous avons enlevé nos vêtements pour nous baigner dans cette rivière claire et propre, mon frère, Gilles dit Anthime, et moi. Les autres s'amusaient plus loin. Je m'étais fabriqué une sorte de cache-sexe avec un morceau de linge, je ne sais plus très bien comment il était arrivé là. J'avais mis une corde autour de mes reins. Ma peau noircissait très rapidement durant l'été. J'étais bronzé à souhait. Je me trouvais resplendissant. Une odeur de défendu et de très excitant flottait dans l'air de cet après-midi chaud. J'éprouvais mes premiers émois sexuels. Voici que se produisit un phénomène imprévisible, j'eus une incroyable érection – je ne savais pas à cette époque comment nommer la chose ! Je ne m'étais jamais attendu à ce phénomène spécial, étonnant et gênant tout à la fois. Comment faire pour cacher ou retenir avec un petit morceau de linge quatre par quatre cette expérience cruciale et dont par ailleurs, j'étais à la fois très fier et très honteux ? Comment faire pour m'exhiber, sans que cela ne paraisse ? Et par-dessus tout, comment voir la réaction des autres sans qu'ils voient que je les vois.

Il fallait faire comme si rien ne se passait alors que je me sentais gonflé à bloc par l'atmosphère sensuelle d'un soleil d'été de juillet, d'une rivière invitante, d'une insouciance toute enfantine et de mon corps qui exprimait ses désirs défendus : me faire voir de Gilles et le voir aussi. Il s'était fabriqué lui aussi une sorte de pagne, mais rien ne semblait être aussi gros que moi et dépasser de l'endroit central : son sexe restait petit, comme « une pinotte », disait-on à l'école. Pour parler d'une pinotte en écale. En me comparant

à lui, je me sentais fier, il était encore un petit garçon de huit neuf ans, j'étais un homme.

Mes sentiments étaient trop mêlés pour sentir de l'attraction ou de l'attirance pour un autre garçon. Mon frère jumeau était là. J'ai volontairement évité ce que j'aurais pu voir de mon frère. Il était un peu comme moi. Il faisait partie de mon monde. Gilles était de l'extérieur. Pour la première fois, j'avais envie de me faire désirer par quelqu'un hors de cette relation fusionnelle dans laquelle j'avais baigné depuis toujours.

Les schèmes de ma mère, ses croyances par rapport aux pauvres, ses préjugés s'estompaient dans cet endroit magique. Le bonheur d'être entre nous, sans la surveillance des parents me soulageait énormément. Enfin me quittaient momentanément ces pensées d'adultes remplis d'étroitesse, de mesquineries et d'œillères. J'étais tiraillé en dedans, mais j'étais libre.

Norbert FOURNIER

c) La part du rêve et de l'imagination

Quelle enfance cherche-t-on quand on évoque son enfance ? De quelle enfance s'agit-il quand on écrit ? Ce que cherche le poète, écrit Bachelard, c'est « un état de neuve enfance, une enfance qui va plus loin que les souvenirs de notre enfance » (p. 90). Le poète recherche la « mémoire mythique », celle qui nous ramène aux racines du monde, qui signe notre appartenance à l'humanité (Pontbriand, 1999, p. 27).

L'écriture, et particulièrement l'écriture poétique, nous fait aller vers ce lieu où la solitude et la douleur, la blessure et la mort, dépassent l'histoire personnelle, en ce lieu où l'expérience traumatique devient expérience initiatique, univers de symboles et de représentations, en ce lieu où soi et l'autre se rencontrent. Mais pour y accéder, dit encore Bachelard, il faut « désocialiser » la mémoire, celle des dates et des faits, lui ajouter une dimension d'imagination et de poésie. Il faut entrer dans un autre espace-temps qui est celui du rêve et de la rêverie. Faisant cela, nous accédons peu à peu au domaine de l'art.

S'il y a un effet réparateur dans l'acte d'écrire, c'est peut-être là qu'il se situe. Parmi « les mécanismes de défenses coûteux mais nécessaires » qui rendent possibles la résilience, Boris Cyrulnik (2001) souligne : « et surtout la créativité ». Selon lui, le talent consiste à « exprimer l'indicible grâce au détour de l'oeuvre d'art » (p. 25), à « exposer son épreuve dans une intrigue souriante » (p. 218). Ou dans

une forme esthétique, poétique. L'humour et la fiction permettent de se distancier de son histoire ; un poème, de la transposer en un tableau impressionniste. Et dans tous les cas, la rêverie nous ouvre le chemin. « Quand le travail du rêve endormi s'incorpore dans notre mémoire et nous gouverne, le travail du rêve éveillé nous permet de reprendre le gouvernement » (Ib. p. 222). Cyrulnik rejoint ici Bachelard qui parle lui aussi d'une fonction réparatrice de la rêverie : « Pour dissoudre les concrétions malheureuses, la rêverie nous offre ses eaux calmes, les eaux obscures qui dorment au fond de toute vie » (p. 111). Et encore : « un beau poème nous fait pardonner à un très ancien chagrin » (p. 99).

La poésie, le texte littéraire, qu'il soit autobiographique ou fictif, nous permettent de transformer la douleur en beauté. Alors on peut nommer l'indicible. L'expérience personnelle devient terre commune. Ce lieu où nous sommes *maillon d'un engrenage obscur*. Là où se révèle notre étonnement devant la *solitude infinie*, ce grand *vertige polaire*. Là où nous ne pouvons que nous incliner devant l'inéluctable, « dans l'état de modestie souveraine ».

Mère et mondes

*Je suis maillon
De l'engrenage obscur
Qui te garde
Femme éteinte

Sais-tu ma détresse
D'être frein
Embûche
Nuit
Perte ?

Comment éclore
Avorté avant l'aurore
Et condamné aux limbes
Du faire semblant ?

Lourde peine
Retenant l'urine traître
Crispant l'être
À présent

Regards impossibles
Que vision d'enfer Maman
Que fuites louches
Aux racines parallèles.*

Christian ROY

Effroi

*Lové dans l'enfracture du rocher
l'ourson blanc
cache sa frayeur*

Images et sensations le hantent...

*Sa mère
l'Ourse polaire dressée, immense
gémit vers le ciel
puis s'abat dans la neige
rouge sur blanc
Parfum nocturne de la douleur*

*L'ourson avait enfoui sa tête
dans le sein au goût étrange
Froidure complice de la mort
qui glace les étoiles*

Cœur étonné de la solitude infinie

Vertige polaire.

Louise MIRON

Passages

« Mourir, c'est passer à travers le chas de l'aiguille
après de multiples feuillaisons ;
il faut aller à travers la mort pour émerger devant la vie
dans l'état de modestie souveraine » (René Char)

*Mourir. Mourir aujourd'hui et demain. Mourir d'hier et d'ar-
rachée. Déchiquetée, trempée comme moisson sous la pluie.
Seule. Seule malgré la foule, les autres. Enlacée. (Insuf-
fisamment enlacée ?) Ligotée aussi sans doute. Esseulée
quelque part au milieu de moi.*

*Mourir. Accepter sciemment de mourir. C'est ici que le train
s'arrête ; le voyage est terminé. Je m'en vais vers un autre
ailleurs. Destination inconnue, trouble, apeurante. J'entre
dans la nuit en marchant d'un pas ferme. Droite, fière. Comme
on marche vers son destin.*

*La vie est derrière moi. Eparses. Répandue comme un liquide
sur le sol. Reflets chamoisés dans la mare. Des lambeaux
de moi ici et là accrochés aux branches des arbres. Petits
morceaux de cette petite vie, de ce petit moi, tout simple.
Juste cela, et tout cela. Rien que cela. Apprendre l'humilité.*

Apprendre l'humilité avec le ralentissement du pas, le rapetissement du pas de mon coeur aussi. Avec les rides, avec froid en dedans, et le dos qui se tasse, juste un petit peu. Début de la route à l'envers, du chemin à rebours.

Je ne sais pas où je vais. Je ne sais pas où je vais mais je marche. Fidèle. Fidèle à mon pas, à ma vie. On m'a dit de marcher; et, avec amour, avec ferveur, je marche. Joyeuse à mes heures, ténébreuse parfois, rompue de plus en plus souvent.

Exilée de quelque paysage, de quelque territoire que je n'habite pas encore. Souffrante de tous mes exils, mes départs, les partures de toi, de toi aussi et de ces autres. Toutes ces petites morts.

Exilée en territoire du Grand Nord intérieur, de la solitude, de la vérité. Là où se tient debout, droit, l'essentiel de l'être, l'essentiel de mon être.

Et J'EMBRASSE MA VÉRITÉ. ÉPERDUMENT.

Jacline CÔTÉ-B.

CE QUI RESTERA

Que restera-t-il au bout de nos traversées solitaires? Quand nous aurons apaisé nos blessures et assumé notre histoire? Que nous restera-t-il pour habiter nos *heures de nostalgie* sinon ces « calmes eaux de la rêverie »? Du fond de la mémoire, un grand-père aimé nous prendra par la main. Quelque part, un *arbre bleu* nous tiendra compagnie. Plus forts de ces présences intérieures, nous poursuivrons nos quêtes inachevées... heureux d'avoir déterré quelques perles auparavant *si enfouies*.

Premier chagrin

Je suis née dans une maison à l'odeur de sucre à la crème et de boudin. Les murs chuchotaient le temps passé à labourer, à prier, à récolter, à calculer et à espérer. Les fenêtres s'ouvraient sur des champs d'avoine, de maïs.

À l'intérieur de cette maison vivait avec nous un grand-père fatigué du lourd fardeau de l'entretien d'une ferme. Il l'avait vendue à son gendre, auquel on avait recommandé un retour à la terre vu son état de santé précaire. C'est ainsi que mon père et mon grand-père maternel se retrouvèrent sous le même toit.

Chez nous, la porte était toujours ouverte. La maison faisait œuvre d'auberge. Un lieu où les tantes, les oncles même les cousines et cousins pouvaient venir se refaire une santé. Ma mère travaillait du matin au soir. Elle avait comme souci le confort de ses proches. Mon grand-père l'encourageait en lui rappelant la tranquillité de l'automne.

Septembre marquait le retour en classe de mes frères et sœur. Leurs départs laissaient un grand vide. Les rires et le brouhaha des activités estivales résonnaient maintenant en silence. Ils laissaient place à l'ennui. Grand-papa était un homme bon et disponible. Je pouvais enfin l'avoir pour moi toute seule. J'aime penser qu'il n'était là que pour moi.

Son crâne dégarni et lisse me fascinait. Étant « la p'tite dernière » j'avais le privilège de l'explorer. Je m'appliquais à bien palper le contour de la boîte crânienne, à suivre le moindre sillon qui contournait ses oreilles. Je longuais les vagues qui accentuaient la sagesse gravée sur son front. Parfois je faisais glisser ma petite poupée de chiffon du haut de sa tête vers le bout de son nez. Il était d'une patience d'ange. Je l'aimais tellement.

L'hiver je prenais plaisir à m'enfoncer dans la neige, à faire d'immenses enjambées jusqu'à ce qu'une croûte de glace garde ma botte captive. J'implorais alors : « Grand-papa chu pris ! » Je feignais l'impossibilité de m'en sortir seule. Sa main vigoureuse ne tardait pas à me sortir du banc de neige. Il vidait puis rattachait ma botte. Il mouchait mon nez du revers de sa manche. Grand-papa tendait la main et réchauffait mon cœur.

L'hôpital est venu le chercher tôt le matin. On ne l'a pas ramené.

Je me souviens d'un immense vide.

Du haut de mes cinq ans j'avais peur. Au sous-sol la présence de son fauteuil me terrorisait, m'empêchait même d'aller chercher les patates au caveau.

Un jour de grande épouvante, mon père me dit de sa voix douce : « Sylvie rappelle-toi comme il t'aime. » Ma peur a fondu comme neige.

Sylvie DESROSIERS

Mon arbre bleu

J'ai un grand arbre bleu. Comme il fait bon m'abriter sous son ombre, voir son feuillage onduler doucement, bercé par une brise légère. Avec son tronc et ses branches bleus, son feuillage orange, il m'offre un brin de fantaisie et m'ouvre toutes les possibilités... Je m'abandonne à la rêverie et je pense à notre séjour sur cette terre, aux innombrables découvertes à faire, aux fantastiques voyages en des contrées lointaines, aux extrémités de la planète et dans les méandres de l'Humain.

Bleu de l'arbre, bleu du ciel, bleu de la mer, bleu de l'âme, bleu des yeux de mon bien-aimé. Douce, douce, la vie en ce printemps. Doux est le regard de mon bien-aimé. Il m'accueille dans ses bras comme l'arbre accueille l'oiseau. Plongeant dans le bleu de tes yeux, je touche ta profondeur et je m'approche de la Vérité et de l'Amour. La recherche aux confins de l'Âme est comme une plongée dans les profondeurs de l'Océan.

Aux heures de nostalgie, je me souviendrai de ces jours heureux, de l'arbre bleu et de la mer.

Gaétane BOURDAGES

La quête

Cette nuit j'ai rêvé d'un arbre. Je vois cet arbre devant moi. Il m'invite au voyage. Il remplit mes bagages de sa vie, de sa générosité à se déployer vers le haut malgré ses blessures. Je sens que bientôt il dépassera la limite circonscrite par la norme de son cadre.

Comme lui, je porte une crevasse, une blessure profonde au creux de mon âme que j'ai réparée tant bien que mal. Je ressens cette cicatrice qui me tenaille et me remémore moult souvenirs.

J'ai pourtant poursuivi ma route au gré du temps et des saisons. J'ai arboré mes découvertes, mes nouveautés. Peu de gens savent ce que je cache en mon antre. Pourtant il y a... Vie palpitante qui s'affole souvent... Pépite d'or qui scintille... Enfant plein de candeur et d'émerveillement... Mère aux mamelles pleines, débordantes de lait mielleux et régénérateur. Pourquoi cacher ces richesses? Comment

laisser couler la sève sans assécher la source ? Laisser simplement s'évader l'abondante chevelure de mes branches. Permettre au vent d'y apporter fraîcheur et visiteurs. M'imprégner d'odeurs et de sons. De la terre qui, gorgée d'eau, exhale son mélange capiteux un peu âcre. Des agents ailés aux coloris et aux gazouillis si variés. Ai-je le courage de me laisser parfumer et enchanter ? Que m'arrivera-t-il ? Que me restera-t-il ?

Choisir, quel mot ! Quelle consigne ! Qui peut prétendre pouvoir vraiment choisir ? Faut-il encore avoir différentes possibilités... Justement... le mot est lâché. Possibilités ! Ai-je vraiment une, des possibilités ? Quelles sont-elles ? Que la plus brave se montre ! Que la plus courageuse s'affiche ! Que celle qui ose être, apparaisse ! Que les dieux de l'Olympe m'inspirent dans cette quête du Graal ! Mon odyssee n'est pas terminée.

Gisèle ROBERT

Ombres chinoises

*L'ivresse lui éclaboussait la tête
Une nuit d'écriture fiévreuse où elle avait retrouvé
sa fluidité
Un rire intérieur lui parcourait le corps
Comme au spectacle d'ombres chinoises,
les images défilaient
Diamant noir et orchidée du diable
Fascination et ravissement...
Comment les perles avaient-elles pu se retrouver
Si enfouies ?*

Louise MIRON

ECHOS ET ACHÈVEMENT

Cet article s'intitule *Écrits et achèvements*, un titre choisi par le groupe. S'il est un mot précieux pour la Gestalt, c'est bien le mot *achèvement*, l'inachevé étant, selon Perls, l'une des causes de la névrose et la thérapie gestaltiste consistant à repérer et à clore des situations inachevées.

On écrit par besoin d'achèvement. « *Pour rejoindre en silence cet amour qui manque à tout amour* » (Christian Bobin). Pour combler un

manque. On écrit pour inventer, réinventer son histoire et continuer le chemin. Se dire avec des mots nouveaux. Remodeler sa vie. « Ce processus de créativité me rappelle celui de ma mère lorsqu'elle créait dans des vêtements usagés, dit une participante ; on disait d'elle qu'elle faisait du neuf avec du vieux. » Un autre participant écrit :

« J'allais là d'abord pour retrouver des collègues que je connaissais et avec qui j'avais déjà fait soit des sessions, soit des programmes de formation en Gestalt. J'allais là aussi pour chercher quelque chose au fond de moi que je ne parvenais plus à exprimer. Je dis « plus » car, après une bonne dizaine d'années de psychothérapie, j'avais l'impression de ne plus avancer par ce moyen. Il me semblait que « tout avait été dit », dans le sens d'une sorte de répétition hebdomadaire des mêmes enjeux et problématiques connues. Je cherchais donc une autre voie. Ce fut la mienne : ma voix ! Lue, entendue, reçue, reprise et recevant l'écho d'autres « âmes », présentes, positionnées, centrées. Ce fut la révélation. Pas une révélation magique et instantanée. Mais lente, souterraine, sournoise, parfois, mais toujours étonnante, surgissant de nulle part. Au fil des semaines, mon identité, ou plutôt, une nouvelle identité est apparue. Pas différente de la précédente, devrais-je dire des précédentes, mais porteuse de transformation intérieure. De nouvelles perceptions, un agrandissement de ma vie psychique. Une profondeur accrue et embellie. Des sensations, des méandres, des rythmes que je ne connaissais pas et où j'étais invité à encore mieux plonger pour mieux cerner l'expérience. Avec des mots, certes. Avec des symboles, bien sûr, mais surtout avec un brin de folie permise. Une dimension rajeunie qui me redonne confiance en la vie, en les autres, en moi. En la générosité de cette petite communauté remplie de personnes différentes et originales. C'est cela ! Aller à la rencontre de nos originalités brutes et sauvages : sans fard, sans peur, droites et fières. »

Dans *achèvement*, il y a aussi l'idée de réalisation, c'est ainsi que l'on parlera d'une œuvre achevée ou inachevée. Avec ces fragments produits en atelier, intimes échos de l'existence, nous sommes bien loin de l'œuvre accomplie. Mais quel plaisir que le texte mené à terme, retravaillé ! Car écrire, c'est aussi réécrire. Chercher le mot juste. Enlever les répétitions. Améliorer la rondeur des phrases. Leur musique. « Aimez-vous les phrases ? » demande un professeur de littérature à un étudiant. « Quoi ? Aimer les phrases ? » Eh bien oui, de la même manière qu'un peintre aime l'odeur de la peinture, pour écrire il faut aimer les

phrases, affirme Annie Dillard, (p. 92). Petite œuvre réalisée. La plupart du temps en-dessous de ce qu'on avait tenté. Mais n'est-ce pas également l'inachevé qui nous garde en désir, nous propulse vers le texte suivant ?

Et quand on n'écrit pas pour devenir écrivain, quand on est psychothérapeute ou intervenant, que peut bien nous apporter une pratique de la création littéraire ? Voici ce qu'en dit une praticienne en milieu scolaire :

Ces ateliers m'ont fait découvrir le plaisir d'écrire. Je n'ai plus le traumatisme de la feuille blanche. Maintenant, dans le cadre de mon travail quand on me demande d'écrire un petit article pour rendre compte d'un projet et de son impact dans le milieu, je le fais volontiers.

Grâce à ces ateliers, j'ai expérimenté avec des jeunes élèves de 9 à 12 ans plusieurs exercices pour délier la main et libérer l'expression. Je constate maintenant chez les cinq groupes d'enfants avec qui j'ai travaillé qu'ils aiment beaucoup écrire, qu'ils écrivent de façon beaucoup plus spontanée. Leurs textes témoignent d'une plus grande créativité, et leur imagination est très fertile. Lorsqu'on leur demande maintenant de sortir papier crayon, il n'y a plus le tollé de protestation dégoûtée que l'on avait avant.

Dans notre groupe d'écriture, nous avons pu constater la progression chez chacun des participants et un fil conducteur, un style se dégager de leurs divers écrits. Je sens que je suis en train d'habiter un nouveau monde, celui de l'écriture, et je me sens plus complète comme si je m'étais réappropriée une partie importante, voire essentielle de moi-même dont je m'étais amputée. Maintenant, pour moi, vivre sans écrire, c'est vivre amputée.

Et cet autre témoignage d'un clinicien :

Ces journées ont eu de beaux effets sur ma pratique comme psychothérapeute. D'abord, j'y retrouve un support merveilleux de ma quête de sens par les partages, les témoignages de chacun et chacune. Mon style d'intervenant s'est modifié, assoupli, je dirais. Moins rigide, plus accueillant à la poésie de l'autre, aux chants mélodieux d'une expérience gratifiante, aux pleurs déchirants d'un drame qui se perpétue. J'assiste parfois à un apaisement de la souffrance, voire à un dénouement. Les « problèmes » des personnes ne m'angoissent plus ; j'ai moins besoin de les

« sauver », de les « réparer », ils le font seuls, je ne suis que le canal par lequel ils passent pour à leur tour se métamorphoser. Grande détente et libération. Davantage de joie et de légèreté dans ma vie aussi. Les moments de repos et de plein air me remplissent.

La rédaction de rapports m'est de loin beaucoup plus facile qu'elle n'était auparavant. Mon style est plus coulant, le Censeur en dedans de moi se montre le nez moins souvent; il a laissé place au mouvement de la rivière. Quelque chose a ouvert en dedans de moi. Je ne suis plus responsable de tout! Les choses arrivent quand elles arrivent. Je suis le témoin apaisé et apaisant de ce qui fait ma vie, seul et avec les autres. Cela m'a fait retrouver les premières intuitions de nos fondateurs qui disaient de « perdre la tête et retrouver les sens », retrouver le corps, les sensations, les pulsations du coeur, les tensions physiologiques.

Peut-être, à l'âge où je suis rendu, ai-je besoin de reprendre mon expérience de vie et de la mettre en mots. D'abord pour y voir clair et lui donner du sens; ensuite, pour ouvrir des aspects inexplorés de moi à la veille d'une préretraite. L'art, la poésie, le symbole, le mot. Les images inspirées qui s'envolent du centre de mon être pour élever un peu plus cet humain parfois si odieux, parfois tellement génial, mais toujours étonnant.

Écrire en atelier c'est d'abord pour chacun une aventure personnelle, mais c'est aussi une expérience de co-création. « Par un mystère, impossible à élucider, ce sont précisément toutes les rencontres d'une vie qui nous font peu à peu *advenir*. Chaque rencontre me livre d'étrange manière, tantôt une lettre, tantôt un mot, tantôt une virgule, un blanc qui, peu à peu, mis bout à bout vont composer le libellé d'un message à moi seul adressé. (...) Et ce sont les autres qui me livrent – souvent à leur insu – la clef de mon énigme. » (Singer, p. 93)

Un texte est lu et voici qu'un souvenir, un affect, remonte chez celui ou celle qui écoute, des images évocatrices se frayent un chemin dans les mémoires. D'un texte à l'autre, d'une personne à l'autre, il arrive que les mots voyagent. Il y a un imaginaire du groupe, des résonances entre les voix. Un inconscient collectif se construit. De cette force-là, de son dynamisme émane une fécondation réciproque. Parfois, les textes se répondent en écho. Les voix s'entremêlent, déployant et libérant beaucoup d'énergie. Ce qui se tenait dans l'ombre va dorénavant exister, couché sur le papier. La créativité bat des ailes.

Co-création

Je suis le fruit de vos fécondités. Une fécondité issue de multiples éclatements. Derrière vos visages ombragés se dresse un soleil imposant. La terre déploie ses tendres floraisons. Et voici que danse la lumière du printemps ! Une myriade d'oiseaux, autrefois captifs, émerge du magma de vos mots. Des traces laissées par vos pleurs, la vie renaît, et chaque fois, je renaiss avec vous.

J'ai dans la tête un nénuphar qui grandit : vos visages mille fois recommencés.

Marité VILLENEUVE

ABSTRACT

This article emerges from a writing workshop with a group of Gestalt practitioners. Inspired by Zinker, Hillman and Pauchant, the author starts by raising the necessity to give professional language a new breath, rooting it in bodily and emotional experience. She then describes a method of writing during workshops which allows the emergence of the creative process, supported by the dynamism and the imagination of the group. While couching her remarks based on the written texts of the workshop participants, the author shows the transforming potential of an exploration of words coming from imagination, dreams and poetry.

RÉFÉRENCES

- BACHELARD, G. (1984). Les rêveries vers l'enfance, in *La poétique de la rêverie*. Paris : PUF (1^{re} édition 1960), 84-123.
- CÔTÉ, D. (1997). Entrevue avec Thierry Pauchant : La pensée existentialiste au secours des organisations, in *Psychologie Québec*, Vol. 14, n° 6, 16-18.
- CYRULNIK, B. (2001). *Les vilains petits canards*. Paris : Odile Jacob.
- DILLARD, A. (1996). *En vivant, en écrivant*. Paris : Christian Bourgeois (édition originale : 1989).
- LEDOUX, M. (1992). *Corps et création*. Paris : Les Belles Lettres.
- HILLMAN, J. (1993). *La beauté de Psyché, L'âme et ses symboles*. Montréal : Le Jour (ouvrage original 1989).
- HILLMAN, J. et M. VENTURA (1998). *Malgré un siècle de psychothérapie le monde va de plus en plus mal*. Londres : Ulmus Ltd. (ouvrage original 1992).

PONTBRIAND, J.N. (1992). *Écrire en atelier... ou ailleurs*. Montréal : Éditions du Noroît, Prise de parole, Éditions du Blé.

PONTBRIAND, J.N. (1999). *L'écriture comme expérience, Entretiens avec Michel Pleau*. Québec : Le Loup de Gouttière.

SINGER, C. (2000). *Éloge du mariage, de l'engagement et autres folies*. Paris : Albin Michel.

ZINKER, J. (1981), *Se créer par la Gestalt*, Montréal : Les éditions de l'Homme. Trad. A. Dolbec et G. Goulet (publication originale 1977).

Les blessures viriles : vers une Gestalt de l'identité masculine

Jean-Pierre PLOUFFE

Résumé

L'identité masculine est un facteur critique au sein des échanges interpersonnels et un enjeu potentiel à la frontière-contact. Il s'agit d'une représentation de soi qui tire ses origines des relations objectales à partir des premières étapes psycho-développementales. Quoique structurée, elle conserve généralement une certaine fluidité qui l'emmène à se modifier au fil des contacts. Cet article cherche à suivre les trajectoires et dynamiques de l'identité masculine à partir de sa genèse, puis à travers ses méandres et métamorphoses. Il ouvre également des pistes cliniques prometteuses en termes du travail auprès des hommes.

Quoiqu'en partie déterminés par les gènes, la genèse et le développement de l'identité masculine passent surtout par le relationnel. Or, de sa naissance jusqu'à sa mort, l'identité masculine d'un homme évolue à travers les champs relationnels dont il fait partie. La trajectoire de l'identité masculine est ponctuée d'étapes qui sont autant de configurations relationnelles proposant à l'homme d'autres dimensions de sa masculinité. Ces propositions peuvent lui paraître énigmatiques. Dans la mesure où il réussira à cultiver le contact avec lui-même et autrui dans ces nouvelles configurations du champ, il résoudra les énigmes et découvrira les dimensions cachées de son état d'homme.

QU'EST-CE QU'UNE BLESSURE VIRILE ?

Le terme « blessure » est utilisé ici dans le sens que lui prête Cyrulnik (1999), à savoir un événement qui ébranle la psyché mais qui ne devient un traumatisme que par le biais de représentations négatives. Il s'agit d'une blessure « virile » dans la mesure où l'événement ébranlant a le potentiel de compromettre le développement de l'identité masculine. Dans le travail psychothérapeutique, la reconnaissance d'une telle blessure peut devenir une occasion de consolidation de l'identité masculine*.

* Il est important de noter que l'identité sexuelle n'est jamais consolidée une fois pour toute. Elle évolue, si ce n'est qu'en termes d'ajustements subtils, tout au cours de la vie et au fil des étapes psycho-développementales.

LA QUESTION DE L'IDENTITÉ

Si nous acceptons le concept du moi-témoin (Freud, 1933, page 73; Erikson, 1968, p. 217; Epstein, 1995, pp. 98 et 135), nous pouvons nous demander si ce n'est pas d'être en relation avec un moi particulier que cherche l'homme (Rank, 1914), par exemple : le moi-témoin en relation avec et s'identifiant au moi masculin.

Quoique Freud (1914) a reconnu au moi la capacité de se cliver et de se prendre pour objet, ce sont surtout les théoriciens de la psychologie du moi qui se sont penchés sur la question de l'identité (Hartmann, 1950; Erikson, 1959, 1968). Hartmann (1950) préconise l'usage du terme « *self-representation* » pour dénoter l'objet investi par la libido dans le narcissisme. Erikson (1968, p. 50) fait la distinction entre une identité perceptuelle (« *personal identity* ») et une identité consciente (« *ego identity* »).

L'identité aurait à la fois une qualité de permanence qui maintient un sentiment de continuité chez l'individu à travers le temps et l'espace, ainsi qu'une qualité ponctuelle permettant à l'identité d'être plus ou moins colorée par les contextes relationnels dans lesquels se retrouve l'individu d'un moment à l'autre (Wheeler, 2000). Il serait donc opportun de parler d'identité en termes de représentations de soi qui peuvent s'inscrire dans une structure ou dans un processus et qui peuvent être plus ou moins conscientes. Cette définition de l'identité cadre bien avec les concepts du self et de la matrice des représentations du champ (MRC, Delisle, 1998) ainsi qu'avec d'autres concepts gestaltistes et de la psychothérapie du lien. Un dérivé des relations objectales et des configurations du champ, l'identité est un facteur critique au sein des relations interpersonnelles et un enjeu potentiel à la frontière-contact.

En somme, l'identité serait composée des variables suivantes, qui s'inspirent largement des définitions de l'identité qu'avance Erikson (1968) :

- nos représentations de nous-mêmes ;
- nos représentations des représentations de nous d'autrui ;
- les rôles sociaux qui nous sont proposés ;
- les rôles sociaux que nous adoptons.

Dans ce texte, il ne sera question que d'identité masculine hétérosexuelle et issue de la culture occidentale dominante, car les questions d'identités masculines homosexuelle et interculturelle déborderaient du présent cadre.

IN UTERO

« Faire » un homme n'est pas chose facile. Sur le plan génétique, la formation de l'identité masculine comporte déjà certains défis chez l'embryon :

« Jusqu'à la fin de la sixième semaine de vie intra-utérine, le fœtus est sexuellement indifférencié. La différenciation masculine nécessite l'intervention de deux hormones, l'hormone anti-müllérienne faisant régresser les ébauches féminines, et la testostérone masculinisant les voies génitales et les organes génitaux externes. À l'inverse, la différenciation féminine est autonome, indépendante des sécrétions hormonales. » (Garel et Vliet, 1998, p. 25).

Il serait effectivement plus facile de « faire » une femme qu'un homme, du moins du point de vue biologique (Money & Ehrhardt, 1972, p. 19). Cette perspective n'a commencé à se préciser qu'en 1956, quand Tjio et Levant (1956), des chercheurs suédois, ont identifié de façon définitive les chromosomes sexuels qui distinguent le sexe génétique masculin de celui de la femme. Jusque là, la masculinité avait été conçue comme un état humain primaire. Elle est en fait seconde.

OUTRE-MÈRE

Admettons que le fœtus mâle réussisse à consolider hormonalement et charnellement sa masculinité, naisse et se voie déclaré garçon. La « lutte » qu'il doit mener pour maintenir et développer une identité masculine n'est pas pour autant terminée. Dans la plupart des cas, le garçon est nourri principalement sur les plans physique et psychologique par une personne du sexe opposé. Cela a un impact complexe et profond sur son identité masculine (Olivier, 1980).

Issu de la fusion intra-utérine, le garçon vit, lors des premières semaines qui suivent la naissance, une sorte de prolongation de cet état fusionnel. Du creux de la symbiose mère-fils, le garçon ne se différencie d'elle que tout doucement. Nombreux furent les auteurs à théoriser sur la relation mère/bébé. Quoique certains ont récemment remis en question la notion de symbiose, affirmant qu'il n'y a jamais confusion entre soi et autrui dans l'esprit du bébé (Stern, 1985, p. 10), les auteurs sont presque unanimes à conclure qu'il s'agit pour l'enfant d'une relation où il vit l'amour le plus puissant qu'il connaîtra et qui sera en quelque sorte le prototype des relations amoureuses ultérieures (Freud, 1940).

Selon Spinoza (1674) « toute détermination est négative ». Mais cela s'appliquerait davantage à l'homme qu'à la femme, car il a d'abord

recours à la complémentation sexuelle, plutôt qu'à l'identification sexuelle (Bureau, 1998). Pour la fille, sa relation avec sa mère est à la base d'une identification à son propre sexe, quoique cela présente ses propres défis (Olivier, 1980). Pour le garçon, sa mère représente en partie une inversion du rôle de mâle qu'il aura à assumer. « Pour devenir un homme, il devra apprendre à se différencier de sa mère et à refouler au plus profond de lui cette passivité délicate où il ne faisait qu'un avec elle. » (Badinter, 1992, p. 76.) Ainsi, le garçon apprend d'abord ce que c'est de ne pas être féminin, plutôt que ce que c'est d'être masculin (Hartley, 1959, p. 458).

Afin de réaliser son identité masculine, le garçon doit prendre des distances face à la mère. En ce sens, la proximité de la mère est menaçante à son identité masculine (Olivier, 1980). Parallèlement, il a besoin de sa mère et y est attaché au point de ressentir de la nostalgie pour l'état fusionnel, ce paradis perdu où il n'avait pas à se compliquer la vie par la formation d'une identité masculine (Pollack, 1998).

Lors des premières années de sa vie, le garçon se retrouve en plein dilemme de contact vis-à-vis de sa mère, qui représente à la fois un intolérable objet fusionnel posant obstacle à sa différenciation sexuelle et une indispensable figure d'attachement, source de sollicitude et réconfort. Ceci est introjecté sous forme d'anxiété de séparation et de sentiment de honte. La métabolisation de ces introjects représente des enjeux développementaux majeurs sur les plans de l'attachement et de l'estime de soi.

LA HONTE

La honte est un sentiment particulièrement masculin (Pollack, 1998; Osherson & Krugman, 1990). Selon Haviland & Malatesta (1981), dès les premiers mois de la vie, les garçons sont non seulement plus expressifs que les filles, mais reçoivent de la rétroaction positive surtout pour l'expression d'affects positifs, ce qui n'est pas le cas pour leurs consœurs. Les garçons apprennent donc assez rapidement à taire en eux les affects plus négatifs, telles que la tristesse et l'angoisse (pas la colère, par contre). On encourage aussi les garçons, dès les premières années, à se séparer de la mère et à prendre leurs distances du monde féminin (Pollack, 1998, p. 11).

Ceci suscite chez le garçon un profond sentiment de honte face à ses affects négatifs et face à sa propre féminité. Il en vient d'ailleurs à associer ses affects négatifs à son féminin intérieur. La honte le détache de ces facettes de lui-même et du même coup les cachent du monde

extérieur (Lee, 2000, p. 18). Le garçon subit par conséquent une grande solitude affective et une vie intérieure mutilée.

Selon Wheeler (2000, p.76), « (...) la carte du champ sexué est dynamisée et tenue en place par la menace de la honte (et bien sûr aussi par la honte elle-même) ».

LES ATTITUDES ENVERS LA MASCULINITÉ ET LA FÉMINITÉ

Les attitudes de l'entourage envers la masculinité et la féminité sont des facteurs psychosociaux de risque et de résilience pour l'identité masculine (Pollack, 1998). Quelle est l'attitude de la mère envers la masculinité ? Est-ce qu'elle trouve cela bon, un homme, ou méprisable ? A-t-elle des croyances rigides sur ce que c'est d'être un homme ? Quelle est son attitude envers son propre père ? Quelles sont ses attitudes envers la féminité ? Comment signifie-t-elle le père de l'enfant ? Est-elle à l'aise avec sa maternité et comment la vit-elle ?

Du côté du père, est-il à l'aise avec sa masculinité et sa paternité ? Comment les vit-il ? Comment voit-il son propre père ? Quelle est son attitude envers la féminité ? Comment signifie-t-il la mère ?

Nous pouvons nous poser les mêmes sortes de questions par rapport aux figures de l'entourage, telles que la parenté, les voisins et les amis de la famille. Il est important aussi de tenir compte de l'organisation sexuelle des contextes sociétal et culturel du garçon.

L'APPORT DU PÈRE

Chez les humains, comme chez tous les mammifères, la différenciation sexuelle fait partie intégrante de la reproduction. Il y a donc une cellule sexuelle femelle et une cellule sexuelle mâle. Cette formule permet le mélange des gènes, ce qui facilite l'adaptation à l'environnement et l'évolution de l'espèce. Par contre, ce n'est pas dans la génétique que nous allons trouver le sens du père.

Selon Cyrulnik (1989, p.145), il y a trois pères : le père intramaternel, le père périmaternel et le père social. Le père intramaternel c'est le « père planteur », co-responsable du phénomène biologique de la conception. Mais il est également « connu » sensoriellement par le fœtus, car les réactions de la mère au père, les représentations que la mère élabore à son égard sont transmises de façon physiologique au fœtus.

Cette phase intramaternelle persiste après la naissance, quand le père peut également prodiguer certains soins « maternels », et ce jusqu'au huitième mois de l'enfant, où ce dernier peut alors commencer

à distinguer le visage de son père du visage maternel. Il s'agit alors de la naissance du père périmaternel, une période de grande vulnérabilité pour la paternité, car elle dépend beaucoup de la façon dont la mère présente le père à l'enfant, à savoir ses réactions au père et les significations du père dont elle fait part à l'enfant. C'est le père périmaternel qui met en branle la triangulation où se joue chez l'enfant la conscience de la différence des sexes et les ébauches de l'identité sexuelle.

Quant au père social, il s'agit du rôle du père tel que défini par les société et culture ainsi que du père comme représentant de ces société et culture au sein de la famille.

La complémentarité du père à la mère est cruciale pour l'enfant en termes de son développement psychosocial, particulièrement pour le garçon. Selon Lemay (1983), les pères s'adonnent à des interactions physiques plus toniques, syncopées et vigoureuses avec leurs bébés que le font les mères. Il s'agit de jeux avec une dominante sensorimotrice et visuelle.

Cet apport masculin a une fonction séparatrice pour l'enfant, l'initiant au monde au-delà du corps maternel, et favorise l'indépendance et l'agressivité du bébé. De plus, pour l'enfant mâle, ce comportement paternel lui sert de modèle pour son identité sexuelle non seulement sur le plan comportemental, mais de façon encore plus fondamentale, c'est-à-dire sur le plan de l'appropriation ou l'assimilation de son corps mâle. Le père rend attrayant au fils d'être masculin.

Selon Corneau (1989, p.27), « L'une des conséquences principales de l'absence du père est que les fils sont laissés sans corps. Or, le corps est la base de toute identité, c'est là qu'une identité doit nécessairement commencer ». Certains théoriciens, dont Hartmann (1964), incluent non seulement la psyché dans la notion de soi, mais le corps aussi; le soi étant alors un terme qui représente la personne comme sujet et la distingue du monde objectal.

Corneau (1989, p.28) affirme également que face à l'absence paternelle, « (...) le fils ne se développe pas positivement en rapport avec le corps du père, mais plutôt négativement contre le corps de la mère et le corps féminin ». Selon lui, cette dynamique sous-tend le mépris des hommes à l'égard non seulement des femmes, mais à l'égard de la corporalité et la sensualité en général, qu'ils associent au féminin. Par conséquent, l'homme se trouve désincarné. À la place de la gratification sensuelle, s'installe la honte de ses désirs et besoins sensuels. Le corps est réduit à un outil pour dominer l'environnement. Dans le même sens, Olivier (1980, p. 156) soutient que le garçon, « Pour sortir

de l'Œdipe et de la relation désirante avec la mère, (...) est amené à rejeter à la fois tout ce qui concerne son corps qui a été lieu d'attirance pour la mère, et tout ce qui marque l'affectivité dont elle l'a trop entouré, étouffé (...) ». Se couper du féminin peut aussi occasionner des problèmes scolaires au garçon, car les valeurs académiques sont maintenant considérées féminines (Bouchard & Saint-Amant, 1996).

À l'autre pôle, un garçon qui ne réussit pas à s'arracher de la fusion charnelle avec la mère vit de la confusion sur le plan identitaire qui peut aller jusqu'à menacer son intégrité psychique. La fonction du père comme médiateur de la différenciation sexuelle du garçon face à la mère est donc primordiale. Cette différenciation s'effectue premièrement par le phénomène de la triangulation.

Fruit de la représentation du père, la triangulation permet l'accès à la pensée abstraite (Cyrulnik, 1989, p.129). De plus, le rôle du père dans le triangle facilite la socialisation de l'enfant de par son effet séparateur et sa fonction de relais entre le monde maternel et le monde extra-maternel. C'est au sein de ce triangle que naît le complexe d'Œdipe, qui est à la fois souffrant et utile pour le garçon.

Selon Fairbairn (1944), une fois que l'enfant a effectué la distinction du père de la mère, le père devient alors une figure ambiguë, c'est-à-dire à la fois une source de sécurité et une menace à sa relation fusionnelle avec la mère. L'enfant intériorise cette figure ambiguë en la clivant en objets intérieurs bon et mauvais. Il aurait alors deux représentations du père : l'une bienveillante, l'autre malveillante.

Dans le complexe d'Œdipe, la figure du père impose aux yeux du garçon des limites à sa fusion charnelle avec la mère (Freud, 1933; Corneau, 1989; Cyrulnik, 1989). Cela est, d'une part, source d'angoisse de rétribution (peur de la castration) et de sentiment de culpabilité, mais d'autre part, la figure paternelle sert de point de repère ou de ralliement pour permettre au garçon d'effectuer son individuation de la mère et son identification au masculin. Étant donné son apport potentiel à la consolidation de l'identité masculine, il serait peut-être plus approprié de parler de dynamique œdipienne plutôt que de complexe d'Œdipe.

On peut considérer la dynamique œdipienne comme un dilemme de contact où le père est à la fois un intolérable interdicteur au lien avec la mère et une indispensable figure d'identification (Delisle, 2001). Le garçon évitera que l'œdipe ne devienne une situation inachevée dans la mesure où il parviendra à métaboliser les introjects de l'angoisse de rétribution et du sentiment de culpabilité par le biais de la formation d'un surmoi équilibré.

Fairbairn (1951) apporte une autre interprétation au complexe d'Œdipe quand il affirme que l'enfant y tente de simplifier sa relation ambivalente avec la mère (qui figure dans son esprit à la fois comme mère « excitante » et mère « rejetante ») en considérant la mère comme bienveillante et le père comme malveillant. En somme, Fairbairn soutient que, par ce clivage, l'enfant crée lui-même le complexe d'Œdipe, qui s'inscrit dans le processus de ses relations d'objet.

Dans l'œdipe inversé, le père fait l'objet du désir homosexuel du fils. Il s'agirait, entre autres, de la projection d'un moi idéal sur la figure du père, ce qui contribue à la formation du surmoi. Parfois la mère est une figure interdictrice à la relation père-fils, ce qui peut provoquer de l'hostilité de la part du garçon envers elle et le pousser vers une fusion avec le père. Cela peut avoir un impact perturbateur sur la formation du surmoi dans la mesure où le dilemme de contact face au père n'est pas résolu. La résolution saine de l'œdipe mène à un surmoi où domine une figure paternelle intégrée et non clivée, servant de point d'appui fiable à l'identité masculine.

Qu'en est-il du garçon sans père ou dont le père occupe peu de place dans sa vie ? Son identité masculine est-elle vouée à l'échec présagé par le titre bien connu, *Père manquant, fils manqué* (Corneau, 1989) ? Force est de croire qu'un garçon peut être en contact avec des figures paternelles autres que son père biologique et peut à la rigueur porter en lui-même une figure paternelle composée de représentations d'hommes et du travail de son imagination. Quoique cela ne saurait remplacer un pater en chair et en os, de telles compensations peuvent alimenter la résilience de l'identité masculine.

La façon dont l'environnement signifie le père a aussi beaucoup d'impact. Par le biais de sa nomenclature officielle et du discours de ses intervenants, le réseau socio-sanitaire qualifie régulièrement une famille où le fils vit avec sa mère et voit son père les fins de semaine de « famille monoparentale ». Pourtant, il y a deux parents dans ce portrait-là. De telles étiquettes ainsi que des aphorismes tels que *Père manquant, fils manqué* constituent une forme banalisée de violence psychologique.

L'ADOLESCENCE MASCULINE

Selon Samy (1998, p. 157), « L'adolescence est la réaction psychologique d'un individu à l'avènement de sa puberté (...) À travers le travail de l'œdipe, l'adolescence vient marquer et accomplir le deuil de l'enfance ».

Lors du retour de l'œdipe, à l'adolescence, le rôle paternel de contrainte à la fusion mère-fils s'avère une source de réconfort pour le garçon, qui doit composer avec la lourde tâche d'assimiler sa sexualité génitale et l'image corporelle qui s'ensuit (Laufer, 1968). Le père incarne le tabou de l'inceste et représente ainsi un pilier auquel l'adolescent peut s'accrocher afin de ne pas sombrer dans la relation symbiotique avec la mère, ce qui l'anéantirait en tant que mâle et en tant qu'individu. L'adolescent est ambivalent face à la mère. Il persiste chez lui une quête de la fusion avec elle, issue d'une anxiété de séparation, ainsi qu'une fuite de cette fusion, amorcée par son besoin d'individuation. La quête de la fusion maternelle est liée à la peur de la vie, la peur d'être un individu (Rank, 1929-1931). Cette quête peut mener à une inhibition identitaire, ce qu'Erikson (1968) nomme « *role fixation* ». La fuite de la fusion maternelle part d'une anxiété d'annihilation, ou de la peur de la mort et de ne plus être un individu (Rank, 1929-1931). Quand elle est modérée, cette fuite peut mener à la consolidation identitaire, ce qu'Erikson (1968) nomme « *role experimentation* ».

L'adolescent est aussi en quête de la confirmation de sa masculinité. En ce sens, le père est à la fois un modèle d'homme et un rival contre lequel l'adolescent peut mesurer ses forces et capacités croissantes. L'adolescent compte sur son père pour lui confirmer son statut de mâle et éventuellement d'homme. Il se tourne vers son père pour vivre une complicité et une compétition masculines à l'intérieur desquelles il peut développer sa confiance. Il y a donc une polarité relationnelle dans le lien père-fils, c'est-à-dire que leur relation est à la fois sympathique et antagonique. Par contre, si l'adolescent persiste trop dans le pôle antagonique, dans le refus de l'héritage paternel, et ce au-delà de la rébellion normale (Erikson, 1959), dû à la perturbation de l'attachement père-fils, son identité masculine peut être carencée et le passage au *manhood* compromis.

Dans les sociétés tribales, les garçons passent de l'enfance à l'âge adulte par le truchement de rites initiatiques (Campbell, 1949). On leur fait grâce des tourments de l'adolescence. Ces rites sont menés par des mâles adultes et ont pour but de rompre le lien entre le garçon et la mère, afin qu'il puisse entrer dans le monde des hommes. Ces rites comportent parfois leurs propres tourments.

Dans notre société, ce passage au monde des hommes est censé se faire de façon définitive au cours de l'adolescence. L'adolescent qui se retrouve sans rites pour l'encadrer, ni père, ni figure paternelle pour l'épauler, risque d'éprouver de sérieuses difficultés lors de ce passage. De plus, sans père ni figure paternelle, il lui est difficile d'avoir recours

à l'œdipe. Or, le retour de la dynamique œdipienne est un mécanisme qui répond très bien aux besoins d'individuation et d'identification sexuelle du garçon. Il s'agit toutefois d'un mécanisme complexe, comportant plusieurs éléments.

D'abord, on y retrouve le désir de la mère, surtout inconscient, porté sur la lame de fond de l'afflux hormonal et de la fébrilité sexuelle qui s'ensuit. Le désir de la mère est anxiogène, car elle entraîne le garçon vers la fusion maternelle, qui représente l'annihilation de son individualité et donc sa mort. Le désir de la mère mène au besoin chez le garçon d'être vu par elle comme un mâle qui peut être sexuellement désirable, sans qu'elle le désire sexuellement.

Toutefois, dans le retour de la dynamique œdipienne le garçon a beaucoup plus de besoins face au père que face à la mère. Il a besoin de se mesurer à son père, de rivaliser avec lui, afin de tester ses propres capacités en tant que mâle. Il a besoin d'être vu comme un homme par son père, afin d'être confirmé dans sa masculinité. Il a besoin de regarder avec son père, dans la même direction, et de voir les choses de la même façon, afin d'expérimenter davantage la complicité masculine et d'adhérer au modèle d'homme que lui propose son père (Delisle, 2000). Il a aussi besoin de regarder sans son père, de voir les choses de sa façon et autrement que par les lunettes paternelles, ce qui peut être facilité par la fréquentation de groupes de pairs masculins. Comme l'affirme Olivier (1980, p. 67), il doit passer de « l'être-comme » (identification) à « l'être-soi » (identité).

Quoiqu'il soit normal pour un adolescent de défier l'autorité parentale, afin de tester les limites de celle-ci et d'expérimenter son indépendance accrue, l'absence du père, ou d'une figure masculine adulte positive, peut amplifier cette défiance. Consciemment ou pas, l'adolescent vit du ressentiment envers le père absent, qu'il projette sur les figures d'autorité homme ou femme, question de se défouler. Cette défiance amplifiée est aussi un appel à l'aide, en ce sens que le jeune tente de provoquer la paternité chez les figures d'autorité hommes ou femmes et d'évoquer ainsi le père.

Qui plus est, l'absence du père ou d'une figure masculine positive peut mener à un sentiment d'inadéquation chez le jeune qui en vient à se dire : « Je ne mérite pas un père ». L'absence du père peut être compensée chez l'adolescent par le développement d'un surmoi primitif, un surmoi bourreau et exigeant qui persécute son féminin intérieur, exacerbant ainsi la différenciation sexuelle par la complémentation. L'adolescent aura donc encore plus tendance à se définir comme homme en s'opposant non seulement aux femmes, mais en se coupant

aussi de son féminin intérieur, car toute féminité sera perçue comme une menace à son identité sexuelle masculine et comme un risque de fusion avec la mère.

Dans la mesure où il étouffera le féminin en lui, où il refusera de le nourrir ou de s'en nourrir, nous pouvons parler d'anorexie. Les stéréotypes masculins dont il tente de s'alimenter, parfois de façon boulimique, manquent de substance et sont même toxiques. Il s'agit d'une nourriture incomplète pour l'identité masculine, car dépourvue d'éléments féminins qui lui permettraient d'être en relation avec toutes les facettes de lui-même et faciliteraient ses relations avec les femmes en lui permettant de s'y identifier (Jung, 1951). Sans contact avec son intérieur féminin, l'adolescent ne peut le projeter sur les filles ni les femmes, ce qui pose obstacle à sa capacité d'empathie vis-à-vis d'elles.

Inconsciemment, cette anorexie, ou le refus de nourrir et de se nourrir de son féminin, peut être difficilement tolérable, car la féminité du jeune ne cesse de surgir puis de s'imposer, et la restriction de cette féminité est mutilante pour lui sur le plan identitaire. La souffrance qui s'ensuit peut mener à une projection de cette anorexie sur les filles et les femmes dans un processus que nous pouvons nommer *anorexie projective*. L'adolescent projette sur elles sa féminité persécutée, qu'il considère comme inacceptable, et oriente la restriction de cette féminité vers elles. Ainsi, un jeune peut en venir à exprimer des commentaires désobligeants à l'égard des rondeurs et de la sensibilité émotionnelle des filles et des femmes de son entourage. Cela peut même se produire à l'échelle collective des sociétés, telles que la société nord-américaine, qui ne valorisent pas le féminin.

Dans la mesure où il n'y a pas qu'une seule représentation de la femme chez les hommes, la féminité projetée dans l'*anorexie projective* peut prendre différentes formes. Ces formes s'inspirent généralement de la figure maternelle. En voici trois exemples :

- Il y a la projection et persécution du féminin incarcerated, perçu comme une menace à l'individualité et à l'identité masculine (Olivier, 1980, p. 62). Il s'agit ici d'un symbolisme maternel utérin.
- Il y a la projection et persécution du féminin castrant, perçu lui aussi comme une menace à l'individualité et l'identité masculine. Il s'agit ici d'un symbolisme maternel phallique (Klein, 1928, p. 190).
- Il y a la projection et persécution du féminin envié pour sa plénitude et son autosuffisance (Klein, 1957, pp. 183 & 201). Il s'agit ici d'un symbolisme maternel mammaire.

La présence d'une figure masculine positive, surtout d'un père, peut contrer ce phénomène en fournissant à l'adolescent un modèle d'homme qui a réussi à intégrer ses aspects féminins sans que cela ne détruise sa masculinité, mais, au contraire, en faisant en sorte que cela complète sa masculinité. Le jeune peut voir en lui, de par sa posture, son gestuel, sa voix et ses formulations, un homme qui a assimilé ses qualités féminines et qui les exprime en homme. Ce phénomène de *modeling* peut aussi se produire entre pairs adolescents.

L'adolescence est une étape charnière dans la vie d'un homme. Les enjeux sont majeurs en ce qui concerne la consolidation de son individualisation et de son identité sexuelle. Le retour de la dynamique œdipienne est exigeant pour chaque membre du triangle. Malgré cela, il constitue un mécanisme incontournable, un mécanisme qui peut être réappliqué sans cesse, reproduit dans maintes et maintes relations, jusqu'à ce qu'il accomplisse la tâche qui lui revient.

C'est à l'adolescence ou au début de sa vie adulte que le jeune tente de s'approcher des filles ou des femmes de façon sexuelle. Il revient alors vers un corps différent du sien et du même sexe que celui de sa mère. Ce mouvement peut être vécu comme régressif et anxiogène par le jeune, qui risque de l'associer à une fusion avec la mère. De là la tendance chez certains jeunes de fanfaronner par rapport à leurs conquêtes sexuelles, afin de chasser de leur esprit toute connotation fusionnelle.

Autant que le mouvement peut être vécu comme régressif, autant peut-il avoir un potentiel libérateur et transformateur, permettant au jeune de projeter sur l'objet de son désir sa propre féminité, puis de faire preuve de tendresse et sollicitude envers cette féminité, qui lui revient ainsi enrichie sous forme d'introject.

LA PATERNITÉ

Lorsqu'il est question de paternité, il est tout à fait pertinent de se demander: « De quoi accouche l'homme, à côté de sa femme? »

Effectivement, malgré la tentative d'homogénéisation contenue dans l'expression populaire « nous sommes enceints », la paternité demeure un univers parallèle à la maternité. Cet univers trouve ses origines dans le désir d'enfanter chez l'homme, dans la signification de ce désir, et dans la façon avec laquelle il partage ou pas ce désir avec une femme.

Dans le désir d'enfanter, il y a souvent pour l'homme le projet de réparer une blessure narcissique. L'enfant est idéalisé et mandaté pour

réparer cette blessure qui devient alors, si elle ne l'est pas déjà, une blessure trans-générationnelle.

Lorsque l'homme devient père d'un fils, cette blessure narcissique peut se manifester par un contre-cédipe (Delisè, 2001), où c'est le père qui perçoit son fils comme une menace à son lien avec son épouse. Le contre-cédipe peut être passé de père en fils, devenant une reproduction trans-générationnelle qui se perpétuera jusqu'à ce qu'un homme décide d'y mettre fin.

Aujourd'hui, dans la plupart des pays développés, l'homme dépend de la femme pour lui conférer la paternité sur le plan biologique, car c'est la femme qui décide si elle va faire d'un homme un père, en portant l'enfant à terme, ou un non-père, en refusant la conception par des moyens contraceptifs ou en se faisant avorter. Ainsi, lorsque le désir d'enfanter chez l'homme ne retrouve pas un désir homologue chez la femme, ou lorsqu'il y a situation inverse, des conflits peuvent survenir dans le couple.

Lorsque le couple est d'accord, le projet d'enfanter peut être représenté dans l'esprit de l'homme comme un projet unificateur pour son couple. Là où le bât blesse, c'est quand sa compagne s'éloigne de lui pendant les neuf mois de la gestation et au moins les six premiers mois suivants la naissance du bébé. Pendant ce temps, l'homme va du rôle d'amant à celui de partenaire vis-à-vis de sa compagne et peut éprouver de la difficulté à s'y accommoder. Il peut aussi se sentir insécure par rapport à sa capacité d'assumer le rôle de père, surtout si ses propres modèles étaient inadéquats, toxiques ou absents.

Face à ces difficultés sur le plan de l'évolution identitaire, l'homme peut adopter un comportement de fuite en s'investissant davantage dans son travail, ses loisirs, des projets, en se réfugiant dans des relations homosexuelles ou en se prenant une maîtresse. Il cherche ainsi des contextes et des relations qui lui permettent d'entretenir une représentation de soi qui lui est familière plutôt que de la modifier en fonction des exigences d'adaptation de la paternité.

LA QUÊTE DU LIEN FUSIONNEL

Il se peut que pour « résoudre » à la fois son ambivalence face au père et sa peur de perdre sa mère, le garçon préconise la quête du lien fusionnel. Cette quête peut se poursuivre tout au cours de sa vie. Elle entraîne d'abord un sentiment de honte (Osherson & Krugman, 1990) plus ou moins conscient, car l'homme aura manqué au contrat de l'identité sexuelle qui lui demandait de se séparer de sa mère et de

poursuivre son devenir masculin. Il n'aura pas intégré sa sensualité masculine et se retrouvera en ce sens désincarné, dépendant des corps des femmes à travers lesquels il vivra la sensualité (Finkielkraut & Bruckner, 1977). Il peut avoir recours, entre autres, au donjuanisme (Klein, 1937, Corneau, 1989), cherchant à reproduire l'intensité des conquêtes et premiers ébats qui lui rappellent l'intensité fusionnelle, et quittant chaque nouvelle femme pour une autre, afin de fuir sa honte liée à l'état fusionnel. Dans le dilemme de contact qui se présente ici, la mère est à la fois un indispensable objet fusionnel et une intolérable figure incarcérante.

De façon générale, la quête du lien fusionnel cherche à assouvir des besoins liés au stade oral. Il s'agit souvent de l'érotisation de besoins oraux. Inconsciemment, l'homme désire incorporer sa mère, ce qui mène symboliquement à un sadisme oral, avec le sentiment de culpabilité et les tentatives de réparation qui s'ensuivent (Klein, 1937). Dans ses relations amoureuses avec les femmes, l'homme peut reproduire cette dynamique en étouffant « d'amour » sa compagne par la dépendance affective, la jalousie ou le contrôle, laissant peu de place pour la compagne dans leur relation. Le sentiment de culpabilité de l'homme face à cela peut se traduire par des gestes compensatoires à visées réparatrices, tels que la sollicitude acharnée ou le dévouement qui frise l'abnégation.

Souvent, chez l'homme en quête de lien fusionnel, une sur-idéalisation de la femme côtoie la misogynie (Kernberg, 1995). Sa quête est impossible, car aucune femme en chair et en os ne peut lui procurer ce lien fusionnel. Alors toutes les femmes réelles sont d'emblée ou ultimement inadéquates, et il se retrouve à la poursuite d'une femme idéalisée qui elle seule peut satisfaire sa quête.

Sur le plan de l'inconscient, l'homme reconnaît l'impossibilité de sa quête. Cela l'amène vers des comportements compensatoires, dont le donjuanisme mentionné plus haut, afin de diminuer le sentiment de frustration et l'anxiété que lui occasionne cette impossibilité. Il peut développer une assuétude à la pornographie, aux prostituées ou aux spectacles érotiques, devenir hyper-critique à l'égard des femmes qu'il courtise et, donc, ne jamais s'engager, car elles ne s'avèrent jamais à la hauteur de son idéal. Il peut avoir recours à un trouble obsessionnel-compulsif, afin de se donner l'impression qu'il contrôle sa vie. Il peut se retrouver en fusion avec lui-même, dans le narcissisme, ou avec un idéal quelconque. Il peut devenir contrôlant à l'égard de sa compagne, afin d'anéantir toute distance et désaccord entre eux (elle doit penser et agir exactement comme lui). Cette dépendance fusionnelle à l'égard

de sa compagne peut se manifester par de la violence psychologique et physique envers elle. Il peut aussi somatiser sa frustration et son anxiété, et se garantir ainsi la sollicitude de sa compagne via une maladie.

LA FUITE DU LIEN FUSIONNEL

Dans la fuite du lien fusionnel, l'homme cherche désespérément à mettre le plus grand écart entre sa mère et lui. L'échec de la consolidation de son identité masculine l'entraîne dans un dérapage vers le lien fusionnel. Le lien fusionnel lui est profondément anxiogène, car il représente son annihilation en tant qu'individu, donc sa mort. Dans le dilemme de contact qui se présente ici, la mère est à la fois un intolérable objet fusionnel posant obstacle à sa différenciation sexuelle et une indispensable figure érotique et objet de désir. Afin de « résoudre » à la fois cette ambivalence face à la mère et le deuil du père, dont l'absence priva le garçon d'une figure identificatoire, le garçon et, plus tard, l'homme pourraient prendre la fuite du lien fusionnel.

Davantage liée au stade phallique, la fuite vient tronquer ce stade par un narcissisme pathologique. L'élan créateur phallique n'est que sublimé ou tourné vers lui-même, car l'homme n'arrive pas à l'intégrer dans ses relations avec le sexe opposé. Coupé de son intérieur féminin, l'homme ne peut le projeter sur les femmes. Le manque d'empathie qui en résulte perturbe ses relations avec elles. La fuite se manifeste par un mépris du corps de la femme (Corneau, 1989) des valeurs féminines et de sa propre féminité. Ce mépris propulse l'homme vers des valeurs et comportements stéréotypiquement masculins. Il s'investira, par exemple, dans l'autonomie, l'action, et le rationalisme, aux dépens de l'interdépendance, de la contemplation et des émotions, qui sont considérées comme des valeurs féminines. Certains comportements de fuite, tels que le jeu, la toxicomanie ou le narcissisme, ont également des qualités fusionnelles.

Dans la mesure où il étouffera le féminin en lui, où il refusera de le nourrir ou de s'en nourrir, nous pouvons parler d'*anorexie projective*, dont il fut question plus haut.

La somatisation présente une fausse issue à la souffrance qu'occasionne la fuite du lien fusionnel. Dans ces maladies-refuges (Dulac, 1999), l'homme peut inconsciemment retrouver une relation sympathique avec son corps et donc une facette de sa féminité. Puisque la maladie est une forme de souffrance socialement acceptable pour l'homme, elle ne compromet pas sa masculinité. Mais la somatisation ne désamorce pas pour autant la fuite du lien fusionnel.

Dans la fuite du lien fusionnel, l'homme est en manque de modèles masculins adéquats, c'est-à-dire complets et équilibrés, auxquels s'identifier et desquels il peut recevoir de l'appui dans la consolidation de son identité masculine. Afin de tenter de compenser pour ce manque, il peut développer un moi idéal, formé de stéréotypes masculins, qui est pénible à assumer et un surmoi, formé de représentations paternelles, qui s'avère tyrannique. Dans la mesure où ce moi idéal auquel il aspire ne répond pas à ses vrais besoins identitaires, nous pouvons le décrire comme un faux soi (Winnicott, 1960). Quant au surmoi-bourreau, on le retrouve surtout dans les cas où le père est absent ou peu présent. Inconsciemment, l'homme a l'impression d'être responsable de l'absence du père de par une tare personnelle et tente de le séduire, de se garantir sa présence en se soumettant à ses exigences (c'est-à-dire, en se soumettant à son propre surmoi formé d'introjects et de représentations paternelles clivées), puis ainsi se racheter.

LA POLARITÉ QUÊTE/FUITE

Selon Fromm (1975), un individu qui demeure enchevêtré dans son passé infantile et qui n'accomplit pas la séparation maternelle se lierait à autrui par symbiose en tentant soit de contrôler, soit d'être contrôlé, soit en se rattachant exclusivement à lui-même, comme c'est le cas dans le narcissisme. Pour Rank (1929-1931), le dilemme fondamental de l'être humain se situe entre la peur de la mort – ou de la symbiose avec la mère, de l'état d'union absolue, de la fusion avec tous les éléments de l'univers – et la peur de la vie ou de la séparation de la mère qui mène à la dualité soi/autrui et donc à l'individualité. Ce dilemme peut aussi être conçu comme une polarité quête/fuite où la quête du lien fusionnel tend vers la symbiose (peur de la vie) et la fuite du lien fusionnel tend vers l'individualité (peur de la mort). Dans les quête et fuite du lien fusionnel élaborées plus haut, nous retrouvons les deux pôles.

Cette polarité peut s'expliquer également en termes du cycle de contact, surtout si on le considère à la lumière de ce qu'avance Delisle (2001, p. 65) :

« Le défi de la maturation affective, c'est de conjuguer deux ordres de besoins en tension constante : le besoin de fusion et le besoin de séparation. Formulée de cette façon, cette polarité de besoins prend d'emblée une saveur relationnelle. Mais, d'un point de vue pulsionnel, on pourrait bien arguer qu'il ne s'agit là que de la manifestation interpersonnelle d'un cycle plus fondamental, qui est celui du contact-retrait. La satisfac-

tion même de l'ensemble de nos besoins, des plus primitifs aux plus élaborés, passerait par ce cycle organique. »

Il est fort probable qu'un homme ne se situe pas à un pôle ni à l'autre de la polarité quête/fuite, mais quelque part entre les deux. Également, il ne serait pas surprenant de reconnaître là où il se situe des éléments des deux pôles. Par exemple : un homme pourrait être à la fois don Juan (quête) et coupé de son intérieur féminin (fuite). La non-résolution de la dynamique œdipienne peut se mesurer par la tendance chez l'homme à se diriger vers les pôles et à vivre ainsi un déséquilibre sur le plan de son identité masculine.

DE LA BLESSURE À LA RÉPARATION

Comment la psychothérapie gestaltiste peut-elle promouvoir la consolidation de l'identité masculine chez un client ? Le modèle tridimensionnel de reproduction-reconnaissance-réparation (Delisle, 1992, p. 48) apporte une réponse plus que pertinente à cette question.

Étant donné que l'identité masculine puise amplement dans le triangle œdipien et les relations parents-fils en général, il est fort probable que certains aspects de ces dynamiques objectales se reproduisent dans les configurations transférentielles et contre-transférentielles lorsqu'il s'agit d'un client dont l'identité sexuelle est carencée. Le thérapeute gestaltiste a donc à être à l'affût de ce qui émerge en lui-même en termes d'identifications introjectives :

« (...) le client connaît les deux pôles de tout paradigme relationnel d'actualité pour lui et l'écho objectal ainsi ressenti par le thérapeute lui permet d'entrer affectivement dans la partie la plus troublée car plus ou moins désavouée, de l'univers intrapsychique du client. » (Delisle, 1993, p. 83.)

Prenons comme exemple le cas d'un homme près de la trentaine, fils unique et célibataire. Quoiqu'installé dans son propre domicile, il vit une forte symbiose avec ses parents. Le client consulte parce qu'il est en dépression suite au décès de son père, fauché par une crise cardiaque huit mois plus tôt. Il fréquente sa mère comme auparavant, mais se plaint du fait que lorsqu'il l'embrasse il ressent une légère excitation sexuelle, ce qui est nouveau. En général, il manifeste un manque d'intérêt et de plaisir marqué, mais il se préoccupe beaucoup du fait qu'il est encore puceau. Il craint aussi de perdre sa mère, qui est par ailleurs en parfaite santé physique.

Au cours des entretiens psychothérapeutiques, il appert que le client s'est presque toujours astreint à répondre aux attentes parentales,

surtout paternelles. La mort de son père lui a en quelque sorte arraché des balises importantes par lesquelles le client naviguait dans la vie. La présence du père avait aussi comme impact de diminuer la symbiose mère-fils en faveur d'une symbiose père-fils. Par ailleurs le client relate, presque en aparté, son ressentiment face à la coercition subtile qu'exerçait sur lui son père afin de le garder sur le « droit chemin ».

Dans le contact avec le thérapeute, il émerge graduellement chez le client le projet de se prévaloir des services d'une prostituée. L'exploration herméneutique du contact révèle que le client cherche à vérifier la pertinence de son projet auprès du thérapeute. Entre les rencontres, le client vit de plus en plus de passages à l'acte sur le plan des relations amoureuses et sexuelles et se lance dans de multiples activités de loisirs, au point où il est pertinent de se demander s'il ne s'agit pas plutôt chez lui d'un trouble bi-polaire. Cependant, ses passages à l'acte ne seraient-ils pas une façon de faire appel chez le thérapeute aux limites que lui imposait son père ainsi qu'une occasion de les dépasser? Quoiqu'il en soit, la prudence emmène le thérapeute à référer le client à une unité d'évaluation psychiatrique. Le client n'y donne pas suite mais poursuit les rencontres avec le thérapeute.

Il en ressort chez le thérapeute l'hypothèse suivante: par le biais d'un élan réactionnel vers des objets érotiques et des loisirs, le client est en fuite de la fusion avec la mère. Il vit un transfert paternel face au thérapeute. Il confère à la prostituée et d'autres femmes ainsi qu'au thérapeute le pouvoir de l'affranchir de la symbiose maternelle. De plus, il cherche à s'affranchir des contraintes paternelles en multipliant ses passages à l'acte et en défléchissant les perches que lui tend le thérapeute dans leur dialogue herméneutique.

Le client tente de mettre en chantier une identité masculine plus syn-
tone au moi. Il y a quand même quelque chose de sain dans son projet et ses gestes. Il agit, cherche l'individuation, mais demeure plutôt coupé d'une grande partie de ses affects. L'identité masculine qu'il construit repose sur des bases superficielles et dépend encore beaucoup des femmes.

Avec un thérapeute de sexe féminin le transfert serait d'un autre ordre et donnerait lieu à des émergences différentes chez le client qui se seraient peut-être traduites en transfert maternel ou paternel. Le client se serait probablement montré soit séducteur (transfert érotique), soit évitant (transfert maternel). Mais ce ne sont là que d'autres hypothèses.

La blessure virile ou l'identité masculine carencée est caractérisée par des clivages objectaux et des clivages du self. Il est alors important de se pencher plus particulièrement sur les polarités et les dilemmes

de contact. Dans ce cas-ci, il s'agit du dilemme de contact suivant : la mère comme indispensable objet de désir et intolérable objet fusionnel ; le père comme indispensable modèle d'homme et interdicteur à la fusion maternelle et comme intolérable interdicteur à faire son propre chemin dans la vie.

L'exploration des polarités et dilemmes de contact est riche de potentiel réparateur. C'est par le biais des relations transférentielle et réelle que le client peut restaurer l'intégrité de ses figures objectales et du self. C'est une occasion pour le client de reconnaître la nature essentielle de ses besoins relationnels et donc de son identité. En ce sens, la réparation de la blessure virile passe par le dé-clivage des figures parentales qui sous-tendent l'identité masculine, par l'augmentation de l'*awareness* des besoins fondamentaux de l'identité masculine ainsi que par l'augmentation de l'*awareness* des dynamiques de reproduction des impasses objectales dans le champ (Delisle, 1993, p. 100).

Dans le cas que nous venons d'analyser, il s'agit principalement d'une reproduction œdipienne. Généralement, ce que l'homme tente de mettre en place dans le champ à travers la reproduction œdipienne c'est l'échec de la séparation de sa mère, de l'identification à son père, de la conservation de son féminin et de l'individuation face aux deux parents. Il s'agit d'échec, car ces tâches n'ont pas mené à une consolidation de son identité masculine. Il est resté soit trop attaché à sa mère, soit trop opposé à elle ; soit trop en rivalité avec son père, soit confondu à lui. L'échec peut aussi se manifester par d'autres configurations objectales.

La grille d'analyse empruntée dans cette présentation de cas peut être un complément d'autres grilles de la réflexion diagnostique, telles que le diagnostic multiaxial du DSM.

L'IDENTITÉ MASCULINE SAINÉ

Il n'y a pas de formule pour faire d'un homme un homme. La masculinité varie d'une culture à une autre (Mead, 1928) et d'un individu à l'autre. Une identité masculine saine doit nécessairement échapper à la rigidité d'une description définitive. Au plus, on peut avancer qu'il s'agit d'un équilibre entre les aspects masculin et féminin sur le plan intrapsychique qui se traduit par des relations interpersonnelles harmonieuses avec les deux sexes. Une sorte de « bonne Gestalt » (Zinker, 1995). Bien entendu, aucun homme n'est parfaitement conforme à cet idéal. Mais cela ne l'empêche pas d'y aspirer afin de se sentir mieux dans sa peau.

LE PARCOURS INITIATIQUE

Campbell (1949, p. 29) parle ainsi de l'individu et son parcours initiatique : « The passage of the mythological hero may be overground, incidentally; fundamentally it is inward – into depths where obscure resistances are overcome, and long lost, forgotten powers are revived, to be made available for the transfiguration of the world.* »

Nous pouvons dire que les étapes développementales et la trajectoire identitaire masculines sont des jalons et des épreuves dans un parcours initiatique. Il s'agit d'une initiation à la vie; la vie qui est révélée à un homme dans la mesure où il traverse les étapes sans négliger les tâches et les énigmes qu'elles lui imposent. Ce qui peut d'abord paraître à lui comme un obstacle ou une blessure est également une occasion. Comme l'a si bien dit Camus (1942, p. 97), « Le temps fera vivre le temps et la vie servira la vie. Dans ce champ à la fois borné et gorgé de possibles (...) ».

Abstract

Masculine identity is a critical factor in interpersonal relationships as well as being subject to the dynamics of the contact-boundary. It is a representation of the self that harks back to early object relations and psycho-developmental stages. Although structured, it usually retains a certain fluidity which favors modification through contact. This article seeks to track the itinerary and dynamics of masculine identity from its origins and through its various transformations. It also opens promising new paths for clinical work with men.

BIBLIOGRAPHIE

- BADINTER, E. (1992). *XY de l'identité masculine*. Paris : Odile Jacob.
- BOUCHARD, P. & SAINT-AMANT, J.-C. (1996). *Garçons et filles : Stéréotypes et réussite scolaires*. Montréal : Les Éditions du remue-ménage.
- BUREAU, J. (1998). Devenir garçon, devenir fille : Une construction complexe. *P.R.I.S.M.E.*, 8 (2), pp. 38-51.
- CAMPBELL, J. (1949). *The Hero With a Thousand Faces*. Princeton : Princeton/Bollingen.

* « Le cheminement du héros mythologique peut se tracer sur la surface de la terre, incidemment; de façon fondamentale, il creuse vers l'intérieur, jusqu'au tréfonds, où d'obscures résistances sont surmontées et des pouvoirs depuis longtemps oubliés sont ranimés et mis à la disposition de la transfiguration du monde. » (Traduction de l'auteur.)

- CAMUS, A. (1942). *Le mythe de Sisyphe*. Paris: Gallimard.
- CORNEAU, G. (1989). *Père manquant, fils manqué*. Montréal: Les Éditions de l'Homme.
- CYRULNIK, B. (1989). *Sous le signe du lien*. Paris: Hachette.
- CYRULNIK, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Paris: Odile Jacob.
- DELISLE, G. (1993). De la relation clinique à la relation thérapeutique. Dans Delisle, G. (2001). *Vers une psychothérapie du lien: Écrits et conférences sur la psychothérapie 1988-2000* (pp. 33-59). Montréal: Les Éditions du Reflet.
- DELISLE, G. (1998). *La relation d'objet en Gestalt thérapie*. Montréal: Les Éditions du Reflet.
- DULAC, G. (1999). *Intervenir auprès des clientèles masculines: Théories et pratiques québécoises*. Montréal: Action Intersectorielle pour le Développement et la Recherche sur l'Aide aux Hommes (A.I.D.R.A.H.).
- EPSTEIN, M. (1995). *Thoughts Without a Thinker: Psychotherapy From a Buddhist Perspective*. New York: Basic Books.
- ERIKSON, E. H. (1959). *Identity and the Life Cycle*. New York: Norton.
- ERIKSON, E. H. (1968). *Identity: Youth and Crisis*. New York: Norton.
- FAIRBAIRN, W. R. D. (1944). Endopsychic structure considered in terms of object-relationships. In Fairbairn W. R. D. (1952). *Psychoanalytic Studies of the Personality* (pp. 82-136). London: Routledge.
- FAIRBAIRN, W. R. D. (1951). A synopsis of the development of the author's views regarding the structure of the personality. In Fairbairn W. R. D. (1952). *Psychoanalytic Studies of the Personality* (pp. 162-179). London: Routledge.
- FINKIELKRAUT, A. & BRUCKNER, P. (1977). *Le nouveau désordre amoureux*. Paris: Seuil.
- FREUD, S. (1914). Pour introduire le narcissisme. In Freud, S. (1969). *La vie sexuelle*. Paris: P.U.F.
- FREUD, S. (1933). *New Introductory Lectures on Psycho-Analysis*. New York: Norton.
- FREUD, S. (1940). *Abrégé de la psychanalyse*. Paris: Gallimard.
- FROMM, E. (1975). *La passion de détruire: anatomie de la destructivité humaine*. Paris: Laffont.
- GAREL, L. & VAN VLIET, G. (1998). La différenciation sexuelle chez le fœtus. *Prisme*, 8 (2), pp. 24-32.
- HARTLEY, R. E. (1959). Sex role pressures in the socialization of the male child. *Psychological Reports*, 5, pp. 458-468.
- HARTMANN, H. (1950). *The Psychoanalytic Study of the Child*. New York: International Universities Press.
- HARTMANN, H. (1964). *Essays on Ego Psychology*. New York: International Universities Press.
- HAVILAND, J. J. & MALATESTA, C. Z. (1981). The development of sex differences in nonverbal signals: Fallacies, facts and fantasies. In Mayo, C & Henly, N. M. (Eds.). (1981). *Gender and Non-verbal Behavior*. New York: Springer-Verlag.
- JUNG, C. (1951). Aion: Phenomenology of the self (the ego, the shadow, the syzygy: anima/animus). In Campbell, J. (Éd.). (1971). *The Portable Jung* (pp. 139-162). New York: Penguin.

- KERNBERG, O. (1995). *Love Relations, Normality and Pathology*. London : Yale University Press.
- KLEIN, M. (1928). Early stages of the Œdipus conflict. Dans Klein, M (1975). *Love, Guilt and Reparation and Other Works: 1921-1945* (pp. 186-198). London : Vintage.
- KLEIN, M. (1937). Love, guilt and reparation. In Klein, M (1975). *Love, Guilt and Reparation and Other Works: 1921-1945* (pp. 306-343). London : Vintage.
- KLEIN, M. (1957). Envy and gratitude. In Klein, M. (1975). *Envy and Gratitude and Other Works: 1946-1963* (pp. 176-235). London : Vintage.
- LAUFER, M. (1968). The body image, the function of masturbation and adolescence : Problems of ownership of the body. *Psychoanalytic Studies of the Child, 1968, 23*, pp. 114-137.
- LEE, R. G. (2000). Honte et soutien : Compréhension du champ d'un adolescent. *Les cahiers de Gestalt thérapie, 2000, 7*, pp. 9-32.
- LEMAY, M. (1983). *L'Écllosion psychique de l'être humain*. Paris : Fleurus.
- MEAD, M. (1928). *Mœurs et sexualité en Océanie*. Paris : Plon.
- MONEY, J. & EHRHARDT, A. A. (1972). *Man and Woman; Boy and Girl: The Differentiation and Dimorphism of Gender Identity From Conception To Maturity*. Baltimore : The John Hopkins University Press.
- OLIVIER, C. (1980). *Les enfants de Jocaste : L'empreinte de la mère*. Paris : Denoël/Gonthier.
- OSHERSON, S. & KRUGMAN, S. (1990). Men, shame and psychotherapy. *Psychotherapy, 27* (3), pp. 327-339.
- POLLACK, W. (1998). *Real Boys : Rescuing Our Sons from the Myths of Boyhood*. New York : Henry Holt.
- RANK, O. (1914). Le double. Dans Rank, O. (1973). *Don Juan et Le double* (pp. 9-115). Paris : Payot.
- RANK, O. (1929-1931). *Will Therapy*. New York : Norton.
- SAMY, M. (1998). Œdipe et culture : Observations sur la construction de l'œdipe à l'adolescence. *Prisme, 8* (2), pp. 151-167.
- SPINOZA, B. (1674). *Lettre à Jarig Jelles*. La Haye, le 2 juin.
- STERN, D. (1985). *The Interpersonal World of the Infant*. New York : Basic Books.
- TJIO, J. H. & LEVANT, A. (1956). In *Hereditas, 42* (1).
- WHEELER, G. (2000). Esquisse d'un modèle du développement en Gestalt. *Revue québécoise de Gestalt, 2000, 4*, pp. 59-83.
- WINNICOTT, D. W. (1960). Ego distortion in terms of true and false self. Dans Winnicott, D. W. (1965). *The Maturation Processes and the Facilitating Environment* (pp. 140-152). Madison : International Universities Press.
- ZINKER, J. (1995). *In Search of Good Form*. San Francisco : Jossey-Bass.

« L'écriture a-t-elle un sexe ? » Réflexions psycho-poétiques.

Marité VILLENEUVE

RÉSUMÉ

Cet article fait suite à un atelier présenté au 14^e Colloque de l'Association Québécoise de Gestalt en octobre 2001, colloque qui portait sur des « Questions d'identité ». L'auteure y invitait les participants et participantes « à venir explorer leurs polarités féminine et masculine à travers des activités d'écriture créative alimentées de réflexions théoriques et de citations littéraires ». Ce texte reprend et développe quelques aspects de la question posée lors de cet atelier : « L'écriture a-t-elle un sexe ? » Après avoir traité de l'écriture comme d'un lieu d'intégration des composantes féminine et masculine de la personnalité, l'auteure tente de cerner les différences entre l'écriture au féminin et l'écriture au masculin : empreintes du corps, liens entre structures psychiques et structures narratives, traces de l'histoire et de la culture, etc. Parcours qui nous entraîne vers une nouvelle synthèse nous laissant entrevoir les racines de notre « langue commune » : notre rapport au désir.

« ... TANTÔT L'HOMME / ET TANTÔT LA FEMME »

Premières notes (août 2001)

Quand j'ai proposé cet atelier il y a quelques semaines, j'étais habitée d'un côté par ce beau vers de Marie Uguay : « ... Du même amour / je me sens tantôt l'homme / et tantôt la femme ». Une phrase qui me met en rêverie... Et de l'autre, par cette formule : « polarités masculine et féminine », des mots plus vieux que la Gestalt avec une image qui me divise et me sépare, me renvoie aux débuts du monde, Adam et Ève, la côte et l'à-côté. Je me suis vite sentie enclose par le synopsis que j'avais moi-même proposé. Comment me sortir de l'impasse ? Par où aborder le sujet ? Comment retrouver mon unité et continuer à écrire sans risquer d'y perdre mon identité ?

Me raccrocher à l'humour ? Invoquer pôpa et môman dans « la p'tite vie » ? La création bisexuelle de Meunier ? Me réfugier derrière la théorie ? M'en tenir à la poésie, ce lieu de tous les possibles ? Ce lieu qui contient à la fois le fini et l'infini. Le personnel et l'universel. Toi, moi, nous. La source et l'origine. Ce lieu d'où tout part et où tous nous revenons... Ayant déjà lu qu'être en écriture et être en amour c'était pareil, serait-il juste alors d'affirmer, paraphrasant Marie Uguay : De la même écriture, je me sens tantôt l'homme et tantôt la femme ?

Devant l'ampleur du sujet, devant la multiplicité des points de vue, leurs paradoxes apparents, j'ai d'abord tenté ma propre réponse. De quel sexe suis-je donc quand j'écris ? Mais ai-je seulement un sexe ? Et si l'écriture était neutre, asexuée ? À peine la question est-elle posée que me vient à l'esprit ce vers tiré de mon récent recueil de poésie : « Ils ont semé dans mon corps / leurs mots de fardoches heureuses / arrosé mes tranchées de leurs pleurs // Terre / je suis terre... »

Corps... terre fécondée... épousailles... danse... mariage... Voilà donc ce qui m'habite en abordant cette réflexion...

Quand l'inspiration se présente, nous voici conviés à la noce. Les muses lancent leur faire-part. Le vent souffle, il y a des phrases à saisir, mais encore faut-il les attraper. La plume érectile se dresse. Oser le premier mot comme on courtise une belle. Séduire la première phrase. Déflorer la page blanche.

Et si l'inspiration se refuse – car les muses parfois se refusent – alors il faut partir en chasse. Attendre dans une cache l'arrivée du premier mot. Flairer la piste. Attraper les idées au lasso. Prendre l'inspiration par les cornes. Débusquer les images... Lasso, arc et flèches. De quoi atteindre les mots en plein cœur. Coucher la proie sur la page... Puis, descendre la rivière sauvage de l'imaginaire. Être brousse, flore secrète, chevelure emmêlée du texte qui se déploie. Découper l'écriture trop sage. Passer chaque mot au peigne fin.

Et puis, frémir de plaisir. Réaliser l'union mystique du verbe et de la chair. Célébrer le mariage des mots.

Publier le texte comme on publie les bans. Publier. Comme on présente son épouse. La défendre aux yeux du monde, la faire sienne. Debout. Publiquement. L'afficher. Non pas que le texte soit faible femme et ne puisse se tenir par lui-même. Mais par fierté. Parce qu'on en connaît la beauté. L'épouse s'avance devant le lecteur. Le texte lève son voile, se laisse lentement décrypter.

De quel sexe suis-je quand j'écris ? Je me sens femme, indiscutablement femme. Une écriture de femme. Voix de l'intime. Des profondeurs. Anima. Mais en y regardant de plus près, on y décèle le travail de l'animus. Dans les coulisses. Vent qui souffle ses pollens fécondants. Et sur le devant de la scène. Oser. Publier. S'affirmer.

Nouvelles notes (25 septembre 2001)

De quel sexe suis-je quand j'écris ? Y a-t-il une réponse à la question formulée ? Et si l'impasse était justement dans la question : L'écriture a-t-elle un sexe ? Avoir un sexe, comme une chose que l'on possède.

Voilà l'erreur. L'écriture n'a pas de sexe. L'écriture est sexe. Fonction désirante. L'éros même. Ce qui lie. Le liant. En soi. Ce qui lie en soi les îles éparses. Ce qui nous lie à l'autre, lecteur fraternel qui cherche sa propre voix à travers la mienne. Me prête ses pensées et ses désirs. Pulsions de vie. Naissance. Parole qui anime et fait naître. Te fait naître, toi, homme ou femme, naître à ta propre voix. Pôpa, môman, la pite vie, la poésie, le rire ou la tragédie...

14 octobre 2001, au beau milieu de la nuit

Qu'est-ce qui m'éveille ainsi ? Qui est ce « visiteur », cette « visiteuse » coupable de mes insomnies ? Une muse avec sa robe de fantasmes venue pour séduire mon esprit ? Un malin génie empoignant galamment ma psyché ? Je croyais le sujet clos. Je croyais pouvoir dormir tranquille jusqu'au colloque. Je ne m'en tirerai pas ainsi. De cette rencontre, il me faudra accoucher d'un écrit... J'allumerai donc la lampe pour écrire ce qui me travaille – ainsi que l'amoureux se lèverait en pleine nuit pour l'amante assoiffée réclamant un verre d'eau –, et j'inscrirai des signes porteurs de vie sur le néant de la page blanche : écrire pour abolir la mort !

ÉCRITURE ET POLARITÉS

La première chose qui me frappe en relisant les notes de ce préambule, c'est qu'il est difficile d'évoquer les polarités féminine et masculine en jeu dans le processus d'écriture sans que ne se pointent également d'autres polarités :

- le pôle passif (*attendre dans une cache, se laisser « travailler » par les mots*) et le pôle actif (*attraper les idées au lasso, prendre l'inspiration par les cornes, allumer la lampe*);
- tension entre élan spontané (*rivière sauvage, chevelure emmêlée*) et travail formel (*par où aborder le sujet, passer chaque mot au peigne fin*);
- s'y côtoient également le corps, la matière (*terre fécondée, danse, pleurs*) et l'esprit (*l'infini, l'union mystique, le verbe*);
- l'intime (*voix des profondeurs, voix d'anima*) et le public (*sur le devant de la scène, publier*);
- le dehors (*un vers de Marie Uguay, les mots de la Gestalt*) et le dedans (*je tenterai ma propre réponse*); (Marguerite Duras dira de l'écriture qu'elle exige une disponibilité totale au dehors, qu'elle est une « fonction de captage du dehors » qui passe par « l'engouffrement dans l'ombre interne » avant de se déverser sur la page, 1977);

- la mort et la vie (et j'inscrirai des signes porteurs de vie sur le néant de la page blanche).

Toutes ces polarités se présentent à un moment ou l'autre au cours du processus d'écriture (un des termes de chaque paire étant généralement associé au féminin, l'autre au masculin), si bien qu'on pourrait parler de l'écriture comme d'un lieu d'intégration de différentes polarités. Mais ayant choisi d'explorer particulièrement ici la polarité masculin/féminin, j'essaierai donc de m'en tenir à cette dualité. Pas évident ! La question est complexe, et j'ai l'impression de me retrouver à l'intérieur d'un vaste réseau de polarités où tout s'entrecroise.

Mais si nous revenions à notre point de départ. « Du même amour/ je me sens tantôt l'homme / et tantôt la femme », disait Marie Uguay. Les deux composantes d'une polarité (masculine et féminine, en l'occurrence) se présentent-elles alternativement, tantôt l'une, tantôt l'autre ? Ou sont-elles si étroitement liées, si intriquées qu'on peut difficilement les dissocier ? Les tensions qu'elles génèrent (*Je croyais pouvoir dormir tranquille... Je ne m'en tirerai pas ainsi...*) nuisent-elles à la création ? Ou au contraire, lui sont-elles favorables (*De cette rencontre, il me faudra accoucher d'un écrit...*) ?

S'il n'y avait eu séparation à l'origine, nous disent plusieurs récits mythiques, la création du monde n'aurait pu avoir lieu. Notre Genèse le dit aussi. Que fit Dieu d'abord ? Il sépara la lumière des ténèbres, l'eau et la terre, et ainsi le monde fut. Ainsi purent advenir les poissons et les oiseaux et le reste du monde put émerger. Ensuite il les créa homme et femme. Plusieurs mythes de la création parlent ainsi de séparation, et montrent la dualité comme condition essentielle à la création. Il en serait ainsi pour nos propres dualités. Il faut porter en soi du féminin et du masculin pour créer.

Pour écrire, « il faut être sensible à la bisexualité du langage. La sensibilité au multiple sens des mots vient d'une sensibilité à la fois au masculin et au féminin qu'on a en soi. La bisexualité, c'est la capacité de s'identifier à l'autre sexe, à l'autre en général » (Jean Larose, cité par Jarry, 2002).

Dans un article intitulé « Écriture, sexe, bisexualité », le psychanalyste Christian David nous apporte un éclairage intéressant sur la « bisexualité psychique » en jeu dans le processus d'écriture. Citant son collègue Michel de M'Uzan, il dit : « S'il y a dans la bisexualité... des conditions propres à favoriser la création, c'est grâce à une tension conflictualisée entre tendances masculines et tendances féminines, lesquelles imposent à l'appareil psychique un travail original... pré-

cisément parce qu'elles ne sont pas intégrées à un niveau suffisant » (David, p. 173). Ainsi donc, les tensions générées par la dualité et le besoin de les harmoniser seraient un moteur nécessaire au travail créateur. Comme s'il y avait un dynamisme interne qui nous pousse à intégrer, à unifier ce qui ne l'est pas, et cela fournirait l'énergie pulsionnelle indispensable à la création.

Je regarde ce qui se passe depuis le moment où j'ai commencé ce texte, et même avant, depuis le moment où la première idée a germé. Une invitation à un colloque est lancée... Une idée passe, une phrase s'impose... « tantôt l'homme / et tantôt la femme »... Le vent vient de souffler un pollen fécondant. (Pôle passif). Voilà, c'est parti. Le projet naît. Et le travail commence. (Pôle actif). Recherche bibliographique : lectures, prise de notes. Va-et-vient entre écrits théoriques et paroles de poètes. Des voix extérieures se succèdent, des bouts de textes personnels tombent sur la page. Accumulation au-dehors tandis qu'au-dedans, « ça » travaille... En moi. Mon couple intérieur. L'esprit rationnel étudie la question, mon être sensible cherche les mots du désir. Danse ou affrontement ? (On voudrait danse plutôt qu'affrontement.) Comment intégrer tout cela ? L'appareil psychique est en chantier. Organise et trie les idées dans la clarté du jour (élaboration consciente), se débarrasse des résidus – ou les transforme – dans les coulisses de la nuit (élaboration inconsciente). Hé ! Ho ! Qui va là ? (*Qu'est-ce qui m'éveille ainsi ? Qui est ce « visiteur », cette « visiteuse » coupable de mes insomnies ?*) Chaos et confusion des premiers temps de la création... Gestalt en gestation...

ÉCRIRE AU FÉMININ, ÉCRIRE AU MASCULIN : LA DIFFÉRENCE

La deuxième chose qui me frappe en relisant mon préambule, c'est que, après m'être demandé si l'écriture était sexuée ou asexuée, j'en viens à déclarer : *Je me sens femme, indiscutablement femme. Une écriture de femme...* Comment puis-je affirmer cela ? Y aurait-il donc une écriture, un style, proprement féminins ? Et si hommes et femmes écrivent différemment, à quoi tient donc la différence ?

Revenons à la question du début. Est-ce qu'on écrit différemment quand on est homme et quand on est femme ? Le propos a déjà fait couler beaucoup d'encre et la plupart des auteurs semblent d'accord aujourd'hui sur ce point. Oui, on écrit différemment. Partant de quelques citations (de sources littéraires et psychanalytiques), j'ai tenté d'explorer certains aspects de la différence.

1) L'empreinte du corps

Un homme n'écrit pas comme une femme, ne parle pas la même langue. Écrire n'est pas une profession ni un jeu; c'est une activité totale du corps.

(J.M.G. Le Clézio, épigraphe au texte de C. David).

Cette citation de Le Clézio vient nous rappeler qu'écrire est une « activité totale du corps ». Le psychanalyste Christian David nous dit que la question même « L'écriture a-t-elle un sexe ? » souligne l'ancrage somatique et sexuel de toute expression humaine. Mais la littérature, plus que la peinture ou autre forme d'expression humaine, est chose mentale, ajoute-t-il. Il y a transformation, « métaphorisation » seconde à travers le travail de l'écriture. « Ce sera donc surtout la sexualité psychique qui s'y traduira » (David, p. 173).

C'était une idée très répandue durant les années soixante-dix que les femmes devraient « écrire avec leur corps », ou que l'écriture féminine serait essentiellement une « écriture du corps ». Ces propos sur le corps tenus par nombre de femmes vers cette époque semblent exaspérer Marguerite Duras (1977) :

Il y a une écriture qui est à côté de ses pompes, souvent, très souvent. Ce n'est pas de l'écrit, ça vient du dehors, il ne faut pas que ça vienne du dehors, c'est une sorte d'injonction interne. Je ne veux pas dire : du corps, parce c'est fini, je ne veux plus en entendre parler... (Rires) Les femmes parlent de leur corps comme ça, tout le temps, je ne veux plus en entendre parler, du tout. Interne, je dis, c'est une injonction interne, oui. C'est vouloir écrire avant de savoir quoi, avant de vouloir écrire telle ou telle histoire. On écrit tout le temps, on a une sorte de logement en soi, d'ombre, où tout va, où l'intégralité du vécu s'amasse, s'entasse. Il représente la matière première de l'écrit, la mine de tout écrit. Cet « oubli », c'est l'écrit non écrit : c'est l'écrit même. (Entrevue avec Michelle Porte, in Le Camion, 1977, p. 105-106)

Dans une autre entrevue, antérieure à celle-ci et rapportée par Christian David (p.176), elle parlait même de « pulsion impersonnelle » de l'écriture :

Écrire c'est se laisser faire par l'écriture... je suis absolument sûre qu'écrire c'est se laisser faire par cette personne qui n'apparaît qu'à la table de travail, la visiteuse qui est : le livre... se livrer... se laisser entraîner par cette sorte de pulsion impersonnelle en quoi elle consiste... celle des mots sur les mots,

du sens sur le sens... Après je fais marche arrière. Je deviens lecteur, je deviens mon lecteur. Un écrivain doit être son premier lecteur... (Extraits d'un entretien avec H. Nyssen in Les voies de l'écriture, Mercure de France, 1969)

Pour le psychanalyste, cette réponse, loin d'affirmer le caractère « impersonnel » de l'écriture montre que ce passage au neutre et à l'impersonnel se fait à partir des composantes psychiques féminine et masculine (la « visiteuse, « le lecteur »); on y reconnaît également le passage du pôle passif (« se laisser faire », « se laisser entraîner ») au pôle actif (« je fais marche arrière ») lorsque Duras affirme devenir dans un deuxième temps « son premier lecteur ».

À l'instar de Duras, mais pour des raisons différentes, Nancy Huston se « méfie terriblement » de cette idée citée plus haut « selon laquelle les femmes devraient « écrire avec leur corps », ou que l'écriture féminine serait essentiellement une « écriture du corps » ». Elle dit que « le problème des femmes écrivains a été moins d'apprendre à « écrire avec leur corps » que d'aimer, de valoriser et de respecter l'intégrité de leur corps écrivant » (Huston, p. 298-299).

Il est vrai que l'écriture porte l'empreinte du corps, et donc de la sexuation. Avant qu'il y ait le langage, il y avait le corps. Qu'on soit homme ou femme, il y a « du corps » dans tout texte (un souffle, un rythme, une voix, des images, des sensations). Mais écrire, comme le souligne à juste titre Christian David, est « chose mentale ». Il y a donc travail de transformation, de « métaphorisation », dans cette forme d'expression. « Pour écrire, il faut une envie très profonde de déplacer le réel sur le symbole. De déplacer le corps sur le mot. De déplacer la réalisation du plaisir sur une réalisation symbolique » (J. Larose, cité par J. Jarry). Si l'on admet que l'écriture porte les traces du corps et de la psyché, on peut certes affirmer qu'hommes et femmes n'écrivent pas pareil. Mais il faut aussi ajouter que l'on pourra trouver autant de différences entre les textes de deux hommes ou de deux femmes qu'entre les textes d'un homme et d'une femme.

2) Structures psychiques et structures narratives

Il me semble évident, depuis longtemps, que les écrits des femmes et ceux des hommes diffèrent les uns des autres; beaucoup le reconnaissent de manière intuitive. [Note en bas de page:] ... On commence à reconnaître qu'il n'y a pas d'écriture « neutre » ou « universelle », qu'au contraire les productions masculines portent aussi les marques de sexuation...

(Lori Saint-Martin, p. 16)

Comme l'indique Lori Saint-Martin (p. 43), Freud avait déjà montré dans « Le roman familial » (*Névrose, psychose et perversion*, 1909) que les structures psychiques sont à l'origine des structures narratives, enracinant ces dernières dans les structures œdipiennes du sujet écrivant. Dans une étude portant sur l'évolution des rapports mère-fille dans la littérature québécoise au féminin, Saint-Martin (1999) reprend cette idée d'un lien entre structure psychique et structure narrative en faisant une relecture féministe de la théorie psychanalytique.

À la suite d'autres travaux (Marianne Hirsch, Nancy Chodorow, Carol Gilligan), l'auteure nous rappelle l'importance du rapport pré-œdipien à la mère dans le développement du soi féminin. « Être une femme est lié à la continuité, à la pluralité, au mouvement; le soi féminin au lieu d'être autonome, bien délimité, séparé et distinct, se développe en fonction d'autrui, surtout en fonction de la mère » (p. 40). Cela confère aux femmes leur propre vision des problèmes éthiques et des rapports entre les êtres, la sollicitude et la compassion y étant importantes, traits qui seront marquants dans leur écriture. Son étude replace aussi le rapport mère-fille comme « pivot de l'identité féminine et déterminant pour leurs écrits », un rapport ambivalent, souvent même à la base de la venue à l'écriture : « c'est pour la mère ou contre elle [pour ne pas lui ressembler bien souvent], pour lui échapper ou encore pour la retrouver ou la venger [de son destin tragique], que la fille écrit » (p.16).

« Comment les écrits des hommes à propos de la mère diffèrent-ils de ceux des femmes? [...] les différences de la structure œdipienne seraient marquantes ici : pour les hommes, amour pour la mère et rivalité avec le père, angoisse de castration, importance de se démarquer par rapport à la mère et d'affirmer sa masculinité, peur du pouvoir féminin incarné par la mère » (p. 46). Cette peur d'être anéanti par la toute-puissance maternelle serait une émotion davantage masculine, alors que la « matrophobie » typique des filles serait davantage « la peur de devenir sa mère », c'est-à-dire de répéter son modèle. Dans la fiction féminine, la « mauvaise mère » existe aussi mais de façon différente. Les figures de mauvaises mères seraient « toujours situées dans le contexte social qui les a rendues monstrueuses; ce sont davantage des victimes d'une définition rigide de la féminité que les créatures toutes-puissantes qui hantent l'imaginaire masculin » (p. 46). Enfin, les portraits élogieux ou idéalisés de la mère se rencontreraient davantage dans les productions masculines.

L'ouvrage de Saint-Martin montre que si on parlait d'un mythe au féminin, ce serait bien plus celui de Déméter et de Perséphone que celui d'Œdipe (p. 44). Déméter, déesse des récoltes, et sa fille

Perséphone vivent heureuses ensemble jusqu'au jour où Hadès vient ravir Perséphone et l'emmène aux enfers. La déesse affligée entre dans une colère terrible et frappe la terre de stérilité. Zeus intervient en proposant un compromis : Perséphone passera une partie de l'année chez sa mère et l'autre avec son époux...

On retrouve en effet, dans l'évolution psychique caractéristique des femmes, cette oscillation bisexuelle « entre objet maternel et objet hétérosexuel (père, frère, amant, mari) et la nostalgie de la période pré-œdipienne de fusion avec la mère » (p. 43). De la même manière, on repère dans l'écriture de nombreuses femmes ces mouvements oscillatoires : rythmes, mouvements circulaires, va-et-vient entre présence et absence maternelles. Ces figures se rencontrent non seulement dans les thèmes mais aussi dans les formes narratives, dont la spirale serait la figure caractéristique, figure liée à la physiologie féminine et qui correspond à ce va-et-vient entre la fille et la mère (p. 45).

Selon Lori Saint-Martin, l'étude de la fiction féminine des dernières années nous révèle que mères et filles se rapprochent aujourd'hui, après avoir été coupées du féminin maternel et séparées (comme Déméter et Perséphone) par des siècles d'histoire et de culture. On y entend la « voix » de la mère et sa subjectivité. Là où il y avait eu rupture, il y a réparation et nouveaux rapports de mutualité. Cette évolution transforme non seulement le « paysage littéraire », conclut-elle, mais débouche aussi sur une nouvelle éthique des rapports humains.

3) Les traces de l'histoire et de la culture

Il y a dans tous les grands livres, dans toutes les œuvres remarquables, la voix de la douleur. Douleur et compassion, et pour moi, tout le reste est futilité. Il m'apparaît aussi que les femmes sont moins coupées de cette voix que les hommes, à cause de circonstances historiques, sans doute, parce que, à travers les âges, tenues éloignées des lieux du pouvoir elles se sont attachées davantage aux liens humains, à la chair de leurs enfants.

(Jovette Marchessault, Voix d'écrivains, p. 127)

Cette citation de Jovette Marchessault fait elle aussi référence au corps et à la continuité (dont nous disions plus haut qu'elle était un trait caractéristique de l'identité féminine), les femmes étant davantage liées, dit-elle, « à la chair de leurs enfants », ce qui les rend plus sensibles à la douleur et à la compassion. Mais elle nous renvoie également au fondement historique et culturel de cette différence. « À cause de circonstances historiques, sans doute, dit-elle, parce que, à travers les âges, elles ont été tenues éloignées du pouvoir ».

Non seulement les femmes ont-elles été tenues éloignées du pouvoir mais aussi des lieux de la création, en raison de siècles d'histoire et de culture qui ont affirmé la suprématie de l'esprit sur le corps, réservant aux hommes le domaine de la création et celui de la procréation aux femmes. Dans son *Journal de la création*, Nancy Huston montre les difficultés rencontrées au cours des siècles derniers par maintes femmes artistes et écrivains pour croire en leur talent d'abord, et/ou pour allier maternité et création. Pour pouvoir accéder à une « vie de l'esprit », plusieurs d'entre elles ont dû sacrifier des aspects du féminin, soit en niant la vie de leur corps (frigidité, anorexie, comme chez Virginia Woolf) ou en renonçant à la maternité (notamment Simone de Beauvoir). Le défi des dernières décennies aura donc été pour les femmes de récupérer leurs capacités artistiques, en même temps que leur érotisme et leur fécondité. C'est ce que soutient Nancy Huston tout au long de ce journal, tenu entre février et juillet 1988, au moment où elle était enceinte de son deuxième enfant. Elle cherche à montrer qu'il n'y a pas de dichotomie entre le corps et l'esprit, entre la création et la procréation.

Toute œuvre porte en elle les traces de l'histoire (notre petite histoire et celles que nous écrivons se situent forcément dans le contexte de la grande), de même qu'elle la façonne. Il est clair que le besoin de renouer avec le féminin et surtout avec le féminin maternel, en plus d'avoir marqué l'évolution de l'écriture au féminin dans les dernières années (thèse de Lori Saint-Martin), aura imprimé un important tournant à l'histoire et à la culture.

Mais cette citation de Jovette Marchessault m'amène à pousser un peu plus loin ma réflexion. Elle dit que toute grande œuvre porte la voix de la douleur et de la compassion... Lisant cela, je pense à de telles œuvres... Je pense au *Dit de Tianyi*, de François Cheng (1998), cette histoire sublime et tragique d'un artiste chinois qui a connu la répression dans son pays. Une œuvre tissée d'histoire et traversée par un souffle spirituel, qui fait un pont entre deux cultures. Je pense à Stachura, *Me résigner au monde*. Edward Stachura est un poète polonais qui s'est suicidé après avoir connu la détresse et l'internement. Ce livre, il l'a écrit de la main gauche (il a eu la droite blessée au cours d'une tentative de suicide ratée); « la main du cœur », dit-il, « comme si je n'écrivais pas de tout mon cœur quand j'écrivais de la main droite ». Il regarde sa mère éplucher tranquillement des patates. Se « résigner au monde », il n'a jamais su... Deux œuvres traversées par la douleur et par la compassion...

Cela me donne à penser que les grandes œuvres naissent peut-être à l'abri des lieux du pouvoir, là où on a été touché dans sa chair,

là où on s'est senti lié, dans sa chair, au destin des autres, d'un peuple ou de l'humanité. Dans *Le dit de Tianyi*, le narrateur répond, après s'être demandé quelle devrait être la fonction de l'art et si l'on pouvait réduire cette fonction à une thérapie : « Désormais j'aurais ma propre clé. Devant toute œuvre, je mettrai en avant mon « état maladif » et me demanderais chaque fois si oui ou non elle me guérit, me comble, me tire hors des ornières du dégoût et me réconcilie avec la vraie vie » (Cheng, p. 221). Alors, je me demande en ce moment : et si le sexe de l'écriture était ce qui nous réconcilie avec la vie ?

4) Le rapport au désir

Que fait un homme amoureux ? Il parle à sa belle, il lui écrit, il la contemple. Que montre-t-il ? Qu'il est plein d'elle. Il parle de son désir, ses yeux à elle, ses lèvres, son teint, sa taille, sa voix, son sourire, ses grâces infinies. Les lettres d'hommes amoureux sont pleines de toi, de tu, de la parole et du désir directement adressés.

Que fait une femme amoureuse ? Elle entre dans un état de grâce merveilleux, angoissant parfois dans son immensité, mais dont elle ne peut, ni ne veut concevoir qu'il ait une fin [...] Lui écrit-elle ? Sa lettre ne finit pas. C'est que tout est à dire au bien-aimé. La fête de son propre corps entré par le miracle de l'amour dans son aise de corps, dans son bonheur à sentir, à goûter, à penser. C'est à peine si elle lui parle de lui [...] Elle lui dit que le monde a un goût de promesse infinie...

(Annie Leclerc, 1985, p. 156-157)

À travers cette citation, Annie Leclerc nous renvoie au désir, à la manière différente pour un homme et pour une femme de vivre, d'écrire, son rapport au désir, à l'amour... Comment écrit un homme à sa belle ? Il lui parle d'elle, de ses yeux, de son sourire... Que cherche-t-il ? Il cherche elle, la femme, il la regarde, elle, et à travers elle, c'est toute Femme qu'il recherche, rappelle Annie Leclerc (p. 126). Et elle, sa lettre à elle, que dit-elle ? La fête, le miracle, l'état de grâce... Que cherche-t-elle ? Tout. Elle veut tout parce que « tout est à dire » : le monde avec ses promesses infinies, l'immensité. Son corps ouvert par le miracle de l'amour, la voici toute Femme. Rondeur. Totalité.

Nous voici conviés au mystère et plongés au cœur d'une autre polarité : le fini et l'infini. Nous voici conviés, par la force de l'amour, vers là-bas (... ce lieu de tous les possibles ? Ce lieu qui contient à la fois le fini et l'infini. Le personnel et l'universel. Toi, moi, nous. La source et l'origine. Ce lieu d'où tout part et où tous nous revenons... [premières notes, août 2001]).

Je retrouve dans *Le dit de Tianyi*, exprimée par une voix d'homme, cette même référence au fini et à l'infini dans la manière dont chaque

sexe vit son rapport au désir: « Il y a des moments d'extase qui entretiennent éphémèrement le rêve de l'Un. L'homme, taraudé par le fini, s'échine à rejoindre la femme, envahie par l'infini, sans jamais y parvenir. Il lui reste à demeurer cet enfant abandonné qui pleure au bord de l'océan. L'homme s'apaiserait s'il consentait à écouter seulement la musique qui résonne là, en lui et hors de lui – d'écouter humblement la femme devenue un chant trop nostalgique pour être accessible » (Cheng, p.265).

Quelle est donc cette musique lointaine qui résonne en nous, et hors de nous, ce chant insaisissable ? Nostalgie de cet avant le commencement où homme et femme ne faisaient qu'Un ? Nostalgie de quelque chose de perdu, quelque chose d'indicible et de plus grand que l'âme désire ? Je crois qu'il faut avoir un peu de cette nostalgie pour écrire. Il faut vouloir agrandir le monde parce que le monde dans lequel nous vivons nous semble trop petit ou étriqué. Il faut ne pas savoir « se résigner au monde »... pas tout à fait, en tout cas.

Cette nostalgie qui nous met en désir, désir de l'autre, et qui nous conduit, par le chemin de l'autre, par le chemin de l'amour, vers plus grand, vers l'infini, voilà notre terre commune. C'est aussi dans ces eaux-là que l'écriture puise sa source.

VERS UNE NOUVELLE SYNTHÈSE : « NOTRE LANGUE COMMUNE »

Qu'avons-nous appris au long de ce parcours ? Comment répondre aujourd'hui à la question du début dont nous ne savions en partant où elle nous conduirait ? En fin de compte, l'écriture a-t-elle un sexe ? Pour y répondre, peut-être pourrions-nous simplement refaire notre trajet. Nous avons vu :

Que la séparation et la dualité, malgré la douleur qu'elles comportent, sont des conditions essentielles à la création. Qu'il faut porter du masculin et du féminin en soi pour créer. « ... tantôt l'homme / et tantôt la femme » (Uguay). Mais il faut aussi la force d'intégration, la force rassembleuse du désir.

Qu'il y a du corps dans tout texte et donc des traces de « sexualité ». Mais l'écriture n'est pas que corps, elle est avant tout langage, elle requiert la fonction symbolique, la « métaphorisation » du corps et de l'expérience (David). Qu'elle est aussi chemin de mémoire, cette « ombre interne » où tout se dépose (Duras).

Que les structures psychiques impriment leurs formes particulières aux structures narratives; l'identité féminine et l'identité masculine se construisant de manière différente, les textes en porteront donc les marques. Que l'écriture porte aussi les traces de l'histoire, en même temps qu'elle la façonne. Que la voix de la douleur et de la compassion a le sexe de qui a éprouvé son lien à la chair et à la terre.

Que l'écriture des femmes dans les dernières décennies, sans nier la différence entre les sexes, a contribué à la réconciliation de termes longtemps considérés comme opposés : le corps et l'esprit, la procréation et la création (Huston); que l'évolution de la fiction au féminin des dernières années nous propose de nouveaux rapports de mutualité, de rapprochement entre les êtres (Saint-Martin). Nous sommes proches ici de la vision gestaltiste dont l'une des dimensions importantes vise ce travail d'intégration. La Gestalt avec sa vision unifiante, on le sait, nous invite à reconnaître et à explorer les pôles extrêmes mais complémentaires qui nous habitent, à les sortir de l'ombre où parfois ils se logent, source alors de conflits personnels ou relationnels. Son approche de transformation privilégie grandement la création (Zinker).

Travail de toute une vie, pourrions-nous dire. « Projet d'existence », dit Jean Royer à propos du poème, car l'écriture n'est pas coupée de la vie. Projet d'existence en effet que cette recherche de complétude. Réconcilier les différences, intégrer les parties de soi séparées en un tout unifié, harmoniser en soi le féminin et le masculin; cela a quelque chose à voir avec le sentiment d'achèvement, cela a quelque chose à voir avec la santé, avec le bonheur. C'est ce que nous rappelle encore Zinker au début de son chapitre sur les polarités.

Projet d'existence aussi que l'écriture. Œuvre transformatrice. (*Comment retrouver mon unité et continuer à écrire sans risquer d'y perdre mon identité ?*). Ai-je perdu mon identité au cours de ce travail ? Oui, un peu, temporairement. Je ne suis plus celle que j'étais au départ et pourtant la même. Après l'attrait de la question qui m'a donné l'élan premier, « L'écriture a-t-elle un sexe ? », j'ai traversé l'incertitude et la confusion. Ordre et désordre. C'est cela aussi créer. Écrire, c'est s'insérer dans l'ordre du langage. Mais aussi bousculer cet ordre en vue d'un ordre nouveau. Pour agrandir le monde, peut-être... Risquer d'y perdre son identité. Rencontrer des brèches, des craquelures dans le trottoir des mots par où la créativité, cette herbe folle, cherche un passage. Cela aussi il le faut. Il faut la craquelure et l'herbe folle, son audace, son acharnement à pousser.

L'écriture a-t-elle un sexe ? « Éros est notre langue commune », me répond Annie Leclerc (p. 22).

Et nous voici ramenée vers notre intuition de départ (notes du 25 septembre 2001). *L'écriture n'a pas de sexe. L'écriture est sexe. Fonction désirante. L'éros même. Ce qui lie. Le liant. En soi. Ce qui lie en soi les îles éparses. Ce qui nous lie à l'autre... Te fait naître, toi, homme ou femme, naître à ta propre voix.*

ÉTEINS LA LAMPE

26 janvier 2002

Éteins la lampe. J'ai déposé le texte, une petite page encore dans le livre de ma Vie.

J'écris comme je suis, chasserresse hier, ce soir chevrette chevrotante, venue je ne sais d'où, de ces grandes mers ventrales, ou peut-être d'avant.

Ils disent qu'on s'ennuie de là-bas, ils disent qu'un jour nous y retournerons, ils le disent et tu les crois. Tu dis qu'un jour nous serons à nouveau séparés, toi et moi. Je ris, je dis : pas ce soir, OK?

Ce soir, goûter le lit où repose la tendresse. La tendresse est une vague tranquille, plutôt un drap de soie joliment ondulé.

Je ris, je dis : fusionne-moi, totalisons, viens totaliser avec moi. Tu ris de mes mots sortis des livres dont je ris moi aussi pour ne pas avoir peur.

Mourir, dis-tu. Tu le dis et je vois, par-delà tes yeux de feuillage, s'agiter les fantômes de l'enfance.

Éteins la lampe. Ce soir j'ai déposé mes mots.

Ces mots qui font écho à ceux des autres, cherchant, pour te rejoindre, la terre des poètes.

J'écris comme je suis, Écho cherchant sa propre voix.

J'écris en boucle, en spirale, j'oscille entre le dit théorique et les mots du désir. Du visage mythique au ventre du poème, je vais et je viens. Par les pores du texte, la vie s'infiltré, alors je danse et tout recommence...

Éteins la lampe. J'arrive à toi dévêtue de mes mots.

Au commencement le monde était une grande boule, une sphère, et j'étais dedans, c'était peut-être un ventre, et j'étais dehors aussi, et tu t'enroulais dans le mien, et tout s'entremêle à nouveau, le soir, quand tu éteins la lampe, et je ne sais plus qui est qui quand je m'endors, apaisée, sous l'aile de notre maison.

ABSTRACT

This article came as a result of a workshop held into the 14th Seminar of the Quebec Gestalt Association, that took place on October 2001. The theme of the seminar was «Identity questions», where the author invited participants to explore there feminine and masculine polarities through creative writing. After presenting writing as a space to integrate polarities, the author tries to determine differences between feminine and masculine writing: corporal prints, links between psychic structures and narrative structures, traces of history and culture, etc. Circuit that brings us through new synthesis which makes us catch some tracks of our common language: our relations to desire.

Bibliographie

- CHENG, F. (1998). *Le dit de Tianyi*, Paris : Albin Michel.
- DAVID, C. (1977). Écriture, sexe, bisexualité, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 16, automne, pp. 169-178.
- DURAS, M. (1977). *Le camion*, suivi de Entretien avec Michelle Porte, Paris : Minuit.
- GAUDET, G. (1985). Jovette Marchessault, La passion de l'impossible, *Voix d'écrivains. Entretiens*. Montréal : Québec/Amérique, p. 121-128.
- HUSTON, N. ([1990] 2001). *Journal de la création*, Arles : Actes Sud (coll. « Babel » n° 470).
- JARRY, J. (2002). Devenir écrivain : mode d'emploi (2), *Le Devoir*, samedi 12 janvier.
- LECLERC, A. (1985). *Hommes et femmes*, Paris : Grasset.
- ROYER, J. (2001). *Nos corps habitables. Poèmes choisis 1984-2000*. Choix et présentation de Paul Chanel Malenfant, Montréal : Noroît.
- SAINT-MARTIN, L. (1999). *Le nom de la mère, Mères, filles et écriture dans la littérature québécoise au féminin*, Québec : éd. Nota bene.
- STACHURA, E. (1991). *Me résigner au monde*, traduit du polonais par Laurence Dyèvre, Paris : Solin.
- UGUAY, M. (1994). *Poèmes*. Montréal : Noroît.
- ZINKER, J. ([1977] 1981). Polarités et conflits, *Se créer par la Gestalt*, traduit de l'américain par André Dolbec et Georges Goulet, Montréal : Les éditions de l'Homme, p. 269-317.

Résumé de lecture

Un merveilleux malheur de Boris Cyrulnic

Par Janine CORBEIL

*«Les chemins bourbeux rendent plus désirable l'aube spirituelle
et plus tenace l'exigence d'un idéal»*

C. Beaudelaire

L'AUTEUR

B. Cyrulnic est neuro-psychiatre et éthologue. Il est difficile de parler d'un seul de ses livres : non seulement l'ensemble de ses écrits fascine à plus d'un titre, mais aussi, tout se tient. Il présente une perspective originale, révolutionnaire, remplie d'espoir pour les thérapeutes que nous sommes.

De surcroît, comme gestaltistes, on s'y sent en terrain familier, ce qui est non seulement réconfortant mais éclairant. Il est toujours intéressant de rencontrer, explicités dans une autre approche, les postulats de base, parfois implicites, qui gouvernent notre pratique. L'éthologie, cette « anthropologie du quotidien familier », est la posture de base du thérapeute gestaltiste. Dans son enseignement, Zinker exhorte les praticiens à adopter une attitude anthropologique vis-à-vis du phénomène existentiel qui se déroule devant leurs yeux.

« Tel un archéologue ou un Sherlock Holmes, il scrute les pistes, les indices et les traces qui lui permettront de pénétrer les mystères qui se cachent dans l'intimité de l'autre ». (Zinker, J., 1977).

Polster parle de la fascination du thérapeute pour l'histoire du client. La Gestalt thérapie s'ancre dans une attitude de base optimiste vis-à-vis du potentiel créateur de l'être humain. C'est cet optimisme que nous retrouvons chez Cyrulnic.

L'éthologie, c'est-à-dire « l'étude comparée du comportement des êtres vivants dans leur milieu naturel » sert de fondement à l'auteur et apporte une perspective nouvelle sur la psychologie, la psychiatrie et

la méthodologie de la recherche sur les êtres vivants. L'observation empirique et longitudinale des comportements quotidiens des animaux et/ou des enfants dans leur milieu naturel et non plus en laboratoire pour l'observation de phénomènes psychométriques spécifiques, remet en question beaucoup de postulats que la psychologie classique nous avait légués. À titre d'exemple, on y découvre que les animaux ont un langage. Il devient ainsi possible de parler « abeille, ou canard, ou gorille », et donc, de communiquer avec « l'autre », cet autre pouvant être le fou, l'étranger, le nourrisson (Cyrulnic et Rouchouse, 1997).

Les observations de l'auteur sur le développement du nourrisson rejoignent les théories les plus récentes comme celle de Daniel Stern. Le bébé est vu comme un être compétent parce qu'il est équipé d'une organisation neuropsychologique qui le rend apte, avant toute expérience, à percevoir, à traiter et structurer les informations venues de son environnement.

Ainsi, les questions autour de ce qui est inné ou acquis deviennent anachroniques puisque l'être humain se tisse à partir de son équipement psychophysiologique et de son milieu. L'inné et l'acquis se tricotent ensemble, et « il en résulte que la vision du « *bébé cire-vierge* » n'est plus concevable. C'est une petite personne qui déjà se comporte en sa propre référence » (Cyrulnic et Rouchouse, 1997). Il s'agit d'un tricotage unique propre à chaque individu. (Voir à ce sujet l'article de Gordon Wheeler, *Esquisse d'un modèle de développement en Gestalt*, dont la traduction par Louise Miron et Danielle Poupard est parue dans la RQG, vol. 4, 2000).

Avant de passer au cœur du livre dont il est question ici, rappelons certains postulats de base qui sous-tendent cette approche théorique :

- une observation est l'effet que produit l'observé sur l'observateur ;
- en changeant l'attitude de l'observateur, l'observé change de forme ;
- toute observation est une organisation mentale ;
- toute observation est une création.

UN MERVEILLEUX MALHEUR

S'il y a un livre que tout psychothérapeute devrait lire, c'est bien ce *Merveilleux malheur* de Boris Cyrulnic. Non pas que le malheur soit heureux en soi, mais il n'agit pas à la façon d'un déterminisme pur et simple.

S'il y a une maxime à retenir comme êtres humains thérapeutes, c'est la phrase de Charles Beaudelaire que Cyrulnic place en exergue de son livre, et citée en-haut de ce résumé.

Depuis les débuts de la psychologie et des recherches sur la petite enfance, nous sommes devenus conscients des répercussions néfastes des traumatismes du jeune âge sur la psyché des adultes. De là, nous en sommes venus à adopter ce postulat implicite que « plus la vie est dure, plus on a de chances de faire une dépression », ce qui n'est pas certain. Cyrulnic nous rappelle que l'auteur de cette phrase, John Bowlby, remettait en question ce postulat à la fin de sa vie et *souhaitait que l'on fasse plus de recherches sur le phénomène de la résilience*.

Nous sommes ici au cœur d'un propos qui apporte beaucoup de nuances et un tout nouvel éclairage sur nos postulats implicites. Il contient de plus le message d'espoir qui donne un sens à notre travail psychothérapeutique et, par là même, à nos clients.

Les clients dont l'enfance a connu des traumatismes, des *fracas* pour employer le terme de Cyrulnic : violence familiale, abus sexuels ou autres, abandons psychologiques fréquents, déportations, ne sont pas nécessairement condamnés à être d'éternels éclopés.

L'INÉGALITÉ DES TRAUMATISMES NOUS AMÈNE À PENSER QUE L'HISTOIRE N'EST PAS UN DESTIN

Le traumatisme non plus. Une carence précoce crée une vulnérabilité *momentanée* qui peut se réparer à *tout moment* (pp 16 et ss). Il faudra que le milieu s'en occupe, qu'il offre *les tuteurs de développement* requis. Les rencontres affectives et sociales ultérieures pourront restaurer ou aggraver le fracas, mais nos souffrances nous contraignent à la métamorphose.

Anna Freud, nous rappelle l'auteur, avait déjà remarqué que des enfants très altérés quand elle les avait recueillis étaient devenus des adultes apparemment épanouis.

Françoise Dolto en arrive aux mêmes constats. Des enfants dont l'enfance a été accidentée sont devenus des adultes dont le développement psychique est différent, mais tout aussi sain que celui des enfants dont la structure familiale fut intègre.

Les études longitudinales faites depuis quelques décennies auprès de survivants des camps de concentration ou d'adultes abandonnés dans leur enfance étayaient ces nouvelles données. On parle de tuteurs de développement qui assureront les processus de réparation et non plus seulement des dégâts incontestables d'une enfance fracassée.

L'insistance des professionnels à ne considérer que les résultats néfastes de ces fracas provient du fait qu'ils rencontrent davantage

ceux que la maltraitance a brisés que ceux dont la résilience leur a permis de s'en sortir.

Ce biais professionnel prend un tout autre relief quand, dans les recherches, on s'attarde cette fois à une population de bientraités. Une étude conduite pendant cinquante ans auprès de jeunes adultes de dix-huit ans qui entraient à Harvard a permis de constater que les pourcentages de dépressions et autres maladies mentales étaient les mêmes que dans la population en général et que chez les résilients maltraités. De plus, ceux qui s'avéraient les plus heureux dans cette population privilégiée étaient ceux qui avaient eu malgré tout l'enfance la plus dure. Ils avaient été contraints par leurs petites épreuves de développer des mécanismes de défense positifs.

L'auteur nous rappelle qu'avant de parler de résilience, l'histoire de la connaissance avait besoin de découvrir la maltraitance, phénomène social considéré comme allant de soi pendant des siècles. N'oublions pas que les premières études sur la maltraitance ne remontent qu'à une cinquantaine d'années.

Cyrułnic rapporte que, dès 1946, Spitz parle de récupération possible : « Si on restitue la mère à son enfant, ou si on réussit à trouver un substitut acceptable pour le bébé, le trouble disparaît avec une rapidité surprenante » (p.88). Spitz avait étudié les réactions de cent vingt-trois nourrissons privés de soins maternels. Sur ce nombre, quarante-deux ont développé des symptômes graves, mais, écrit Cyrułnic, « personne ne s'est intéressé aux quatre-vingt-un enfants qui, ayant subi la même agression, n'y ont pas succombé. Ces enfants n'existent pas dans la littérature psychologique parce qu'ils se sont débrouillés » (p.88).

L'auteur cite de nombreuses recherches longitudinales faites auprès d'enfants grâce auxquelles il devient clair que les effets de la maltraitance varient suivant les individus. Certains sont indéniablement marqués, mais beaucoup deviennent des adultes épanouis.

Chez ceux qui « se débrouillent », deux séries de facteurs entrent en ligne de compte : les facteurs personnels de résilience et les organisations ultérieures des contextes affectifs et sociaux.

LA RÉSILIENCE

La notion de résilience est au cœur de cette perspective. Notion utilisée en physique pour mesurer la capacité de résistance d'un matériau au choc, l'auteur en parle ici comme d'une capacité à rebondir ; il la définit comme la capacité à réussir, à vivre, à se développer en dépit de l'adversité.

Pour ce faire, les milieux écologiques, affectifs et verbaux ultérieurs avec lesquels l'être humain aura à se tricoter sont de la première importance. Si ces milieux défont, tout s'effondrera. Si un point d'appui existe, la construction ou réparation est possible.

Certains facteurs personnels sont à l'origine de la résilience. Elle se constitue entre autres au moyen du clivage. Une partie de soi est là, mais rendue inaccessible afin de permettre la survie. Elle est également fonction du tissage du sentiment de soi. La capacité de rêver, de s'imaginer dans un futur merveilleux permet à l'enfant maltraité de préserver des zones d'intégrité psychique qui non seulement le protègent, mais peuvent être à l'origine de sa créativité ultérieure.

Dans la population de bientraités étudiés à Harvard, les plus épanouis, ceux qui avaient connu de petites épreuves, avaient développé les mêmes mécanismes de défense que les adultes résilients qui avaient été maltraités.

L'IMPORTANCE DU SENS

L'importance de donner un sens à sa propre histoire constitue également un facteur primordial. Les différentes réactions, les sens différents donnés à un même événement peuvent expliquer la direction que le développement psychique prendra. Cyrulnic cite le cas de trois enfants d'une même famille en Pologne qui ont vu leur mère enlevée sous leurs yeux par les soldats S.S. (12, 10 et 8 ans). Lorsqu'ils sont interviewés quelques décennies plus tard, l'aîné dit qu'il vit depuis quarante ans avec cette image récurrente où sa mère est enlevée sous ses yeux, et il en éprouve encore, même après tant d'années, une grande nostalgie. Le deuxième s'était immédiatement dit : « Nous n'avons plus de parents, alors il est urgent que je me débrouille pour assurer notre subsistance ». Il se souvient qu'il s'était aussitôt mis à la recherche de nourriture pour son frère et sa sœur. Plus tard, dans sa vie adulte, il est devenu un activiste dévoué aux causes socio-politiques importantes. La troisième avoue quelque chose comme : « Je sais que c'est ridicule, mais j'en veux encore à ma mère de nous avoir abandonnés ». Un même événement familial pour ces trois enfants avait pris un sens différent et marqué leur vie de façon différente.

TOUS LES CHAGRINS SONT SUPPORTABLES SI ON EN FAIT UN RÉCIT

C'est ce que la psychothérapie offre aux personnes qui viennent s'y confier. Raconter son histoire, c'est, dit l'auteur, se donner l'illusion que

l'on est compris, donc, moins seul. Tout au long de ses propos, Cyrulnic revient constamment sur l'importance de la présence de l'autre. Le pire supplice, c'est l'isolement. D'où l'importance de raconter sa vie, que ce soit sous la forme que lui donne la psychothérapie ou encore, et mieux, si elle se transforme en création.

La mémoire de sa propre histoire, réelle ou imaginée, constitue le socle de l'identité. Cependant, il est important de ne pas s'y enfermer.

Ce livre contient une foule de nuances auquel ce résumé ne peut tout-à-fait rendre justice.

Cependant, on peut noter que Cyrulnic, tout comme Zinker, sont des exilés, qui ont connu la guerre et beaucoup de traumatismes dans leur enfance. Ils ont employé leurs expériences passées pour créer et apporter à l'humanité un éclairage rempli d'espoir pour la profession. Il suffit que « la société permette aux blessés de l'âme, petits et grands, d'éviter le refoulement et de s'exprimer en entier, pour le plus grand bonheur de tous » (p. 91)

AUTRES LIVRES D'INTÉRÊT À CONSULTER

CYRULNIC, B. (1989). *Sous le signe du lien, une histoire naturelle de l'attachement*, Paris: Hachette

CYRULNIC, B. (1997). *L'ensorcellement du monde*, Paris: Éditions Odile Jacob

CYRULNIC, B. Cyrulnic, B. (1999). *Un merveilleux malheur*, Paris: Éditions Odile Jacob

CYRULNIC, B. (2001). *Les vilains petits canards*, Paris: Éditions Odile Jacob

En collaboration :

CYRULNIC, B., ROUHOUSE, J. C. *Éthologie humaine et clinique. Encycl MédChir*, (Elsevier. Paris) Psychiatrie. 37-877-A-10. 7 p.

PICQ, P., DIGARD, J.-P., CYRULNIC, B., MATIGNON, K. L. (2000). *La plus belle histoire des animaux*, Paris: Seuil.

HÉRITIER, Fr., CYRULNIC, B., NAOURI, A. (2000). *De l'inceste*, Paris: Poches Éditions Odile Jacob.



In Memoriam

Miriam Polster

Miriam Polster est décédée le 19 décembre 2001. Miriam était malade depuis plusieurs années. Lorsqu'elle est venue à Montréal pour la dernière fois en août 2000, elle était déjà très malade. Toutefois, la plupart d'entre nous n'en avons rien perçu. Quand je suis allée lui donner une copie du texte que j'avais préparé en hommage à Erving et à elle-

même, j'ai été frappée une fois de plus par sa douce et sobre élégance. Là, comme toujours, la qualité de sa présence calme et profonde émergeait.

Elle fut parmi les pionnières au Gestalt Institute of Cleveland, et parmi les premières personnes également qui ont contribué à implanter la Gestalt au Québec au début des années 1970. Les Polster sont revenus à quelques reprises par la suite à Montréal. Une de ces occasions fut organisée par l'Association Québécoise de Gestalt. Comme je le leur disais lors de cet hommage que le Gestalt Journal leur rendait en août 2000 à Montréal, ils étaient devenus non seulement les parents, mais aussi les grands-parents d'une très nombreuse famille dans cette province.

Miriam a obtenu un baccalauréat en musique en 1947 de l'Université de Miami. En 1965, elle obtenait sa maîtrise en psychologie de Case Western Reserve University et, deux ans plus tard, son doctorat de la même université.

Depuis 1973, en collaboration avec Erving Polster, elle dirigeait le Gestalt Training Center de San Diego. Elle est co-auteure de *Gestalt Therapy Integrated* publié en 1973 et publié à Montréal en français en 1983 sous le titre : *La Gestalt : Nouvelles perspectives théoriques et choix thérapeutiques et éducatifs*. Elle a également publié des articles dans divers livres portant surtout sur la psychologie féminine.

Le livre solo qu'elle a écrit en 1992 mérite à lui seul une présentation plus complète. En voici un résumé.

Eve's daughters : The Forbidden Heroism of Women (Les filles d'Ève : l'héroïsme interdit des femmes).

Ève et Prométhée : deux héros au sort différent

Dans *Eve's Daughters*, Miriam Polster propose un regard contemporain sur la notion d'héroïsme que nous a léguée l'Histoire.

L'héroïsme masculin a été célébré alors que l'héroïsme féminin a été ou bien ignoré, ou bien vilipendé. À titre d'exemple, elle propose Prométhée comme héros masculin, et Ève comme prototype de l'héroïsme au féminin.

Les deux personnages transgressent la loi divine et, par cette transgression, donnent aux humains des privilèges jusque là réservés à la divinité. Prométhée, par l'usage du feu qu'il vole à Zeus pour l'offrir aux humains, permet à ces derniers de se dépasser et d'échapper ainsi à leur humble condition. Ève, en mangeant du fruit défendu et en l'offrant à Adam, transmet à ses descendants la science du bien et du mal. Ils échapperont ainsi à leur première innocence, et seront dorénavant conscients des problèmes de l'humanité.

Comme tous les héros de l'Histoire, ces deux protagonistes paieront très cher le prix de leur désobéissance. Cependant, quelle différence dans la façon dont leur héroïsme sera traité par la suite ! Prométhée sera célébré par les poètes, les musiciens, les peintres. L'histoire d'Ève, au contraire, sera ignorée (demeurant à l'intérieur de textes sacrés), ou alors, présentée comme une calamité pour le genre humain.

Prométhée reste digne dans sa souffrance solitaire. Les hommes sont fiers d'être ses descendants. Ils ont appris à jouer avec le feu et s'enorgueillissent de le faire. Ève est la vilaine ; elle se cache, a honte et nous souille encore par son refus de l'innocence. Rarement a-t-on entendu louer ou glorifier la désobéissance d'Ève comme ayant légué à l'humanité l'accès à une plus grande conscience. Elle demeure la mauvaise fille désobéissante et indisciplinée que

l'on punit et renferme dans sa chambre. Elle est la pécheresse qui corrompt Adam et reste coupable de tellement de calamités.

En somme, les qualités d'héroïsme que l'on glorifie chez les hommes ont trop souvent été considérées comme dangereuses, voire même maléfiques, lorsque portées par les femmes.

Nos mythes sont anachroniques

L'Histoire nous a livré les hauts faits d'arme des héros masculins alors que les femmes étaient présentées sous l'angle de l'attachement à ces héros. Elles servaient ces héros, souvent au risque de leur propre vie sans que leurs gestes soient considérés comme héroïques.

Les héros masculins sont généralement des personnages historiques réels dont les actions sont glorifiées ; ils ont été généraux, chefs d'État, écrivains. Les femmes représentées comme des figures héroïques sont la plupart impersonnelles et statiques ; elles sont idéalisées et archétypales : la Justice aux yeux bandés, la Statue de la Liberté, etc...

Il y a des exceptions : Esther, personnage biblique qui sauve son peuple du massacre, est célébrée par l'Histoire. Judith coupe la tête d'Olopherne dans le but elle aussi de sauver son peuple. Par combien de peintres fut-elle célébrée ! Jeanne d'Arc, guerrière légendaire et personnage historique réel, est encore sujet d'inspiration non seulement pour les artistes, mais aussi pour beaucoup de chercheurs qui écrivent des mémoires académiques à son sujet.

Il demeure cependant que les mythes de héros véhiculés par les contes, les légendes et l'Histoire sont majoritairement attribués aux hommes ou bien, dans les cas exceptionnels mentionnés ici, sont de type guerrier. Pour séduisants qu'ils puissent être, ils ne répondent plus aux besoins d'une société évoluée qui requiert de plus en plus l'interdépendance des deux sexes. Nous avons besoin de héros, mais notre image doit désormais inclure et reconnaître la partie méconnue de l'autre moitié de l'héroïsme, celle de l'héroïsme au féminin.

Avons-nous encore besoin de ces héros masculins qui se coupent d'eux-mêmes pour aller faire la guerre ? Avons-nous encore besoin

du modèle de la femme soumise qui croit que tout ira bien si elle obéit à papa ?

Miriam écrit que les femmes ne sont plus comme autrefois confinées à la sphère domestique ; elles sortent de la maison pour s'impliquer dans l'arène publique mais, contrairement aux hommes, elles ne se perdent pas de vue pour autant lorsqu'elles le font.

Les cinq caractéristiques principales de l'héroïsme

L'héroïsme au sens total et contemporain inclura dorénavant sa polarité féminine.

Voici les caractéristiques que l'auteure propose à son sujet :

- Les héros possèdent le respect de la vie humaine et leurs actions sont guidées par ce principe.
- Ils ont un sens aigu des choix qu'ils font et de leur capacité d'assumer ces choix.
- Ils ont une perspective originale sur le monde et leur pensée va au-delà des opinions communément reconnues.
- Ils possèdent beaucoup de courage ainsi que de force morale et physique.
- L'héroïsme n'a pas besoin de la dimension publique ; des actes héroïques sans témoins demeurent des actes héroïques même s'ils sont privés.

À ce titre, nous sommes témoins comme thérapeutes d'actes d'héroïsme chez nos clients, héroïsme qu'ils ignorent eux-mêmes, d'autant plus qu'ils sont privés et ont peu de chance d'être célébrés publiquement.

L'héroïsme qui implique le respect de la vie, qui est souvent privé et peu reconnu est celui des femmes, ou, plus justement, la version féminine de ce phénomène. Depuis toujours, les femmes ont pris soin des démunis, des enfants, des personnes âgées et des malades. Cette forme d'héroïsme au quotidien, considérée comme allant de soi, reste ignorée et banalisée. Elle se caractérise souvent par de multiples gestes qui s'étendent sur de longues périodes de temps. Elle implique patience et ténacité.

Dans son épilogue, l'auteure se permet d'imaginer un monde où l'héroïsme sera jugé à partir du souci qu'hommes et femmes

auront des répercussions de leurs agirs et où les relations entre humains seront au premier plan de leurs préoccupations.

Ève n'a pas eu de filles. Elle nous a cependant légué un héritage et toute femme héroïque dans ses engagements sociaux devient la mère de celles qui suivront ses traces.

Conclusion

Miriam Polster a publié ce livre il y a dix ans. Avait-elle l'intuition de la pertinence que ce propos revêtait après les événements que nous venons de vivre ? Les dernières années de sa vie ont été marquées par la recrudescence du phénomène des kamikazes, commandos-suicides aux gestes spectaculaires et qui n'ont aucun respect de la vie. Lors d'un congrès international récent, un conflit israélo-palestinien avait surgi en assemblée générale. La présence à la fois alerte et intériorisée de Miriam, sa posture droite et flexible, avait été, au milieu de tout cela, ce qui avait attiré mon attention.

- Dans le prologue de son livre, Miriam parle de sa grand-mère qui lui a montré à tricoter et qui célébrait les efforts de sa petite-fille, *connaissant la valeur universelle de toute création*. Miriam nous confie que cette grand-mère, morte dans la maison familiale alors qu'elle avait six ou sept ans, est demeurée son héros au féminin toute sa vie. Le soir de ce décès, elle était sortie dehors et avait observé les étoiles. Pour elle, petite-fille, sa grand-maman était devenue une de ces étoiles.

Hommage à Miriam Polster

La communauté gestaltiste québécoise a été profondément attristée d'apprendre le décès de Miriam Polster. Plusieurs d'entre nous ont eu la chance de la connaître comme formatrice et amie. Quelques-uns ont accepté de rendre ici un hommage à la mémoire de cette femme qui les a marqués.

Chère Miriam,

J'ai appris avec surprise ta maladie et ton départ de notre monde bousculé et qui semble basculer. Tu es à mes yeux une grande dame de la Gestalt. Ton absence crée un vide pour toute la communauté.

Plusieurs souvenirs refont surface en évoquant ce que tu as été pour moi, pour nous gestaltistes. Je revois une femme vêtue avec originalité et recherche tout en demeurant simple et d'un accès facile. Ton sourire et ton véritable intérêt pour les gens que tu côtoyais, formais ou aidais avaient le don de réduire à néant les malaises et les réticences.

L'air Vocalise de Rachmaninov chante dans ma tête; une chanson langoureuse et profonde qui t'évoque. Nous avons parlé ensemble de notre amour de la musique. Jeune femme, tu t'étais adonnée à l'art vocal et un de tes airs préférés, m'avais-tu dit, était justement celui-là. Avec mes respects attendris, je t'offre Vocalise pour accompagner ton repos.

Danielle **POUPARD**



Le 20 décembre dernier, après avoir lu l'annonce du décès de Miriam Polster, je prends la photo que j'ai fait agrandir du visage de Miriam et je la regarde attentivement: son sourire dégage une paix intérieure, la sérénité d'une femme qui a côtoyé tout au long de sa vie des gens aimants et attentionnés et qui, en retour, offre à d'autres gens l'amour qu'elle a reçu.

Je pense à Erving, à leurs enfants et à leurs petits-enfants. Quelques jours plus tard, j'envoie à Erving une carte signée Ioyan Mani (Celle qui

va plus loin), une canadienne née de parents sioux. Sur la carte aux tons de terre et de ciel, deux femmes dans un face à face « *When day meets night* ». L'artiste et le dessin me parlent de Miriam et ils vont porter mon message : Miriam continuera d'exister dans mon cœur.

Lyse FRENETTE



Lors d'une formation, Miriam avait dit à un participant :

*"When you have a loss,
it means you had it.
What we have here is a long term loan.
One day, we have to pay.
But before we do..."* (sourire de Miriam)

Miriam, grande dame, fière, cultivée, à la fois accessible et d'une humanité peu commune. Psychothérapeute au travail en finesse, en dentelle, alliée d'un esprit vif et d'un humour fin, dédramatisant et d'un regard singulier favorisant l'existence totale de l'autre.

Merci Miriam, mon amie de la Jolla, de la place que tu m'as faite dans ton cœur.

Valmond LOSIER



Miriam Polster incarnait la grâce, l'élégance et l'intelligence au service de la vie. Quand je pense à elle, et je pense à elle souvent depuis que j'ai revu Erving, en août dernier, je nous revois sur le campus de UCSD, en août 1981. L'homme que j'étais alors était en perdition, accablé par ses fautes. Dans une séance de travail, Miriam m'avait permis d'aller au bout de cette auto-condamnation, de cet exil. Et puis, alors que j'entrerais en enfer, elle m'a retenu, m'a dit quelques mots simples qui sont entrés au fond de moi et que je porte encore. Une parole de vie et de pardon. Depuis, je crois n'avoir jamais cessé de vivre. Et dans ma vie, il y a eu d'autres fautes et d'autres pardons. Merci Miriam. Adieu Miriam.

Gilles DELISLE



C'était l'été 80. La Jolla. Les mouettes. La mer. Le ciel bleu. La mer encore. Des mouettes, debout sur un rocher, en attente. Et puis eux, Erv et Miriam Polster. Je me rappelle d'un mois tout en douceur et pourtant rempli d'apprentissages essentiels. J'aimais beaucoup regarder travailler Miriam. J'admirais sa présence, sa créativité qui lui faisait transformer n'importe quelle situation en matériel de thérapie, son sens

esthétique, sa culture. Un jour, lors d'une période d'enseignement, elle dit : « Si vous voulez comprendre les personnes et comprendre la vie, ne lisez pas que de la psychologie, lisez aussi des romans. » Cette phrase, je ne l'oublierai plus. Elle me donnait le droit d'aimer tout ce que j'aimais, la littérature et la psychologie, la poésie et la vie ; je comprenais que tout cela, loin de me diviser, pouvait faire de moi une meilleure thérapeute. Cette parole me rapprochait aussi d'un désir d'écriture pas encore nommé à l'époque, pas tout à fait. Comme une mouette, debout sur un rocher, en attente.

Merci à toi, Miriam.

Marité VILLENEUVE



ARTICLES ET LIVRES DE MIRIAM POLSTER

POLSTER, E., & Polster, M. (1973). *Gestalt therapy integrated*. New York : Brunner/Mazel.

POLSTER, E., & Polster, M. (1999). Prologue. In A. Roberts (Éd.), *From the radical center: The hearth of gestalt therapy* (pp.20-39). Cleveland, OH: The Gestalt Institute of Cleveland Press.

POLSTER, E., & Polster, M. (1999). Therapy without resistance: Gestalt therapy. In A. Roberts (Éd.), *From the radical center: The hearth of gestalt therapy* (pp. 118-142). Cleveland, OH: The Gestalt Institute of Cleveland Press.

POLSTER, M. (1975). Gestalt approach: The case of Allen. In C. A. Loew (Éd.), *Three psychotherapies; a clinical comparison* (pp. 108-134). New York: Brunner/Mazel.

POLSTER, M. (1992). Eve's daughters: The forbidden heroism of women. San Francisco, CA: Jossey-Bass.

POLSTER, M. (1999). The language of experience. In A. Roberts (Éd.), *From the radical center: The hearth of gestalt therapy* (pp.55-64). Cleveland, OH: The Gestalt Institute of Cleveland Press.

POLSTER, M. (1999). Women in therapy: A gestalt therapist's view. In A. Roberts (Éd.), *From the radical center: The heart of gestalt therapy* (pp. 75-95). Cleveland, OH: The Gestalt Institute of Cleveland Press.

POLSTER, M. (1999). Gestalt therapy: Evolution and application. In A. Roberts (Éd.), *From the radical center: The heart of gestalt therapy* (pp. 96-115). Cleveland, OH: The Gestalt Institute of Cleveland Press.

POLSTER, M. (1999). Eve's daughters: The forbidden heroism of women. In A. Roberts (Éd.), *From the radical center: The heart of gestalt therapy* (pp. 312-331). Cleveland, OH: The Gestalt Institute of Cleveland Press.

POLSTER, M. (1999). Beyond one to one. In A. Roberts (Éd.), *From the radical center: The heart of gestalt therapy* (pp. 339-355). Cleveland, OH: The Gestalt Institute of Cleveland Press.

POLSTER, M. (1999). It's only the most recent year of the woman. In A. Roberts (Éd.), *From the radical center: The heart of gestalt therapy* (pp. 356-362). Cleveland, OH: The Gestalt Institute of Cleveland Press.

POLSTER, M. (1999). What's new? In A. Roberts (Éd.), *From the radical center: The heart of gestalt therapy* (pp. 364-365). Cleveland, OH: The Gestalt Institute of Cleveland Press.

NOTES BIOGRAPHIQUES

Jacques **RHÉAUME**

Détenteur d'un doctorat en sociologie (Université de Montréal, 1987), d'une maîtrise en psychologie (Université de Sherbrooke, 1975) de même que d'une maîtrise en philosophie (Université du Québec à Trois-Rivières, 1969), il est professeur au département de communications de l'Université du Québec à Montréal. Ses enseignements portent sur la psychosociologie des groupes et des organisations formelles. Il a publié deux livres sur les pratiques en santé mentale et des articles sur la santé mentale au travail et les programmes d'aide aux employés. Il a réalisé deux études sur les pratiques syndicales d'entraide en milieu de travail. Il a aussi complété cinq recherches sur les relations entre les formes d'organisation du travail et la santé mentale. Dans un autre secteur de recherche, il travaille à l'analyse des pratiques d'intervention en milieu de la santé (CLSC) et en milieu communautaire. Il s'intéresse à l'étude et à la pratique du *Roman familial et trajectoires sociales* depuis 1990; il a collaboré à de nombreuses publications sur ce thème. Il est membre de Socio-Trames.

Danielle **POUPARD**

Danielle Poupard a obtenu un doctorat de psychologie de l'Université de Montréal (1974). Diplômée du Gestalt Institute of Cleveland (1976, 1984), elle est psychologue clinicienne en pratique privée. Elle travaille comme psychothérapeute, superviseure et animatrice de groupes de croissance. Elle a publié deux articles dans la Revue québécoise de Gestalt et a collaboré à un article paru dans la revue Intervention à propos du *Roman familial trajectoires sociales*. Elle a participé à des séminaires de cette méthode depuis 1991 et a suivi une formation pour en faire l'animation. Elle est membre de Socio-Trames.

Gilles **DELISLE**, Ph.D.

Psychologue clinicien, directeur du CIG et du groupe de Recherche sur l'Intégration en Psychothérapie.

Marie-Claude **DENIS**, Ph. D.

Marie-Claude Denis est psychologue clinicienne et professeure à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Diplômée du Gestalt Institute of Houston, elle utilise l'approche gestaltiste depuis plus de 20 ans dans le cadre de la formation professionnelle des psychologues. À titre de professeure invitée à l'*University of Zambia*, elle a contribué à la création d'un programme gradué de counselling dans cette institution.

Marité **VILLENEUVE**

Marité Villeneuve a publié plusieurs articles dans la *Revue québécoise de Gestalt*. Elle a exercé la profession de psychologue pendant vingt ans. Formée également en création littéraire, elle a développé une approche de l'écriture comme outil de création de soi. Elle anime des ateliers, enseigne et écrit. Elle est l'auteure de deux ouvrages: *Les Pleurantes, De la blessure originelle à la création*, un récit publié en 1988; ainsi qu'un recueil de poésie. *Pays d'épaule et de mousse*, Écrits des Hautes-Terres, automne 2000. D'autres ouvrages sont en préparation.

Jean-Pierre **PLOUFFE**, B.S.W., M.Sc.

Travailleur social clinicien au CLSC Saint-Laurent et en pratique privée à Montréal. Il fait partie de la promotion 2002 au C.I.G. Sa spécialité se situe en psychothérapie auprès des garçons et des hommes.



Association Québécoise Gestalt

C.P. 428, succursale Delorimier

Montréal, Québec, Canada

H2H 2N7

514-971-7838

QU'EST-CE QUE L'AQG ?

Fondée en 1988, l'Association Québécoise de Gestalt (AQG) est un organisme professionnel, sans but lucratif, dont les membres se réfèrent au champ de pratique de l'intervention gestaltiste.

Buts : Développer et promouvoir la théorie et la pratique de l'intervention gestaltiste. Être un lieu de rencontre, de ressourcement et de consolidation professionnelle. Promouvoir des services de qualité au public.

Objectifs : Regrouper en un lieu d'appartenance les personnes qui travaillent professionnellement dans la perspective de l'intervention gestaltiste. Favoriser le développement actuel et futur de la théorie et de la recherche en Gestalt. Mettre en commun les expériences et les réflexions issues de la pratique professionnelle des membres. Encourager le perfectionnement des membres. Situer la perspective gestaltiste dans le champ des diverses approches théoriques et pratiques de la personnalité. Etablir des liens, sur les plans national et international, avec les autres associations professionnelles de Gestalt.

Moyens : Publication d'une revue professionnelle annuellement. Publication d'un bulletin pour les membres 2 à 3 fois par année. Causeries préparées par des collègues, lors du partage d'un repas, 6 à 8 fois par année. Centre de documentation pour les membres regroupant des écrits sur la Gestalt : livres, revues québécoises et étrangères. Colloque annuel. Journées de formation spéciales données par un membre sénior de la communauté internationale. Répertoire des membres diffusé à travers la province. Conférence-bénéfice. Activités sociales.

Je désire devenir membre de l'Association Québécoise de Gestalt

NOM: _____

ADRESSE: _____

TÉLÉPHONE: _____

Pour informations, s'adresser au 971-7838

La Revue québécoise de GESTALT

Volume 4, 2000

MOT DU PRÉSIDENT DE L'AQG

ÉDITORIAL

LE DESTIN: DES DIEUX DE L'OLYMPÉ À L'HUMANISME CONTEMPORAIN

Janine **CORBEIL**

LA FEMME AU CŒUR GELÉ ET LA PRINCESSE AUX MAINS COUPÉES :

Histoires d'estime de soi

Diane **DULUDE**

ESQUISSE D'UN MODÈLE DU DÉVELOPPEMENT EN GESTALT

Gordon **WHEELER** (Traduction de l'anglais par Louise Miron et Danielle Poupard)

PSYCHOTHÉRAPIE ET RÉPARATION

Questions et réflexions issues de la pratique clinique de la psychothérapie gestaltiste des relations d'objet

Gaétane **BOURDAGE**

LA LITTÉRATURE :

Un soutien dans le contact avec l'expérience

Jean **LEAHEY**

LE DESSIN DU RÊVE DANS LE TRACÉ DES CONTOURS DU CORPS :

Une nouvelle méthode d'exploration du rêve

Gisèle **ROBERT**

LANGUE DU COEUR, LANGUE DU CORPS

Marité **VILLENEUVE**

RÉSUMÉ DE LECTURE

Louise **DUBUC**

NOTES BIOGRAPHIQUES

Je désire recevoir la Revue québécoise de Gestalt:

Vol. 2, n° 1 () Vol. 2, n° 2 () Vol. 3 () Vol. 4 () Vol. 5 ()

NOM: _____ Membre _____ (25\$)

ADRESSE: _____ Non-Membre _____ (30\$)

_____ Institution _____ (40\$)

TÉLÉPHONE: _____ (résidence) _____ (travail)

Frais de poste en sus : 2\$ / volume

Nombre d'exemplaires : Vol. 2, n° 1 ____ Vol. 2, n° 2 ____ Vol. 3 ____ Vol. 4 ____ Vol. 5 ____

Chèque à l'ordre de l'AQG (Association Québécoise de Gestalt) TOTAL : _____

L'exprimerie

BIBLIOTHEQUE DE GESTALT-THERAPIE

GESTALT-THERAPIE - NOUVEAUTE, EXCITATION ET DEVELOPPEMENT

PERLS F.S., HEFFERLINE R., GOODMAN P.

Nouvelle traduction et introduction de Jean-Marie ROBINE

Préface de Isidore FROM et Michael V. MILLER - Postface de Taylor STOEHR

€ 30

CONTACT AND RELATIONSHIP IN A FIELD PERSPECTIVE

Jean-Marie ROBINE (Ed.) & Gary YONTEF, Michael MILLER, Lilian FRAZÃO,

Philip LICHTENBERG, Margherita SPAGNUOLO-LOBB, Peter PHILIPPSON

€ 20

GESTALT-THERAPIE, THEORIE et METHODE

Joel LATNER, traduit par Sylvie SCHOCH de NEUFORN

€ 26

LE SOI, FOND ET FIGURES DE LA GESTALT-THERAPIE

André JACQUES

€ 25,75

NE PLUS SAVOIR - PHENOMENOLOGIE ET ETHIQUE DE LA PSYCHOTHERAPIE,

Jacques BLAIZE

€ 23

UN DIALOGUE THERAPEUTIQUE

Sylvie SCHOCH DE NEUFORN

€ 22,10

VIVRE A LA FRONTIERE

Laura PERLS, traduit par Janine CORBEIL

€ 23

LA CONFLUENCE

Brigitte LAPEYRONNIE

€ 22,10

L'INTROJECTION - Evolution de la théorie et de la méthode chez F.S. Perls

Alein BADIER

€ 20

TOI, PSYCHIATRE ET TON CORPS

Jean BROUSTRA - Illustrations de Jean LASCOUMES

€ 23

Frais de port

€ 6 pour le 1^{er} livre

€ 3 par livre supplémentaire

exprimerie@gestalt-ifgt.com

www.gestalt-ifgt.com

L'exprimerie

87 cours d'Albret

33000 BORDEAUX

France

fax : +33.556 90 05 04

Les Cahiers de

GESTALT THERAPIE

Revue du Collège Européen
de Gestalt-thérapie
de langue française

- n°0 - Conscient, non-conscient, inconscient - 176 pages, € 18,30
- n°1 - Clinique : chuchotements écrits - 198 pages, € 18,30
- n°2 - La méchanceté - 192 pages, € 18,30
- n°3 - Ça parle de ça - 270 pages, € 22,90
- n°4 - Le groupe en Gestalt-thérapie - 204 pages, € 22,90
- n°5 - Plain Champ - 256 pages, € 27,45
- n°6 - Liens précoces, liens actuels - 256 pages, € 27,45
- n°7 - Clinique de la honte - 252 pages, € 27,45
- n°8 - L'inachevé et l'ouvert - 240 pages, € 27,45
- n°9 - Le cul - 240 pages, € 27,45
- n°10 - Rêver - 264 pages, Nov. 01, € 27,45
- n°11 - Commencer et finir - A paraître Printemps 02
- n°12 - Psychopathologie de l'expérience - A paraître Automne 02

L'abonnement : un an, soit 2 numéros : € 50 (port inclus)

Frais de port

€ 6 pour le 1^{er} numéro

€ 3 par n° supplémentaire

cahiers GT@gestalt-ifgt.com

Editions l'expresserie

87 cours d'Albret

33000 Bordeaux

France

GTin

Gestalt Therapy International Network

Lilian FRAZÃO (Brazil) - Philip LICHTENBERG (USA)

Michael Vincent MILLER (USA) - Peter PHILIPPSON (England)

Jean-Marie ROBINE (France) - Margherita SPAGNUOLO-LOBB (Italy)

Gary YONTEF (USA)

BEING SOMEBODY

Body and Character in Gestalt Therapy

Mexico - July 24-30, 2002

2nd International Summer Program
for Advanced Studies and Training

GTin

87 cours d'Albret

F 33000 Bordeaux

GTin@gestalt-ifgt.com



Norbert Fournier
P S Y C H O L O G U E

Individus ■ Couples ■ Supervision
Ateliers mensuels ■ PAE

Tél.: (450) 446-6463 Télécopier: (450) 928-3535 Courriel: www.norbertfournier.com

Beloeil
365, boul. Laurier
J3G 4T2

Montréal
56, boul. St-Joseph O.
H2T 2P4



Henriette Blais, M.Ps.
Lise Bougard, M.Ps.

SERVICE DE PSYCHOTHÉRAPIE individuelle et conjugale

Pour adultes, adolescents, personnes âgées et couples

Problématiques :

Troubles de l'humeur, anxieux, somatoformes, de l'adaptation
Malaises et maladies physiques, handicaps
Deuil, séparation, passages de vie
Condition féminine, croissance personnelle
Troubles de la personnalité

Intervention de courte et de longue durée

SERVICES DE SUPERVISION CLINIQUE

LIEUX DE TRAVAIL :

620 rue Notre-Dame, Saint-Lambert, J4P 2L1

H. BLAIS
St-Lambert: (450) 671 • 6457
Laval-Ahuntsic: (450) 668 • 1003

L. BOUGARD
St-Lambert: (450) 671 • 6457



Centre
d'Intervention
Gestaltiste

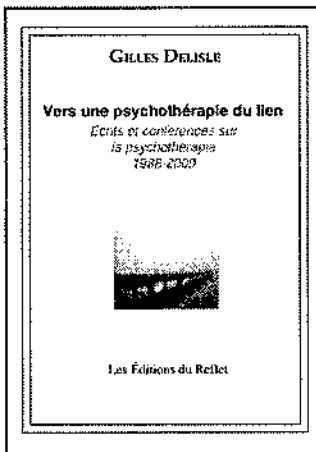
La démarche réflexive dans la psychothérapie gestaltiste des relations d'objet

En 2002-2003, Line Girard offrira à nouveau ce module de perfectionnement à la démarche réflexive qui sous-tend le diagnostic multiaxial et le diagnostic structural dans le modèle de la PGRO. Le premier module (6 heures) porte sur le diagnostic multiaxial, le second (6 heures) sur le diagnostic structural. Enfin, le 3e module (12 heures) est consacré à l'application de la démarche réflexive à des cas réels, issus de la pratique des participants. Le nombre de places est limité et les dates restent à déterminer. Pour renseignements et inscription, communiquer avec le secrétariat du CIG au (514) 481-4134.

Un stage expérientiel pour professionnels de la santé mentale

Une occasion de découvrir ou de revisiter la psychothérapie gestaltiste des relations d'objet, à travers l'expérience du lien. Séquences de travail personnel, suivies de commentaires explicatifs. Avec Gilles Delisle. Nombre de places limitées. À Montréal, les 26, 27 et 28 septembre 2002. Pour renseignements et inscriptions, communiquer avec le secrétariat du CIG au (514) 481-4134

Paru en 2002, un ouvrage pour comprendre la psychothérapie du lien



La psychothérapie du lien est issue de l'intégration d'une perspective psychanalytique des relations d'objet et de la Gestalt thérapie. Elle pose la construction du lien comme fondant la personnalité, ainsi que l'essence du processus thérapeutique.

À travers une dizaine de textes, l'auteur retrace l'essentiel des observations et des interrogations qui ont constitué l'armature de son cheminement en tant que psychothérapeute et en tant que formateur. Chaque texte est précédé d'une mise en contexte, permettant au lecteur de situer le propos dans son espace-temps. En outre, chacun est assorti de commentaires rétrospectifs de l'auteur. Il en résulte un ouvrage où l'on est témoin de l'élaboration d'un projet de cohérence thérapeutique ainsi que des hauts et des bas de l'itinéraire d'une réflexion dans l'action.

Ce recueil de textes choisis devrait stimuler la réflexion et la quête de cohérence des psychothérapeutes qui s'intéressent aux pathologies de la personnalité et à la complexité inhérente au lien thérapeutique. Les thérapeutes déjà familiarisés avec la psychothérapie du lien y trouveront

rassemblés des jalons importants de l'élaboration, puis de l'affirmation de cette approche. Ceux qui, sans s'y être formés, s'intéressent néanmoins aux éclairages qu'elle propose, trouveront ici des textes leur permettant de mieux comprendre certains des concepts-pivots de la psychothérapie du lien, tels : la construction du lien thérapeutique, son optimisation, l'ouverture multi-modale.

30 \$ plus taxes. Commandes téléphoniques : (514) 481-4134

Gestalt Counselling and Training Center

Therapy and Training groups
Individual, Couple and Family Therapy

Director: Susan Saros
Trainers: Joy Le Page and Niki Saros

5145, Clanranald, Montréal, Québec H3X 2S5 (514) 486-3360

Gaétane Bourdages

Agnès Trempe

Jorge Vasco

BOURDAGES, TREMPE, VASCO

PSYCHOLOGUES

406, boul. Saint-Joseph Est, Montréal (Québec) H2J 1J5
Téléphone: (514) 288-2082 Télécopieur: (514) 288-0620



AU CENTRE DE LA PERSONNE

Psychologie et orientation

■ **Service de psychologie**

Épuisement professionnel, difficulté à dire non, mal d'être, harcèlement psychologique, perfectionnisme trop élevé, transition reliée à une étape de vie

■ **Service d'orientation professionnelle**

Orientation, bilan des compétences, gestion de carrière, coaching individuel, gestion du changement

Comprendre, assimiler pour créAGIR sa vie

Richard Filion

Psychologue

Élyse Lachance

Conseillère en orientation

1045 rue Grand Bernier, St-Luc J2W 1X4

☎ (450) 349-3048

Télécopie: (450) 359-7992

Courriel: info@acdp.qc.ca

CRITÈRES DE SÉLECTION ET DE CORRECTION D'UN ARTICLE

PROVENANCE DE L'ARTICLE : Tout article écrit en français et qui s'inscrit dans le cadre de la mission de la revue est éligible à paraître dans la revue, qu'il vienne du Québec ou d'ailleurs. La qualité de l'article est le critère premier. En outre, le comité de rédaction jugera de sa pertinence en fonction de l'ensemble du numéro à publier. Afin de s'assurer que la revue reflète la spécificité gestaltiste québécoise, chaque numéro sera majoritairement écrit par des auteurs d'ici.

PERTINENCE DE L'ARTICLE : L'article doit demeurer en lien avec le contexte gestaltiste et respecter la mission de la revue. Un article présentant une critique de la Gestalt doit être conçu de manière à favoriser l'avancement de cette orientation en psychothérapie. Un article qui traite d'une autre théorie que la Gestalt doit le faire dans l'optique d'un rapprochement avec la théorie gestaltiste.

RIGUEUR DE L'ARTICLE : L'auteur doit étayer ce qu'il ou elle avance et approfondir son propos, qu'il s'agisse d'une étude de cas, d'un rapport de recherche, d'un essai, etc... La revue ayant pour mission de favoriser la réflexion sur la pratique et la théorie gestaltiste, il apparaît important que le vocabulaire employé demeure aussi gestaltiste que possible.

CLARTÉ DU TEXTE : L'article doit être écrit dans un style clair et intelligible, prenant pour acquis que le lecteur connaît les concepts gestaltistes. Par exemple, on évitera de longues descriptions du cycle d'« awareness », des fonctions de contact ou d'autres concepts de base.

CORRECTION DES ARTICLES : Les articles sont lus et évalués de façon anonyme par au moins deux lecteurs. La correction du français sera faite si nécessaire. Ces corrections respecteront le style personnel des auteurs.

PRÉSENTATION DE L'ARTICLE : Les textes doivent être soumis en français et respecter les normes usuelles des présentations scientifiques. L'auteur(e) remet quatre exemplaires dactylographiés. L'article ne devrait pas dépasser 20 pages manuscrites (8000 mots) à double interlignes. Il doit être accompagné d'un résumé d'environ 100 mots, rédigé en français et en anglais. La page couverture et le résumé doivent mentionner le titre de l'article mais non pas le nom de l'auteur. Les références doivent respecter les règles de l'American Psychological Association. Une fois l'article accepté, l'auteur reçoit les modifications suggérées. Par la suite, il remet deux copies (triple interlignes) de son texte corrigé avec une disquette Macintosh. L'article doit être envoyé à l'attention de la coordonnatrice de la Revue québécoise de Gestalt à l'adresse de l'AQG.

La Revue québécoise de GESTALT

Volume 5 • 2002

MOT DU PRÉSIDENT DE L'AQG

ÉDITORIAL

RÉCITS DE VIE EN GROUPE ET GESTALT: ROMAN FAMILIAL
ET TRAJECTOIRES SOCIALES

LES ENJEUX DÉVELOPPEMENTAUX DANS LE TRAITEMENT DES
PERSONNALITÉS PATHOLOGIQUES

GESTALT SUR FOND D'AFRIQUE
suivi d'un conte

ÉCRITS ET ACHÈVEMENTS

LES BLESSURES VIRILES: VERS UNE GESTALT DE L'IDENTITÉ
MASCULINE

L'ÉCRITURE À T-ELLE UN SEXE? RÉFLEXIONS PSYCHO-POÉTIQUES

RÉSUMÉ DE LECTURE

HOMMAGE À MIRIAM POLSTER

NOTES BIOGRAPHIQUES